

VERSUS



— dossier
mode sans cruauté

— cuisine
spécial brunch

— carol j. adams
david olivier
élise desaulniers
audrey skoropad
thomas lepeltier
brigid brophy
marie laforêt

magazine végétarien
automne — hiver 2015
numéro deux

VERSUS

Pourquoi nous sommes véganes

V
SBS
R



—
éditrice en chef
same ravenelle

rédacteur en chef
martin gibert

directeur artistique
dominic blain

rédactrice en chef adjointe
lora zepam

responsables de sections
anne-sophie cardinal, international
marie-noël gingras, cuisine
jean-françois tanguay, livres

illustration de couverture
marin blanc
marinblanc.com

—
publicité
publicite@versusmagazine.co

distribution
érica boudreau
distribution@versusmagazine.co

—
impression
quadriscan
papier 100% recyclé

dépôt légal
bibliothèque et archives
nationales du québec, 2015



1. Nous utilisons le féminin par défaut.

Nous ne sommes pas nées véganes : nous le sommes devenues¹. Et nous le sommes devenues au hasard de nos expériences, pour différentes raisons et par de multiples causes. À vrai dire, on peut être végane de bien des manières : parce que c’est bon pour la santé ou pour faire chier ses parents. Nous sommes véganes pour des raisons politiques et morales.

Nous sommes d’abord véganes parce que nous ne sommes pas spécistes. Nous pensons qu’appartenir à une espèce donnée, aussi bien qu’à une « race » ou à un genre, n’est pas une propriété moralement pertinente. Être capable de ressentir des émotions, de la douleur ou du plaisir, en revanche, cela compte. Or, selon la Déclaration de Cambridge pour la conscience animale, c’est là une disposition qu’*Homo sapiens* partage avec au moins l’ensemble des vertébrés.

Nous sommes donc véganes pour des raisons d’éthique animale : parce que la justice et la compassion sont des vertus, parce que les animaux non humains ne sont ni des choses ni des marchandises, et parce que les profits que nous tirons de leur exploitation sont sans commune mesure avec les souffrances que nous leur imposons. Nous croyons dès lors qu’il y a un impératif moral à tenir compte des intérêts des animaux non humains lorsque nous prenons des décisions qui les concernent.

Nous sommes aussi véganes parce que nous nous soucions de l’environnement. Comme le souligne le dernier rapport de la FAO (l’Organisation des Nations Unies pour l’alimentation et l’agriculture), la consommation de produits animaux contribue davantage à nos émissions de gaz à effet de serre que l’ensemble des transports. On sait aussi que l’élevage s’accompagne de déforestation, de pollution des eaux et de pertes importantes de biodiversité. Nous croyons donc que quiconque envisage sérieusement les conséquences de l’exploitation animale sur la planète et ses habitantes devrait faire la promotion du véganisme.

Nous sommes véganes, enfin, parce que nous sommes écoféministes et humanistes. Nous condamnons toutes les formes de privilèges injustes ou de discriminations arbitraires : spécisme, bien sûr, mais aussi capacitisme, racisme, classisme, sexisme, hétérosexisme, transphobie, grossophobie, etc. Nous croyons que c’est à l’intersection de ces oppressions qu’il faut penser et lutter. Nous croyons aussi que davantage de respect envers les autres animaux améliorerait le sort des humains les plus vulnérables. Pour tous, ce serait un progrès moral.

Autrement dit, nous ne sommes pas véganes par orthodoxie alimentaire ou par besoin de pureté individuelle. Notre engagement est politique et moral. Attentives aux avancées scientifiques, nous sommes aussi critiques, ouvertes et pragmatiques. Nous sommes véganes pour les animaux, pour les humains et pour la planète. Nous le sommes parce que, au-delà de nos différences, nous partageons un désir de progrès et de justice. Bref, nous sommes véganes pour un monde meilleur.

— L’équipe de Versus

pourquoi nous sommes végane

ÉDITORIAL
6 **Le véganisme est-il une secte d’avenir?**
Martin Gibert

ÉDITORIAL
8 ***Vegan Place*: gâteau, info et vidéo**
Brigitte Gothière

ÉDITORIAL
12 **Le paon, la perruche et les deux facettes du style**
patrice jones

ÉDITORIAL
14 **La menace végane**
Sue Donaldson

ENTREVUE
20 **Refonder le progressisme**
David Olivier

SCIENCES
26 **De quoi le stress est-il le nom?**
Bruno Dubuc

ESSAIS
30 **Antispécisme et extrême droite, un antagonisme**
Kevin Barralon

REPORTAGE
34 **Mariage de saveurs**
Élise Desaulniers

International

- 42 **Tel-Aviv**
- 43 **Shanghai**
- 44 **Berlin**
- 45 **Bâle**
- 46 **São Paulo**
- 45 **Quito**

Cuisine – Spécial brunch

- 52 **Pancakes aux myrtilles**
- 54 **Mini bagels, crème d’avocat et courge rôtie**
- 56 **Pain perdu au chocolat**
- 58 **Bacon d’aubergine à l’huile de coco**
Marie Laforêt

62 **Gaufres au chocolat et noix de coco avec glace à la banane caramélisée**
Rose Madeleine

70 **Tofu brouillé avec rôties et patates douces à l’avocat**
Marie-Noël Gingras

74 **Gâteau en crêpes avec confiture de framboise et crème de coco**
Audrey Skoropad

Dossier – Mode sans cruauté

INTRODUCTION
82 **La mode sans cruauté**
Élise Desaulniers

REPORTAGE
86 **Fourrure et cuir: ils veulent sa peau**
Delphine Jung et l’équipe de Versus

CARNET D’ADRESSES
98 **S’habiller avec style, sans cruauté**
Marie-Ève Venne

ENTREVUE
100 **Lucas Solowey**
101 **Fanny Maurer**

BIJOUX
102 **Collection par MELA**

ÉTHIQUE ANIMALE
106 **Que penser de la laine?**
Frédéric Côté-Boudreau

Documents

TRADUCTION
118 **Comment vivre parmi les mangeurs de viande?**
Carol J. Adams

ARCHIVE
126 **Brigid Brophy, une pionnière de la libération animale**
Renan Larue

Livres

ESSAI
132 **Chien noir, chien blanc**
Clémence Laot

CRITIQUE
136 **Les contradictions de l’omnivore consciencieux**
Thomas Lepeltier

CRITIQUE
142 **La cause des animaux: pour un destin commun**
Rachel Couture

CRITIQUE
143 **Un indispensable**
Petit traité de véganisme
Émilie-L. Sauvé

CRITIQUE
144 ***La libération animale* a 40 ans**
Nicolas Delon

CRITIQUE
148 **L’écoféminisme et la solidarité des luttes**
Christiane Bailey

CRITIQUE
152 **Les animaux ne sont pas des marchandises**
Valery Giroux

CRITIQUE
154 **Les livres qui goûtent bon**
Ariane Bilodeau

Arts

ART CONTEMPORAIN
164 **L.A. Watson et les vies précaires**
Julia Roberge Van Der Donckt

BANDE-DESSINÉE
166 **Deux chats blancs**
Mario J. Ramos & Gabriel Kelly

VERMINE
168 **Lora Zepam te parle des coquerelles (*Blattella germanica*)**
Lora Zepam

SOMMAIRE

Le véganisme est-il une secte d'avenir?

Ce n'est pas moi, c'est le pape qui le dit : « Il est contraire à la dignité humaine de faire souffrir inutilement les animaux et de gaspiller leurs vies ». Et ce n'est pas rien. Car, comme le rappelle Renan Larue (*Le végétarisme et ses ennemis*, PUF, 2015), historiquement, l'Église catholique n'a guère brillé pour sa considération morale envers les animaux. En citant cet extrait du catéchisme dans son Encyclique, le pape François confirme ce que l'on constate depuis quelques années. La cause animale est en train de prendre du galon et de la graine.

D'ailleurs, le véganisme s'installe de plus en plus souvent sur le bout de la langue. On en parle. Pas une semaine sans qu'un média grand public aborde le sujet. On y prend goût. À Montréal, les restaurants véganes poussent comme des champignons et les meilleurs chefs imaginent une cuisine sans cruauté. On milite, bien sûr. En France, les *Vegan Place* réinventent l'activisme de terrain ; au Canada et ailleurs, des idées se propagent, on débat, on explique, et on se prête des livres. Car on publie, aussi. Les lecteurs véganes et francophones n'ont jamais eu autant d'essais et de livres de cuisine à leur disposition. Désormais, ils ont même un magazine.

Mais est-ce bien raisonnable de citer le pape dans un magazine végane ? N'est-ce pas tendre une perche – et la joue gauche – à tous ceux qui ne voient dans ce mouvement qu'une secte à la mode ? Il faut dire que les changements de comportements alimentaires encouragent la métaphore religieuse : la *révélation* de la souffrance animale entraîne une *conversion* au véganisme qui fera de vous un *prosélyte*. Le véganisme serait donc une nouvelle religion et les véganes ses apôtres pleins de zèles.

No vegan diet, no vegan power

Tout le monde en conviendra, l'argument ne pisse pas loin. Il s'agit d'un *ad hominem* caractérisé : dénigrer le messenger pour mieux ignorer le message. Mais pourquoi tant de haine ? Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que le végétarien ou le végane démontre par sa seule présence qu'on peut vivre – et même mieux et plus longtemps selon les dernières études – sans consommer de produits animaux. Or, pour tous ceux qui aiment les animaux tout autant que leur steak, ce n'est pas forcément une bonne nouvelle.

Car il devient d'autant plus difficile de s'en remettre à l'argument de la nécessité (« j'ai *besoin* de protéines animales »). Comment, dès lors, continuer à manger son steak si l'on est un tant soit peu sensible aux arguments en éthique animale ou environnementale ? La végéphobie permet ainsi d'atténuer ce que les psychologues nomment une dissonance cognitive en se rassurant à bon compte. Consommer des animaux n'est peut-être pas nécessaire ; mais c'est au moins combattre un dangereux mouvement sectaire.

Cela dit, on n'est pas non plus obligé de le prendre mal, cet adjectif de sectaire. Si l'on tient vraiment à la métaphore religieuse, on doit bien admettre que le véganisme est hérétique : il est contre — *versus* en latin — l'orthodoxie carniste. Alors, pourquoi pas une secte, mais une secte sans secret ni gourou, une secte sympa et créative qui veut changer la perception morale et le contenu du frigo. N'est-ce pas ce que, dans les journaux de gauche, on appelait jadis une contre-culture ?

Une chose est sûre : le véganisme n'est pas

Martin Gibert est rédacteur en chef de *Versus* et auteur de *Voir son steak comme un animal mort*. — Portrait réalisé par Gabriel Kelly



un superpouvoir. Il ne vous rend pas instantanément conscient de tous vos privilèges. Et il ne nous immunise pas contre les jugements hâtifs, mal informés ou sans nuances. Faut-il le rappeler, les véganes n'ont pas le monopole du juste et du bien. Certains pêchent-ils par intransigeance ? Sans aucun doute. D'autres cherchent-ils la pureté individuelle au détriment de l'efficacité ? C'est certain. C'est comme ça : toute norme morale peut engendrer son propre fétichisme de la règle. Et ce n'est pas la *vegan police* du cultissime *Scott Pilgrim vs the World* qui me contredira : « No vegan diet, no vegan power. »

Une contre-culture à inventer

Tout ça pour dire qu'à *Versus*, si nous militons contre le carnisme, nous ne sommes pas contre les carnistes. Ou alors, c'est que nous sommes *tout contre* eux, nos amis, nos frères et nos sœurs. Comme le rappelle la philosophe Carol J. Adams dans l'entrevue que nous publions, il ne faudrait pas oublier que nous avons déjà mangé de la viande et que ceux qui le font encore n'ont peut-être tout simplement pas achevé un processus. À *Versus*, nous voulons donc accompagner la contre-culture végane de manière ouverte, inclusive, et la plus respectueuse possible des personnes.

Pour ce second numéro, le magazine s'est doté d'une équipe élargie (merci à tous !) et d'un début de structure osseuse. Disons d'un cartilage. En plus du dossier sur la mode végane piloté par Élise

Desaulniers, on y découvrira de nouvelles rubriques : cuisine (spécial brunch avec Marie Laforêt), sciences, éthique animale, arts visuels, livres, bédé et vermine (oui, oui). On y lira des correspondants du monde entier, de Shanghai à Berlin et de Tel-Aviv à Quito en passant par Bâle ou Sao Paulo. On fera connaissance avec nos trois éditorialistes : Brigitte Gothière de L214, patrice jones de VINE Sanctuary, et Sue Donaldson, la coauteure de *Zoopolis*. Pour le reste, le numéro a les qualités et les défauts de sa jeunesse, avec beaucoup d'enthousiasme, pas mal de couleurs, et juste ce qu'il faut de sectarisme.

Alors, une secte d'avenir, le véganisme ? Pas besoin de superpouvoirs pour deviner que c'est un mouvement qui est là pour rester. À *Versus*, nous voulons modestement contribuer à cette éclosion de talents, à ce passionnant bouillonnement d'idées. Et pour y parvenir, nous tâcherons de suivre le conseil du philosophe David Olivier – en entrevue dans ce numéro – en saisissant l'occasion de « refonder le progressisme sur la culture du débat ».

Le véganisme n'est pas une forteresse à défendre. C'est plutôt un élan pour repousser des frontières. C'est la volonté politique et morale d'inclure davantage d'êtres sensibles dans le cercle de nos préoccupations. Qui peut vraiment dire quel sera l'avenir du véganisme ? Pas même le pape. Et c'est tant pis ou c'est tant mieux. Mais ce qui est certain, c'est que le véganisme sera surtout ce que, collectivement, nous en ferons.

Vegan Place: gâteau, info et vidéo

Comment mettre un terme à l'exploitation des animaux ? Comment lutter contre le spécisme ? Comment faire pour développer massivement des modes de vie qui n'impliquent pas la souffrance et la mise à mort d'autres animaux ? Ces questions tournent dans nos têtes chaque jour. Parfois, de nouvelles idées arrivent. Et certaines font leur chemin, enrichies par les discussions et les échanges. Les *Vegan Place* sont l'une d'elles. Initiées il y a un an à Paris par L214, elles se développent aujourd'hui dans d'autres villes. Le principe des *Vegan Place* est de mêler information et convivialité. D'un côté, vidéos, livres et documentation, et de l'autre, gourmandises, sourires et échanges. Le mélange est carrément détonant !

Nous savons la puissance des images. Elles retournent l'estomac, serrent le cœur et frappent l'esprit. Elles provoquent souvent des changements profonds et durables. Mais comment les diffuser ? Comment faire pour que les gens y soient confrontés ? Outre la diffusion via les réseaux sociaux ou les médias, comment les toucher au plus près ? Comment attirer les spectateurs ?

Une *Vegan Place* est avant tout un espace d'accueil chaleureux : belles photos, gâteaux appétissants, musique sympa, visages avenants. L214 a développé ses propres espaces et invite d'autres associations à participer. Les conditions de participation des associations sont simples : être en accord avec l'idée d'abolir l'exploitation des animaux et promouvoir un mode de vie végane. Cela donne un village associatif imposant et coloré en plein centre-ville qui attire par la mise en valeur des

aspects positifs d'une relation pacifique avec les animaux. Premier pari réussi : les *Vegan Place* sont très fréquentées et intriguent un public varié.

Reste à le faire entrer dans la tente de projection vidéo. Les véganes, gardant le sens de l'humour malgré la gravité du message, nous avons prévu...

des carottes. En échange d'une pâtisserie végane, les passants sont invités à voir notre court métrage : 1 vidéo = 1 gâteau. À l'affût d'idées efficaces, nous

avons découvert ce concept aux É.-U. sous la forme « 1 vidéo = 1\$ » : nous l'avons mis à notre sauce. Et la tente de projection de L214 ne désemplit pas. On peut visionner la vidéo seul ou à plusieurs. On est volontaires. On est curieux. On est bien installés. On est prévenus.

La vidéo dure quelques minutes. Elle commence par des séquences où on peut découvrir qui sont les animaux. Savez-vous qu'ils sont sentients ? Intelligents ? Sociaux ? Un certain nombre de préjugés tombent : on se sent bien, attendris, souriants. Puis viennent les images de ce qui se passe dans les élevages, dans les transports, dans les abattoirs ou sur les bateaux de pêche. Nous voyons des vies basculer sous nos yeux. Le fun s'envole. La réalité prend toute la place, sa cruauté présentée sans artifice. Ce ne sont pas les pires images qui existent. Juste la norme, filmée à quelques centaines de kilomètres de la *Vegan Place*. Les émotions se lisent sur les visages, les sourires se figent et parfois les larmes coulent. Mais l'envie de savoir est là. Le voile de la viande heureuse est déchiré, laissant place aux animaux malheureux, aux animaux esclaves. La

Brigitte Gothière

Brigitte Gothière est porte-parole de l'association française L214, éthique et animaux. — Portrait réalisé par Gabriel Kelly



viande et le poisson redeviennent des morceaux d'animaux. Les produits laitiers racontent le calvaire des vaches et des veaux. Les œufs se lient au destin des poules.

La vidéo est terminée. L'insouciance aussi. Des militants sont présents. On prend le temps de discuter, d'échanger. Alors, comment on fait, maintenant ? Végane, vous disiez ? On peut vraiment ne plus participer à « ça » ? On retrouve peu à peu la chaleur. Le sourire reprend le dessus. On fait ses premiers pas de végane.

Avec un an de recul maintenant, on peut dire que les *Vegan Place* sont un succès. Nous croisons aujourd'hui des personnes qui ont changé leur façon de voir (et de consommer !) à la suite des *Vegan Place*. Le nombre de participants actifs ne cesse d'augmenter aussi.

Les *Vegan Place* ont aussi un autre effet non négligeable : elles permettent aux militants de « souffler », de recharger leurs batteries. La plupart

Nous croisons aujourd'hui des personnes qui ont changé leur façon de voir (et de consommer !) à la suite des Vegan Place.

des actions menées sont difficiles, éprouvantes physiquement et mentalement. Les *Vegan Place*, c'est de la chaleur, c'est de l'accueil, c'est du partage. Ce sont des gens qui nous tombent dans les bras,

émus, touchés, qui nous montrent à quel point nos actions sont importantes, à quel point nous avons raison de nous battre.

Avec L214, nous avons fait le choix d'utiliser un maximum de leviers pour libérer les animaux. Les *Vegan Place* se sont imposées comme un moment fort et revitalisant.



Le paon, la perruche et les deux facettes du style

Ici, au sanctuaire VINE, un paon qu'on a surnommé Rocky prend un malin plaisir à exhiber les plumes flamboyantes de sa queue à Sharkey, le coq. Bien entendu, il est impossible de connaître ce qui motive réellement ce geste, mais Rocky semble courtiser ou, du moins, essayer d'attirer l'attention de Sharkey — et ce n'est évidemment pas pour se reproduire. Le discours spéciste place la reproduction au cœur de tous les comportements des animaux, réduisant ainsi ces derniers à des automates sans conscience dont l'unique but serait de passer leurs gènes à la prochaine génération. Cette conception malencontreusement « reprocentrique » de la nature joue un rôle important dans la subordination des personnes LGBTQ et des animaux non humains.

Bruce Bagemihl, biologiste et linguiste à l'Université de la Colombie-Britannique, suggère que nous percevions, chez les animaux non humains de même sexe, l'affection et les parades nuptiales comme une « exubérance biologique » — un effet secondaire de l'énergie libérée chaque jour par le soleil. Lorsque deux vautours fauves mâles prennent leur essor dans ce qu'on appelle un vol en tandem, remontant les courants thermiques l'un au-dessus de l'autre, ils témoignent de cette abondance de créativité et d'énergie qui caractérise la vie.

J'envisage le style de la même manière. Lorsque, par pur plaisir, nous repeignons nos murs de jolies

couleurs, ou lorsque nous nous orons de parfums et de parures brillantes pour le plaisir d'être admiré, nous manifestons notre propre générosité animale, dans toute sa créativité gratuite et superflue.

Bon, tout cela est bien joli, mais considérez ceci : le seul perroquet indigène de l'est de l'Amérique du Nord, la Conure de Caroline (dite également Conure à tête jaune), s'est éteinte en raison de la trop grande pression exercée par les consommateurs pour

obtenir ses plumes colorées, alors à la mode pour décorer les chapeaux. Remplacer ces plumes par une option végétane ne réglerait pas tous les problèmes de la « face

sombre du style », qui émergent lorsque nos pulsions animales pour la beauté, le plaisir et la communion s'expriment dans un contexte élitiste et capitaliste.

C'est avec le bétail en captivité que le capitalisme a vu le jour, puisque le capital initial était constitué des têtes (*capita*) de troupeau. Les rouages de ce système économique, intrinsèquement toxique, impliquent que de plus en plus de consommateurs achètent de plus en plus de choses. Cela détruit bien évidemment la planète, dont dépend l'ensemble des animaux. Pour faire fonctionner l'économie, le capitalisme fait la promotion du style. Les publicitaires parviennent à convaincre les gens que s'apprêter est indispensable et que leur statut social passe par l'étalage de leur style d'achat.

Le style n'est plus seulement un moyen d'ex-

En tant qu'animaux sociaux, il n'est pas rare que nous fassions appel au style pour afficher notre appartenance à un groupe.

pattrice jones

pattrice jones est une auteure, chercheuse et activiste queer et écoféministe. Elle a cofondé VINE sanctuary (*veganism is the next evolution*) dans le Vermont. — Traduit de l'anglais par Stéphanie Gagnon. — Portrait réalisé par Gabriel Kelly.



manière d'être végétane qui tend à fétichiser les produits véganes, qu'il s'agisse de nourriture, de vêtements ou d'accessoires. Je suis également

pression : c'est aussi un marqueur de l'identification communautaire. En tant qu'animaux sociaux, il n'est pas rare que nous fassions appel au style pour afficher notre appartenance à un groupe. Cela peut paraître inoffensif, voire courageux, comme lorsqu'une personne choisit d'afficher son appartenance à un groupe stigmatisé plutôt que de la cacher, mais le style en tant que marqueur d'adhésion est souvent teinté par l'esprit de chapelle ou la vanité. Et lorsque le groupe en question a un statut social privilégié, le style sert davantage à exclure qu'à inclure.

On voit alors se préciser les deux facettes du style : d'un côté, nourri de joie, le style s'épanouit dans la pure beauté du geste. De l'autre, c'est le danger d'une marchandise vide qui nous guette, surtout si le style devient symbole d'appartenance à une élite.

Cette tension s'amplifie lorsque l'on se penche sur la question du style végétane.

Alors que de plus en plus d'entreprises — petites ou grandes — courtisent la clientèle végétane, j'en suis venue à m'interroger sur ce que je nomme « le végétanisme de consommation » — une

préoccupée par l'idée sous-jacente que le végétanisme serait une identité plutôt qu'une pratique. Ces inquiétudes se confirment lorsque je pense aux gens qui achètent des produits coûteux pour afficher leur identité végétane.

D'un autre côté, j'aime voir des gens issus de différentes communautés de style parvenir non seulement à « végétaniser » leur garde-robe et leur maison, mais aussi à promouvoir autour d'eux les joies qu'apporte un mode de vie végétane. Je suis également sensible aux efforts mis en œuvre pour démontrer que le végétanisme « total » (j'entends par là le rejet de tous produits issus de l'exploitation d'animaux, qu'ils soient humains ou non humains, ainsi qu'un engagement à réduire ses déchets, à réutiliser et à recycler) peut aller de pair avec une beauté communicative.

Prenons donc exemple sur l'exubérance et la générosité dont Rocky fait preuve lorsqu'il déploie ses plumes au monde entier. Voilà, pour moi, un véritable style végétane.

La menace végétane

J'ai un t-shirt avec un dessin humoristique d'agneau. J'hésite à le porter à cause du texte qui l'accompagne : *Quelle espèce de trou de cul mange un agneau ?* Est-ce parce que je manque d'audace ou parce que je fais plutôt un choix tactique ? La plupart des promoteurs du véganisme utilisent une approche du type « condamnons le péché, pas le pécheur ». Éviter de menacer ou de fâcher les gens. Demeurer poli. Faire appel à la raison. C'est aussi mon approche habituelle. Mais est-ce efficace ?

Lorsqu'on en appelle à la raison des gens dans le but de les convaincre, on présume qu'une fois que ceux-ci distingueront correctement le bien du mal, ils modifieront leur comportement en conséquence. Toutefois, en psychologie morale – l'étude empirique de la façon dont les gens prennent réellement leurs décisions morales – les recherches récentes suggèrent qu'un raisonnement réfléchi ne joue pas un très grand rôle dans la prise de décision. Les émotions, les normes sociales, les habitudes intellectuelles et corporelles inconscientes, la mise en contexte, le biais de confirmation et les facteurs situationnels (p. ex. le fait d'être pressé, affamé ou chanceux) sont autant de déterminants qui influencent de manière significative nos décisions morales.¹

Un domaine de recherche en particulier se concentre sur les concepts d'identité morale et de menace morale. Pour la plupart d'entre nous, il est important de croire que nous sommes foncièrement de « bonnes personnes ». C'est même une caractéristique primordiale de notre identité. Une menace morale survient lorsque nous perdons confiance dans notre propre bonté. Cela peut arriver lorsque nos actions ne sont pas

Une menace morale survient lorsque nous perdons confiance dans notre propre bonté.

Ce qu'il faut retenir de la littérature en psychologie, c'est la force profonde des normes sociales.

à la hauteur des normes sociales généralement admises ou des standards moraux de nos proches. Dans de telles situations, nous ressentons un grand besoin de restaurer l'équilibre et de retrouver une bonne opinion de nous-mêmes. Pour ce faire, plutôt que de réfléchir à l'éventuelle immoralité de notre action, nous rationalisons nos comportements de manière défensive.

Les psychologues utilisent la consommation de viande comme mécanisme pour étudier la menace morale. Par exemple, dans des situations expérimentales où un sujet mange de la viande, puis apprend qu'un autre participant a refusé d'en manger pour des raisons morales, le mangeur de viande vit du stress et se remet en question, ce qui déclenche une tendance à dénigrer le participant végétane ou la valeur du véganisme.

Les personnes véganes connaissent bien cette dynamique pour l'avoir vécue à des repas en famille ou entre amis : le simple fait de refuser poliment le plat de viande peut déclencher une réaction défensive chez un ou plusieurs mangeurs de viande autour de la table, qui se mettront alors à examiner en détail les motivations de la personne végétane et mettront en doute la pertinence ou la possibilité d'adopter une diète sans viande.

Une variante surprenante qui a été mise en lumière par la recherche sur la menace morale est le fait que se laver les mains semble immuniser les gens contre un tel sentiment de menace morale (autrement dit, purification physique = purification morale). Si le mangeur de viande a pu se laver les mains avant de rencontrer la personne végétane, la menace morale émanant de cette confrontation s'en trouve considérablement réduite. Cet effet est une preuve additionnelle, si c'est encore

Sue Donaldson est une chercheuse indépendante. Elle est la coauteure, avec Will Kymlicka, de *Zoopolis: A Political Theory of Animal Rights* (Oxford University Press). — Traduit de l'anglais par Marie-Claude Plourde, Traductrice agréée. — Portrait réalisé par Gabriel Kelly



nécessaire, que nos comportements moraux ne sont pas aussi rationnels que nous voudrions bien le croire.

Les recherches sur la façon dont les gens protègent leur identité morale contre les menaces morales pourraient apporter un éclairage nouveau sur les méthodes utilisées pour promouvoir le véganisme ? Peut-être que laisser mon t-shirt à la maison est effectivement une bonne idée : les personnes sur la défensive n'écouteront pas les arguments véganes qui mobilisent la raison et la compassion. Des arguments qui ne les menacent pas (par exemple, les effets sur la santé ou les abominations de l'agriculture industrielle) seraient sans doute mieux reçus.

D'un autre côté, où trouver la motivation à changer sans une menace imminente ? En effet, le but n'est pas tant d'amener les mangeurs de viande à écouter nos arguments, mais bien à modifier leurs comportements. Dans cette optique, provoquer une menace morale pourrait s'avérer une bonne tactique, si cela force les gens à retrouver un équilibre. À court terme, il est possible qu'ils y parviennent en rationalisant leurs actions (et en se lavant les mains à répétition !), mais avec le temps, ils trouveront peut-être plus simple de devenir végétane et d'harmoniser leurs comportements à la norme sociale émergente.

Ce qu'il faut retenir de la littérature en psychologie, c'est la force profonde des normes sociales et la nécessité de recourir à un plaidoyer qui cible ces normes. Lorsque les normes changent, les comportements individuels suivent. Mais comment pouvons-nous cibler les normes sociales ? C'est la question que tout le monde se pose. Amener

régulièrement les gens à se remettre en question pourrait être une manière de le faire, mais seulement si nous sommes en mesure d'offrir une communauté alternative où la consommation de viande n'est pas la norme. Lorsque le véganisme sera normalisé au moins dans certains espaces et certains lieux, alors la psychologie morale pourra commencer à travailler pour nous, plutôt que contre nous.

¹ Pour un aperçu, voir Hagop Sarkissian et Jennifer Wright (dir.), *Advances in Experimental Moral Psychology* (Bloomsbury, 2014) — John Doris et Stephen Stich, « Moral Psychology: Empirical Approaches », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*.



Photographie par Same Ravenelle. — Refuge RR, refuge.rr.org



FESTIVAL PVM VÉGANE DE MONTRÉAL²⁰₁₅

7 NOV. 2015
ENTRÉE LIBRE

MARCHÉ BONSECOURS
350, RUE SAINT-PAUL EST
MÉTRO CHAMP-DE-MARS

CONFÉRENCES

EXPOSANTS

TABLES RONDES

DÉMONSTRATIONS CULINAIRES

DÉFI VÉGANE 21 JOURS



festivalvegannedemontreal.com

Refonder le progressisme

David Olivier est l'un des rares philosophes français ouvertement antispécistes. Dans cet entretien pour *Versus*, il revient sur son histoire personnelle, explique l'utilitarisme hédoniste, et nous parle de prédation, de sentience, de la pureté chez les véganes et de politique animaliste. Il nous dit aussi pourquoi il se sent de moins en moins seul.

— Tu es végane depuis de nombreuses années. Comment en es-tu venu à t'intéresser à cette question ?

Comme beaucoup d'enfants, j'ai voulu refuser de manger la viande dès que j'ai clairement compris qu'il s'agissait d'animaux tués. J'ai perçu la contradiction entre la viande et la bienveillance qu'on m'enseignait — y compris envers les animaux qu'on caressait dans les prés. La réaction des adultes fut très hostile. C'était dans les années 60, et je me croyais seul au monde à avoir de telles idées. Pourtant, les arguments qu'on m'opposait déjà ressemblaient beaucoup à ceux qu'entend l'animaliste aujourd'hui ; en particulier, celui de la prédation dans la nature, auquel je répondais déjà qu'en effet, la prédation dans la nature est elle aussi un mal. Je me demandais s'il serait juste de tuer un serpent pour sauver de nombreuses

souris, sans haine, pourtant, pour les serpents. À l'adolescence, ces préoccupations socialement peu payantes me sont sorties de l'esprit. J'ai rencontré des anarchistes et suis devenu militant, surtout préoccupé par le racisme et le sexisme. Mais aussi, j'ai absorbé une certaine idéologie révolutionnaire. Ce n'est que lorsque j'ai eu le courage de remettre en question les dogmes anarchistes et marxistes que je me suis remis à penser aux non-humains. J'ai cessé de les manger en 1986. J'ai aussi rencontré à ce moment Yves Bonnardel, qui m'a appris l'existence d'un mouvement animaliste actif en Angleterre, parmi les jeunes, les punks... C'est alors que je me suis vraiment engagé ; à une poignée, nous avons écrit une brochure¹, puis découvert *Animal Liberation* de Peter Singer, puis le groupe Uguaglianza Animale de Paola Cavalieri à Milan...

La prédation entre les êtres sentients existe depuis plus de 600 millions d'années, mais cela n'implique pas qu'il faille la «respecter».

Une entrevue avec David Olivier

Tous les textes de David Olivier sont disponibles en ligne (david.olivier.name). — Propos recueillis par Martin Gibert, rédacteur en chef de *Versus* et auteur de *Voir son steak comme un animal mort*.

— Peux-tu nous raconter l'origine des Cahiers antispécistes ?

À la suite de la rencontre avec Paola Cavalieri, et à la découverte d'un corpus philosophique actif dans le monde anglo-saxon et inconnu en France, il m'a semblé utile de créer une revue combinant deux pratiques habituellement séparées : la réflexion de fond et la militance concrète. Ce fut le début des *Cahiers antispécistes*. Nous concevions l'antispécisme comme un bouleversement matériel, culturel, idéologique, artistique profond et ne pouvions prétendre en constituer le moteur unique. Nous nous donnions pour tâche de lancer le mouvement en promouvant notre vision rationaliste, athée, antinaturaliste, progressiste et largement utilitariste, mais aussi en traduisant et en publiant des textes significatifs, même parfois opposés à nos propres positions. Ainsi, dès le début des années 90, nous avons traduit Peter Singer, Tom Regan, Paola Cavalieri, Steve Sapontzis, Carol Adams, Joan Dunayer et d'autres.

L'accent sur la rationalité éthique était crucial dans le contexte de l'époque. Les non-humains étant définis comme irrationnels, toute préoccupation pour eux était vue comme irrationnelle elle aussi et reléguée dans le domaine du « sentimental » ; alors que je pense au contraire que l'éthique peut être bâtie, au moins autant que les sciences « dures », sur la réflexion rationnelle, et que cette réflexion implique le rejet du spécisme. Cependant, l'insistance sur

notre rationalité revenait paradoxalement aussi à renier notre ressemblance avec les êtres que nous défendions, et ainsi à traduire et à perpétuer un spécisme intériorisé.

— Mis à part une approche très rationnelle de la libération animale, quelles ont été vos autres prises de position ?

Dans les *Cahiers*, la critique du naturalisme a été immédiatement centrale. Nous n'avons jamais conçu la libération animale comme liée à l'écologie ; il était clair que nous parlions des animaux en tant qu'individus, là où l'écologie se préoccupe d'espèces et de « systèmes ». Le végétarisme était alors, encore plus qu'aujourd'hui, marqué « santé » et « nature », et nous avons beaucoup lutté là-contre. Refuser de manger les animaux n'était pas nous « rapprocher de la nature ». La prédation entre les êtres sentients existe depuis plus de 600 millions d'années,

mais cela n'implique pas qu'il faille la « respecter ». Notre perspective était au contraire que pour la première fois dans l'histoire naturelle, les membres d'au moins une espèce abolissent collectivement leur propre prédation au nom des intérêts de leurs proies. Nous avons même fait un numéro spécial en 1996, où nous avons fait notre *coming out* antiprédation, traduisant en particulier Steve Sapontzis, « Saving the Rabbit from the Fox ».

Un autre questionnaire lancé par les *Cahiers*, en 2003, porte sur la notion de sentience et son articulation avec la vision physicaliste du monde, celle que nous donne la science d'aujourd'hui.

J'étais utilitariste dès huit ans, sans connaître le mot.

La sentience, cruciale pour l'antispécisme, pose le problème des limites : *qui* est sentient ? Les mammifères, certainement, mais aussi les poissons, les crevettes, les insectes ? Existe-t-il des degrés différents de sentience ? Ces questions sont d'ordre scientifique. Or la sentience — le « problème dur » de la conscience² — représente encore, à mon avis, une profonde énigme pour la science et sa compréhension sera capitale pour la libération animale, et aussi pour la construction d'une éthique rationnelle.

Les *Cahiers* ont influencé durablement le mouvement animaliste en France dans un sens d'une réflexion ouverte, éthique et politique, avec une orientation progressiste et antinaturaliste. Le mouvement se développant, j'ai cependant estimé que la forme des *Cahiers* était inadaptée, et j'ai quitté la rédaction en 2004. Estiva Reus et d'autres ont choisi de les poursuivre.³

— On te présente habituellement comme un utilitariste. Comment expliquerais-tu cette théorie morale à quelqu'un qui ne connaît pas l'éthique animale ? Y a-t-il une version plus particulière de l'utilitarisme que tu préconises ?

J'étais utilitariste dès huit ans, sans connaître le mot. Il s'agit d'une idée très simple. Nos actes importent par leurs conséquences. Celles-ci sont à évaluer en fonction du bonheur et du malheur qui en résultent pour tous les êtres sentients affectés (utilitarisme hédoniste). On a parfois à peser un bonheur contre un malheur, y compris entre individus différents, ce qui veut dire dans l'idéal pouvoir leur assigner une valeur (« utilité ») précise ; en pratique, on peut généralement se contenter d'estimations. L'utilitarisme consiste ainsi simplement à universaliser, c'est-à-dire à appliquer à tous et non seulement à soi-même, les calculs prudentiels que l'on fait quotidiennement.

Bien entendu, les choses ne sont pas tout à fait si simples. On aimerait en savoir plus sur cette question du bonheur et du malheur. On peut aussi se demander s'il n'y a que cela qui « compte » dans une vie. Et aussi, pourquoi la mort serait-elle un mal, si elle est sans souffrance ? Je crois que ces problèmes ne peuvent être résolus sans une compréhension de la nature de la sentience. Je suis un utilitariste hédoniste, sous réserve d'en savoir plus sur cette question.

— Que penses-tu des autres approches en éthique animale ?

Le concurrent principal, ce sont les approches déontologiques, dites « théorie des droits », représentées par Tom Regan, Gary Francione et d'autres. Bien qu'elles soient souvent plus en accord avec nos intuitions courantes que l'utilitarisme, je ne partage pas leur vision.

Le décentrement qu'opère l'utilitarisme par rapport à ces approches déontologiques, héritées à travers Kant de la scolastique du Moyen-Âge et, au-delà, de la pensée d'Aristote, me rappelle celui de Copernic, Kepler et Galilée par rapport à la physique aristotélécienne lorsqu'ils comprirent que nous ne sommes pas au centre de l'univers. Aujourd'hui, nous comprenons aussi que nous, les humains, ne sommes pas au centre du monde éthique ; dès lors, je pense qu'un bouleversement éthique semblable à la « révolution copernicienne » est requis.

Ce décentrement a des implications en termes de niveaux d'abstraction. Avant Galilée, les propositions de la physique collaient à l'expérience quotidienne. Par exemple, tout mouvement non entretenu s'arrête rapidement ; on pensait donc que l'état « naturel » d'un corps est l'immobilité, du moins dans le domaine terrestre — car dans le domaine « supralunaire », celui des astres, le mouvement, au contraire, semblait éternel. Galilée a bouleversé ce schéma, non

Aujourd'hui, nous comprenons aussi que nous les humains ne sommes pas au centre du monde éthique.

seulement en édictant d'autres lois comme l'inertie, mais surtout en établissant une distance entre le niveau de réflexion théorique, abstrait, celui du physicien, et le niveau pratique, celui de l'ingénieur, adapté aux problématiques concrètes terrestres. En établissant ce niveau plus abstrait, il permettait l'unification de domaines terrestre et supralunaire qui semblaient régis par des lois tout à fait différentes.

— Si l'analogie fonctionne, quels seraient les deux niveaux en éthique ?

Je suis un réaliste éthique, c'est-à-dire que je crois que les propositions éthiques ont une vérité objective, comme les propositions scientifiques. Je crois aussi qu'en l'occurrence, l'éthique a

Illustration par Maude Bouchard

une structure semblable à celle de la physique. Les principes abstraits, comme la maximisation de l'utilité, correspondent au domaine éthique « critique »⁴. Au point de vue pratique, on en tire un certain nombre de règles et d'intuitions éthiques à usage quotidien. Elles découlent du niveau critique tout comme la science de l'ingénieur découle des lois physiques fondamentales, mais avec l'addition de toute la particularité du cas concret auquel on les applique.

Au contraire, me semble-t-il, les éthiques déontologiques ne connaissent pas ces deux niveaux ; leurs règles ont évolué dans un contexte anthropocentré, tout comme

la physique aristotélécienne a été formée dans le contexte terrestre. Par exemple, sont centrales pour elles des notions comme la personne, la dignité, l'autonomie, la vertu, le mérite, les droits, le respect, l'exploitation... qui sont importantes au sein de notre espèce, mais ne sont peut-être pas pertinentes, ou le sont moins ou autrement, à propos d'une mouche — alors que celle-ci, si elle est sentiente, concerne aussi l'éthique. On note par exemple que Tom Regan limite son domaine aux individus sentients qui ressemblent le plus aux humains (aux « sujets d'une vie »). Plus généralement, la tendance chez les partisans des droits des animaux comme Gary Francione est de viser une situation (« un monde végétarien ») de séparation ; il s'agirait de laisser les non-humains « en paix » : c'est-à-dire, concrètement, les laisser se massacrer entre eux, mourir et souffrir de maladies, parasitisme, faim, soif, etc. Cet *apartheid des espèces* évite de faire face à la non-pertinence des schémas éthiques déontologistes trop loin du monde humain.

— Le mouvement s'est beaucoup développé ces dernières années. Que penses-tu de l'état actuel des choses ?



Je viens d'une époque où je croyais être l'unique à pouvoir pleurer pour une souris. Qu'aujourd'hui dans le monde des milliers défilent pour exiger la fermeture des abattoirs concrétise un rêve d'enfant.

Le mouvement a crû, et cela s'accélère ; en France en particulier, il commence à y avoir un écho y compris dans les discours des politiciens, ce qui était inimaginable il n'y a que cinq ans.

Un point positif aussi est que la préoccupation pour la souffrance des animaux sauvages n'est plus autant qu'avant un angle mort de l'animalisme. Même s'il reste marginal, ce sujet commence à avoir un écho, à travers les écrits de David Pearce,

Oscar Horta, Brian Tomasik, Catia Faria et d'autres, par la création de groupes dédiés sur les réseaux sociaux, etc. Peter Singer aussi se montre moins timide sur la question.

Du côté négatif, je perçois d'abord une obsession identitariste autour des choix de « style de vie ». Notre mouvement peut et doit inclure toutes les personnes qui reconnaissent la justesse de nos objectifs, qu'elles soient « pures » ou non dans leurs pratiques. L'esclavage des Noirs n'a pas été aboli par un mouvement de « style de vie » et de consommation, mais sous l'effet d'une revendication politique de justice. Cet identitarisme prend souvent des tours agressifs qui traduisent plus une peur de contamination personnelle qu'une volonté de changer le monde.

— Comment expliques-tu ce genre d'attitude chez certains végétariens ?

Je crois qu'ils accordent une grande place à l'exigence de cohérence individuelle. Or la cohérence est une vertu

logique, pas éthique ! Le mangeur de viande indifférent au sort des animaux est aussi cohérent que le végétarien opposé à leur exploitation, mais éthiquement, sa position est un double mal. C'est bien pire que la position, pourtant incohérente, de qui est choqué par le traitement des vaches laitières,

mais parfois consomme du fromage. On retrouve ici l'exigence d'hyperrationalité que j'ai critiquée à notre propre propos, exigence implicitement spéciste dans le regard radicalement différent qu'il porte sur les humains et les autres animaux.

L'identitarisme, qui est une passion des frontières, est foncièrement de droite. Certains stressent face à une réelle ou imaginaire « infiltration » du mouvement par l'extrême droite, comme s'ils risquaient d'être contaminés par contact. Mais c'est moins les individus d'extrême droite qui m'inquiètent que leurs idées, et celles-ci sont omniprésentes dans le mouvement, y compris, voire surtout, dans la tête des plus « radicaux » et virulents « antifascistes ».

En particulier, il y a une non-indulgence pour les humains qui contraste avec l'indulgence pour les non-humains et se traduit souvent par une diabolisation de nos adversaires. Un chat qui torture une souris est « innocent » — car « c'est la nature » —, mais un toréador « est un monstre » et un humain d'extrême droite, une « ordure ». Pourtant, ceux-ci comme celui-là ont leurs raisons, même s'ils ont tort, et il importe de les comprendre pour changer les choses et non de les haïr. Les appels au meurtre abondent sur les réseaux sociaux envers les tortionnaires de chats, les aficionados, mais aussi les fascistes et ainsi de suite. On remplace la volonté de progrès par celle d'élimination.

Cette diabolisation des humains méchants s'accompagne souvent aussi d'une diabolisation de l'humanité. Il existe bien un spécisme à l'envers, qui chante la pureté du monde préhumain, ou du monde humain d'antan. Les productions humaines — les OGM, en particulier — sont diabolisées. L'anticapitalisme aussi fait dans la diabolisation — contre McDonald's, contre Monsanto — bien plus que dans l'effort d'établir un système économique plus juste. L'impression que cela donne, c'est qu'à défaut de parvenir à imaginer un progrès, on rêve de retourner au monde précapitaliste, féodal.

— Selon toi, sur quelles questions (pratiques ou théoriques) le mouvement pour les droits des animaux devrait-il se pencher dans les prochaines années ?

La revendication pour l'abolition de la consommation de viande, poisson compris, doit devenir centrale dans le mouvement et être perçue



Photographie par Same Ravenelle. — Refuge RR, refugerr.org

tant dans que hors du mouvement comme LA revendication politique animaliste de ce siècle. Elle se fonde sur des principes éthiques déjà largement partagés, voire inscrits dans nos lois : qu'il est mal de faire souffrir ou de tuer sans nécessité un animal. C'est là sa force, qui fait qu'elle est réalisable, pays après pays, au cours des quelques décennies à venir. Elle n'implique pas la fin du spécisme, pas plus que l'abolition de l'esclavage des Noirs n'impliquait celle du racisme. Il s'agit cependant d'une étape cruciale⁵.

On sera cependant encore loin, à mon avis, du bout du chemin. Il y a bien entendu les autres questions comme l'expérimentation animale,

les zoos, et ainsi de suite, qui font déjà partie des revendications standards du mouvement. Mais je veux parler surtout de la question de la souffrance des animaux sauvages. D'un point de vue égalitariste, non spéciste, on ne peut pas faire l'impasse sur ce sujet. Il faudra débattre de jusqu'où devra aller l'expansion du « cercle de notre préoccupation morale⁶ » — je pense qu'elle devra aller loin.

Il nous faudra refonder les idées « de gauche », progressistes, en nous libérant des schémas révolutionnaires, qui nous font espérer un « Grand Soir » éliminant d'un coup le Mal. Pour affronter la question de la souffrance des animaux sauvages, il faudra du temps ; des siècles, des millénaires, et plus. Nous devons apprendre à penser à long terme. Les révolutionnaires se définissent souvent par opposition aux « réformistes », qui manqueraient d'ambition. Je pense que c'est le contraire qui est vrai. Si on espère que tout change en un temps court, on se rend aveugle aux problèmes qui ne peuvent se résoudre en un temps court. On limite son champ. C'est là une raison de l'hostilité de beaucoup d'anarchistes et marxistes aux conceptions de la libération animale.

Si je suis hostile au concept de révolution, je suis au contraire favorable à l'idée de ce que j'appelle *l'évolution profonde*. Il s'agit de reprendre une large part des espoirs qu'on classe habituellement à gauche, mais sans les oripeaux du mysticisme marxiste.

Fondamental dans cette évolution sera le débat, l'argumentation. Nous n'abolirons pas la viande en imposant des tabous, mais parce que nous avons raison et saurons le faire valoir. La gauche s'est tellement crispée dans les domaines du racisme et du sexisme, sur une position défensive arc-boutée sur des tabous, qu'elle apparaît aujourd'hui comme l'ennemie du débat et de l'argumentation rationnelle. La libération animale au contraire sera l'occasion de refonder le progressisme sur la culture du débat.

¹ *Nous ne mangeons pas de viande pour ne pas tuer d'animaux*, 1989. — Téléchargeable sur le Web.

² L'expression « *The hard problem of consciousness* », a été introduite par David Chalmers.

³ La plupart des textes de tous les numéros sont disponibles sur le site cahiers-antispecistes.org

⁴ La distinction entre un niveau critique et un niveau intuitif vient de R.M. Hare, *Moral thinking*, 1981.

⁵ Elle inclut par la force des choses l'abolition, pour l'essentiel, de la consommation de lait et d'œufs, puisque leur production ne peut pas être rentable sans maltraiter et tuer les animaux.

⁶ L'expression vient de Peter Singer, dans *The Expanding Circle*, 1981.

De quoi le stress est-il le nom?

Bruno Dubuc

Depuis son introduction en médecine par Hans Selye dans les années 1920, le concept de stress a toujours été entouré de ce que l'on pourrait appeler un certain « flou artistique ». D'abord, parce que Selye a mis l'accent sur les stressseurs physiques (chaud, froid, contention, maladies de tout ordre, etc.) au détriment des stressseurs psychologiques, dont la grande importance a été reconnue un peu plus tard. Ensuite, parce qu'on ne distingue pas toujours de manière explicite un stress de courte durée d'un stress de longue durée, ce dernier pouvant être fort néfaste pour la santé, alors que le premier est généralement utile. Et finalement, parce qu'on doit distinguer l'agent stressseur de notre réponse organique au stress, ce qu'on ne fait pas toujours. Tentons donc l'impossible, c'est-à-dire de démêler un peu tout ça en quelques paragraphes.

En premier lieu, d'où vient notre réaction au stress, évolutivement parlant ? De la nécessité de sauver sa peau ! Car lorsqu'un animal se retrouve face à un prédateur capable d'en faire son repas (l'agent stressseur), il ressent un fort stress psychologique qui l'incite à faire deux choses : prendre ses jambes

à son cou et fuir ou, s'il est pris dans un coin sans issue, se battre avec l'énergie du désespoir. Dans les deux cas, il y aura de vastes remaniements nerveux et hormonaux pour allouer le plus de ressources possible aux muscles et au système cardio-respiratoire. Pour fuir ou lutter. Mais qui dit plus de

Bruno Dubuc est documentariste indépendant et auteur du site web *Le cerveau à tous les niveaux*. — Illustration par Samuel Jacques.



ressources à certains systèmes dit forcément moins de ressources dans d'autres : les systèmes digestif, reproducteur ou immunitaire pâtiront ainsi pendant un court instant de cette réallocation nécessaire pour assurer la survie de l'organisme. Cela aura peu d'effet si la fuite ou la lutte élimine la présence du prédateur

Le stress psychologique n'est pas l'apanage des humains.

et que tout revient à la normale après ce stress de courte durée (ou « stress aigu »).

Même chose dans une troisième situation où un petit rongeur traversant un champ ouvert, par exemple, aperçoit un oiseau de proie au-dessus de lui. Ne pouvant ni fuir ni lutter, il fige sur place, en espérant que l'oiseau ne le verra pas. Si c'est le cas, encore une fois le stress aigu ne dure pas et le rongeur en est quitte pour une bonne frousse. Mais qu'en est-il s'il dure, c'est-à-dire si le stress devient chronique ? C'est là que les choses se compliquent.

Henri Laborit l'a montré avec une expérience remarquable, que l'on peut voir dans le film *Mon oncle d'Amérique*, d'Alain Resnais (1980). Si un rat qui reçoit des décharges électriques dans les pattes pendant sept minutes durant sept jours peut les fuir en sortant de la cage, il sera en parfaite santé au bout d'une semaine. De même, s'il ne peut pas fuir mais que l'on introduit un autre congénère dans sa cage, il se battra avec lui au moment de recevoir les chocs, et sera également en parfaite santé après sept jours puisque les remaniements hormonaux causés par le stress auront pu déboucher sur une action (la lutte avec le congénère), aussi inefficace fut-elle pour faire cesser les chocs. Mais si le rat qui reçoit les chocs est seul dans une cage fermée, et ne peut donc ni fuir ni lutter, il se retrouve en état d'inhibition de l'action pendant une longue période. Les ressources moindres allouées aux viscères et au système immunitaire durant toute cette période lui feront alors un tort considérable.

Ainsi en va-t-il de l'être humain prisonnier d'un travail qui l'aliène, mais qui ne peut ni le quitter pour des raisons économiques (fuite), ni étrangler son patron (lutte) parce qu'il aura des ennuis évidents avec la police... Il se retrouve alors comme le personnage de Ragueneau dans le film de Resnais,



Oeuvre par Marie-Jeanne Brouillette

Ce qu'on appelle le stress «psychologique» est au moins aussi important que le stress physique, et lorsqu'il dure, ses effets biologiques sont aussi dévastateurs pour la santé.

complètement inhibé dans son action, subissant le stress psychologique d'un nouveau petit chef dont il convoitait en plus le poste !

Mais le stress psychologique n'est pas l'apanage des humains. John Mason a en effet montré dès les années 1960 comment des facteurs sociaux peuvent être un stresser important pour les singes. Sur huit singes, il cessa d'en nourrir deux pendant quelques jours et nota sans surprise une élévation de leur taux de cortisol, une hormone de stress bien connue. Mais il remarqua aussi que c'était lorsqu'il alimentait les six autres singes que les deux singes affamés, qui pouvaient le voir nourrir les autres, semblaient aller le plus mal. Il refit donc l'expérience avec d'autres singes, mais cette fois les animaux non nourris ne pouvaient pas voir les animaux nourris. Résultat : ils avaient faim, mais leur taux de cortisol n'augmentait pas !

Morale de l'histoire : ce qu'on appelle le stress « psychologique » est au moins aussi important que le stress physique, et lorsqu'il dure, ses effets biologiques sont aussi dévastateurs pour la santé. Sachant cela, toute situation mettant un animal humain ou non humain dans une situation de stress psychologique chronique soulève des questions éthiques graves. Imaginez ce que ça implique pour une majorité d'animaux d'élevages industriels et d'êtres humains pris dans un système économique axé sur la productivité et la compétition comme le nôtre...

Antispécisme et extrême droite, un antagonisme.

Nîmes, mars 2012. Alors que la manifestation « Nos voix pour les animaux » se prépare, Jean-Marie Le Pen, président d'honneur du Front National, crée la surprise en annonçant sa présence lors de l'événement. Depuis quand le Front National, parti fondé par un homme politique condamné à plusieurs reprises pour ses positions racistes et antisémites, se soucie-t-il de la souffrance animale ?

Derrière ce semblant d'intérêt pour la cause animale se cache en réalité le cheval de bataille immémorial du parti d'extrême droite : l'islam et, avec lui, l'abattage rituel, que le Front National entend dénoncer. Face à la désapprobation des associations organisatrices qui refusent la récupération politicarde du rassemblement, Jean-Marie Le Pen doit se résigner à rester sagement dans son fief familial de Montretout.

Lors de la campagne présidentielle de 2012, Marine Le Pen, fille du patriarche, part en guerre contre la pratique de l'abattage halal, en la présentant comme la preuve irréfutable de l'invasion arabe de notre paisible civilisation occidentale. À ce moment, la souffrance animale sert de prétexte pour perpétuer les vieilles

À l'étranger également, les nationalistes prennent fait et cause contre l'abattage halal.

rengaines sur l'islamisation du monde. Mais le mal est fait. Le Front National devient l'un des rares partis politiques français à parler du calvaire des animaux derrière les abattoirs. Cet intérêt curieux pour la condition animale n'est pas pour autant l'apanage de l'extrême droite française. À l'étranger également, les nationalistes prennent fait et cause contre l'abattage halal. C'est le cas notamment en Suède, où le parti nationaliste farouchement opposé à l'immigration, *Sverigedemokraterna* (les Démocrates Suédois, ou SD), traite de la souffrance animale au seul prisme de l'abattage halal.

L'ancienne actrice Brigitte Bardot, militante archicélèbre du paysage animaliste français également connue pour ses multiples déclarations

Kévin Baralon est blogueur au *Huffington Post* et à *Patates et cornichons*. Illustration par Vincent Arnold

racistes et homophobes, ne cache alors plus son soutien pour Marine Le Pen et pour ses prises de position contre la viande halal. L'actrice, dont la fondation éponyme dévouée à la cause animale a largement contribué au développement de la protection des animaux en France, affiche publiquement sa sympathie envers la candidate du Front National et son intention de voter pour elle lors des élections de 2012. C'est plus qu'il n'en faut pour créer la confusion dans l'esprit du grand public.

Une affaire de gauche

Les nationalistes seraient-ils les seuls à s'intéresser au calvaire des animaux ? De quoi donner du grain à moudre aux détracteurs de la cause animale et, surtout, la possibilité d'écorner l'image du mouvement. En 1992, le philosophe Luc Ferry, dans *Le nouvel ordre écologique*, faisait déjà le rapprochement entre l'animalisme et l'idéologie nazie, se référant à l'instauration de lois protectrices des animaux par le régime nazi. À cette époque, l'intelligentsia française se révélait déjà douée d'une mauvaise foi déplorable en réponse aux injustices à l'encontre des animaux. Depuis, les recherches des historiens ont atténué cette corrélation entre la cause animale et le

L'antispécisme, dont les idées sont largement influencées par la littérature anglo-saxonne, évolue alors dans un cadre révolutionnaire et anarchiste.

nazisme, en donnant tort aux calomnies : le nazisme ne valorisait les animaux qu'en fonction du degré de férocité des animaux concernés, le naturalisme intrinsèque au régime nazi faisant de l'agressivité un gage de supériorité. Selon l'historien Johann Chapoutot, « le caniche ne suscite que le sarcasme darwinien le plus cruel ».¹

La question animale est, de toute évidence, une affaire de gauche. Il est nécessaire de rappeler que le mouvement français pour la cause animale est, dès sa phase de structuration intellectuelle, menée par les antispécistes lyonnais, foncièrement égalitariste, qu'il s'agisse d'égalité interhumaine ou interspécifique. Les revendications antispécistes font leur apparition durant les années 80, en réaction à la faiblesse des arguments proposés par les mouvements éparés pour la « défense animale », qui ne condamnent alors pas la consommation de viande et dont la seule ambition est d'améliorer les conditions de vie des animaux sans toutefois remettre en cause la prééminence de l'espèce humaine. L'antispécisme, dont les idées sont largement influencées par la littérature anglo-saxonne, évolue alors dans un cadre révolutionnaire et anarchiste. Ses revendications sont politiques et sociales, appuyées sur la critique d'une société qui tolère des formes de domination arbitraire, dont l'esclavage des animaux est l'une des illustrations les plus malheureuses.



La convergence des luttes

En 1992, à Lyon, les Cahiers antispécistes, revue française de référence fondée un an plus tôt, définissent le spécisme de la manière suivante :

Le spécisme (ou espécisme) est à l'espèce ce que le racisme est à la race, et ce que le sexisme est au sexe : une discrimination basée sur l'espèce, presque toujours en faveur des membres de l'espèce humaine (*Homo sapiens*).²

Cette définition témoigne du lien profond qui unit les convictions antiracistes, antisexistes et antispécistes. Le racisme et le spécisme, qui ont tous deux une logique discriminante, ont une racine commune : la volonté de traiter différemment les individus en tenant compte de critères arbitraires. De fait, la lutte contre les discriminations fondées sur l'espèce implique la cohérence des luttes contre les discriminations fondées sur la race ou le sexe. L'ethnologue Catherine-Marie Dubreuil note que « les militants français, dans les premières années de leur existence, n'ont pas choisi d'investir l'animalisme en tant que mouvement exclusivement animalitaire. Ils l'ont développé en analysant et en dénonçant toutes les formes de dominations ».³

De ce fait, la convergence entre les luttes antiracistes, antisexistes et antispécistes est intellectuellement un truisme. En 2012, deux chercheurs soulignent la correspondance chez certaines personnes entre le mépris pour les animaux et la croyance en la suprématie humaine. Il existe une forme d'uniformité parmi les attitudes discriminantes à l'égard de ceux qui présentent des caractéristiques différentes du groupe majoritaire. De la même manière, des similitudes transparaissent dans la manière dont la société patriarcale instaure des inégalités entre les femmes et les hommes, et l'infériorisation des animaux. Carol J. Adams, auteure de *The Sexual Politics of Meat*, résume ce parallélisme dans un article publié en 1991 et traduit dans *Les Cahiers antispécistes* : « Les animaux sont de la viande, des cobayes pour des expériences, et des corps objectifiés ; les femmes sont traitées

Si la lutte contre le racisme et le sexisme constitue une évidence dans les milieux de gauche, celle contre l'esclavage des animaux a toujours du mal à trouver ses promoteurs.

comme de la viande, comme des cobayes, et comme des corps objectifiés ». Le mouvement antispéciste établit donc une adéquation logique au sein des revendications qualifiées de « progressistes ».

La gauche à rebours du progrès social

Pourtant, même chez les progressistes, l'antispécisme est loin de faire l'unanimité. Malgré une littérature abondante sur la question animale et, plus particulièrement, sur la similitude entre les différentes formes de domination, une majorité de la gauche française ferme encore les yeux sur la manière dont la société traite les animaux. Si la lutte contre le racisme et le sexisme constitue une évidence dans les milieux de gauche, celle contre l'esclavage des animaux a toujours du mal à trouver ses promoteurs.

La raison certaine en est le conservatisme humaniste qui empêche de penser les questions de justice sociale en y incluant la question animale. On retrouve ici la vieille idée selon laquelle admettre une égalité de considération au bénéfice

des animaux reviendrait à dévaloriser l'homme. Il y a comme une mécompréhension manifeste, au sein de la gauche française, de ce que sont réellement les motivations antispécistes. Pourtant, lutter contre les discriminations entre les espèces, c'est lutter contre le suprémacisme blanc ou le patriarcat. Ainsi, prôner la fin de toutes les formes de discriminations arbitraires, c'est aussi faire barrage à l'extrême droite.

¹ Johann Chapoutot, *La loi du sang. Penser et agir en nazi* (Gallimard 2014).

² David Olivier, « Qu'est-ce que le spécisme ? », *Les Cahiers antispécistes*, décembre 1992.

³ Catherine-Marie Dubreuil, *Libération animale et végétarisation du monde. Ethnologie de l'antispécisme français* (Éditions du CTHS 2013).

⁴ Gordon Hodson et Kimberly Costello, « The link between devaluing animals and discrimination », *New Scientist*, décembre 2012.

⁵ Carol Adams, « Anima, animus, animal », *Les Cahiers antispécistes*, avril 1992.

Mariage de saveurs

Ça mange quoi, des véganes qui font la noce ? Reportage dans un verger de Montérégie.

Nostalgie, conservatisme, romantisme. Notre rapport au mariage, c'est tout ça et tellement plus. Planifier une réception de noces, c'est jongler avec les traditions, tenter de les réinventer et les modeler à son image sans pour autant donner l'impression qu'on s'en moque. Plus encore, c'est organiser une fête qui sera mémorable pour la famille et les amis.

Le printemps dernier, Marie et Olivia ont convoqué ceux qui leur sont chers — une centaine de convives dont j'ai eu le privilège de faire partie — pour célébrer leur union dans les vergers de Duhman en Montérégie. À leurs familles vietnamiennes, elles ont proposé un menu entièrement végétalien.

Le banquet, l'archétype du repas

L'histoire de l'humanité est marquée par la recherche constante et souvent infructueuse d'aliments. Dans ce contexte, on peut comprendre que l'archétype du repas, le banquet (et tout particulièrement le banquet de mariage) soit si généralement investi d'une valeur euphorique. Il représente satiété, vitalité et santé. La consommation de nourriture fait partie intégrante de ce rite de passage qu'est le mariage. Dans *L'Assomoir* de Zola, Gervaise ne veut pas dépenser, mais Coupeau insiste : « On ne pouvait pas se marier comme ça, sans manger un morceau ensemble ». Le mariage de Charles et Emma Bovary imaginé par Flaubert se déroule sous le thème de l'excès : « C'était sous le hangar de la charretterie que la table était dressée.

«Le repas a été construit autour d'ingrédients locaux et de saison. Je pars d'une liste des ingrédients de qualité qui sont offerts sur le marché pour ensuite réfléchir aux agencements que j'ai envie d'essayer.»

Il y a avait dessus quatre aloyaux, six fricassées de poulets, du veau à la casserole, trois gigots et, au milieu, un joli cochon de lait, rôti, flanqué de quatre andouilles à l'oseille. ». Plus près de nous, c'est six choix de menus préparés par un chef étoilé Michelin qu'ont proposés Kim Kardashian et Kanye West à leurs invités l'été dernier.

Pour Olivia et Marie qui adorent manger (« C'est notre point commun ! »), il allait de soi que le repas devait sortir de l'ordinaire. Exit la tradition vietnamienne. Toutes deux véganes, c'était l'occasion de faire découvrir quelque chose de différent aux invités. Elles ont fait appel à Adrian Copeland, un jeune chef montréalais qui se définit comme un « végane moderniste qui travaille à partir d'ingrédients locaux de façon expérimentale ». Il fallait proposer un menu recherché qui allait impressionner et surprendre. Le repas n'aurait rien de traditionnel, mais se devait d'être mémorable.

Suivez le chef

C'est à l'étage de la grange que nous étions attendus pour souper. Une dizaine de tables étaient montées, chacune identifiée au nom d'une montagne escaladée par les mariées.

Au centre de chaque table, un petit pot de fleurs sauvages et le menu qui permettait de nous amener d'une terrine de concombre et rhubarbe à un masa gnocchi. « Le repas a été construit autour d'ingrédients locaux et de saison », explique Adrian Copeland. « Je pars d'une liste des ingrédients de

Élise Desaulniers

Élise Desaulniers est l'auteure de *Vache à lait* (Stanké 2013) et de *Je mange avec ma tête* (Stanké 2011). — Photographies par SaMe Ravenelle





qualité qui sont offerts sur le marché pour ensuite réfléchir aux agencements que j'ai envie d'essayer. » Avec onze services, il y avait de quoi s'amuser. Plusieurs plats étaient simples et légers. D'autres étaient plus expérimentaux. « Je pense que lorsqu'on commence à faire confiance à un chef, on peut se laisser aller. C'est ce que j'ai essayé de faire. Les hors-d'œuvre étaient plutôt faciles. À partir de là, j'ai poussé un peu plus loin à chaque service. »

Pas de plat principal, mais une succession de petites assiettes. Une proposition délibérée du chef: « J'aime bien garder chaque plat plutôt petit. J'ai eu des expériences incroyables dans des restaurants où on n'a que deux ou trois bouchées. Ça te fait penser à ce que tu as mangé. » Ceux qui étaient prêts à se laisser aller ont été séduits. « J'ai des amis *foodies* tout à fait omnivores qui m'ont dit qu'ils n'avaient pas mangé un aussi bon repas depuis longtemps », m'a confié Olivia. Mais pour d'autres, ce fut plus déstabilisant. « Certains membres de la famille s'attendaient à venir au mariage pour manger et repartir le ventre bien plein comme dans les mariages viets », ajoute Marie. « Ce n'était pas le cas ».

L'AMOUR EST DANS LE VINAIGRE

Un truc à retenir d'Adrian Copeland: vinaigrer! Toutes les sensations de goût (sucré, salé, amer, acide et umami) sont sur la langue. Si on ajoute de l'acide à un plat, la sensation s'étend et remplit la bouche. Le secret d'un plat savoureux, c'est donc non seulement de saler, mais d'y ajouter du vinaigre. « Même avec le riz: on ajoute du vinaigre et on ne peut plus arrêter d'en manger parce que c'est tellement bon! » Pour le mariage de Marie et Olivia, Adrian a utilisé le vinaigre de cidre de pommes du domaine de Dunham. Un superbe produit on ne peut plus local qu'on peut acheter sur place. domainededunham.ca

Mes coups de cœur? La boule de riz avec shiitake, érable et wasabi proposée en apéro. Les pleurotes grillés avec caramel et le consommé d'herbes et de cyprès.



Pour ma part, je suis sortie de table avec l'impression d'avoir vécu un repas à la hauteur de la journée: unique, émouvant, exceptionnel. Mes coups de cœur? La boule de riz avec shiitake, érable et wasabi proposée en apéro. Les pleurotes grillés avec caramel et le consommé d'herbes et de cyprès. Trois plats qui me semblent caractéristiques de la volonté du chef d'amener la cuisine locale sur un terrain en friche. On note aussi qu'il n'hésite pas à mettre de côté les classiques végés (cachous, noix de coco, fausses viandes) pour intégrer des noisettes et du cèdre. Du cèdre? « Je n'avais jamais vu ça dans une recette », avoue Copeland, « mais ça a les mêmes composés aromatiques que la sauge et le romarin. Je les ai mis ensemble et ça s'est bien mélangé. » Il confie du même souffle s'être levé à 2h30 le matin du mariage pour aller cueillir ses aiguilles dans un parc près de chez lui.



La cerise sur le gâteau

C'est sur une proposition consensuelle que le souper s'est terminé : un magnifique gâteau de Sophie Sucrée à la fois élégant et classique. Zeste de citron et glaçage infusé à la lavande. De quoi se donner l'énergie pour danser tout le reste de la soirée — et pour reprendre des forces, on pouvait se servir des sucreries et passer par le bar à ramen.

UN BAR À RAMEN

Une idée d'Olivia et Marie très appréciée des invités qu'on a bien envie de leur piquer : un bar à ramen! En fin de soirée, Adrian Copeland a préparé un bouillon chaud, déposé à côté d'un choix de nouilles, de légumes grillés et de champignons. Chacun était invité à préparer son bol de soupe.





***tel-aviv, shanghai,
berlin, bâle,
são paulo, quito***



Section internationale illustrée par Marianne Vincent

Depuis environ deux ans, le véganisme progresse en Israël. Le mot « véganisme » est devenu un terme courant. De nouveaux restaurants et cafés véganes font leur ouverture et des menus végétaliens sont ajoutés aux menus des restaurants existants. Bien évidemment, même s'il n'est pas toujours régulier ni bien organisé, l'activisme est bien vivant. En plus des manifestations habituelles, des journées sans viande et des activités artistiques de rue, deux initiatives majeures ont récemment occupé le devant de la scène.

La première a eu lieu en mai 2015. Dr Alex Hershaft, figure importante du mouvement américain pour les droits des animaux et cofondateur du « Farm Animal Rights Movement (FARM) », est venu en Israël pour une tournée de conférences s'étendant sur dix

jours. Survivant de l'Holocauste, sa visite en Israël n'a pas manqué de susciter des comparaisons délicates entre l'Holocauste et l'industrie de l'exploitation animale. Cette initiative était menée par Ori Shavit et Chen Cohen ainsi que d'autres activistes véganes bien connus dans le mouvement israélien.

La marche végane organisée dans la ville de Haïfa est la deuxième de ces initiatives.

En août 2013, les activistes israéliens se sont réunis afin de former le plus grand rassemblement pour la défense des droits des animaux de l'histoire locale. Avec comme points de départ et d'arrivée la ville de Tel-Aviv, la marche a rassemblé 5000 personnes localement, et bien

plus, avec des marches organisées simultanément dans quarante villes autour du monde par Wayne Hsiung de Direct Action. Une deuxième marche fut à nouveau organisée à Tel-Aviv en septembre 2014. Pour l'année en cours, l'idée est d'organiser une marche à Haïfa, qui soulignera l'unité liant les activistes arabes et juifs qui manifestent ensemble depuis un an, et ce, également dans des villes arabes avec des pancartes écrites en langue arabe. Cette initiative n'en est qu'à son commencement, mais rassemble des activistes éminents, principalement issus de Haïfa : Sharbel Balloutine, en particulier, le leader des activistes véganes arabes en Israël — qui a traduit/inventé le mot « véganisme » en langue arabe —, fera un discours lors de l'événement.

Du côté juridique, certains procès ont apporté de bonnes nouvelles. Un recours collectif contre Tnuva, principale entreprise de l'industrie du lait, des œufs et de la viande, a été réglé pour 4,2 millions de shekels israéliens (1,4 million de dollars canadiens). Un second recours collectif a été réglé pour 3,2 millions de shekels (1,1 million de dollars canadiens), dans une affaire de fraude concernant l'expérimentation animale. Espérons que le militantisme juridique progresse et que de nouvelles lois soient créées.

Il n'y a malheureusement pas que de bonnes nouvelles. Le mouvement 269 *Liberation Farm*, fondé l'été dernier après des efforts considérables, a été dissout, faute de ressources. Nous avons encore beaucoup à apprendre, mais une chose est sûre : l'activisme végane israélien est tout sauf ennuyeux.

– Asaf Harduf, Université de Haïfa



On a vu naître et mourir des vagues de philosophies végétariennes dans l'histoire du monde et la Chine ne fait donc pas figure d'exception. Même si nous ne sommes pas encore parvenus à établir la relation égalitaire idéale entre les humains et les animaux décrite par

La consommation de viande a considérablement augmenté au fil de la hausse des niveaux de revenus.

Tchouang-Tseu, la civilisation chinoise dans sa diversité n'a pas un passé de grande consommation de viande. Dans les communautés tant agricoles que nomades, les animaux étaient indispensables dans la vie des gens, moins pour l'aspect nutritionnel qu'ils représentaient que pour être utilisés au travail ou comme actifs. Au cours des dernières décennies, la consommation de viande a considérablement augmenté au fil de la hausse des niveaux de revenus, que ce soit dans les villes ou dans les zones rurales. Mais le développement économique et l'urbanisation agissent également comme les catalyseurs d'une tendance qui favorise l'éclosion d'un nouveau végétarisme ou d'un nouveau véganisme.

Dans la société chinoise, l'histoire du bouddhisme et de l'islam a établi un lien clair entre les restrictions alimentaires – en particulier le véganisme – et les croyances religieuses. Cependant, de nouvelles formes de végétarisme et de véganisme mettent davantage l'accent sur la santé, l'environnement et le bien-être des animaux. Pour les véganes, la compassion éprouvée pour tout être vivant est sans doute la raison essentielle qui conduit à faire de tels choix. Mais pour la plupart des gens, devenir végane ou végétarien, quelle que soit la motivation, paraît extrême : cela peut facilement provoquer des

réactions négatives. Par conséquent, lorsqu'une action collective est nécessaire, les activistes véganes envisagent souvent de nombreux points d'entrée afin

de cibler efficacement des groupes spécifiques. Parmi les nombreuses actions lancées sur les réseaux sociaux et le travail effectué

sur le terrain pour promouvoir une alimentation végétalienne, des conférences publiques organisées à propos du programme « 21-Day Vegan Kick-start » (guide pour devenir végétalien), axé sur la santé, ainsi que les initiatives du « Lundi vert/sans viande », axées sur l'environnement, ont obtenu d'assez bons résultats, jetant ainsi les bases d'un changement sur le long terme.

À l'avant-garde sur le plan législatif, Hong Kong et Taiwan ont depuis longtemps adopté des lois pour promouvoir le bien-être des animaux. Des projets de loi en faveur de la protection des animaux ont été présentés en Chine continentale en 2009 et 2010 afin d'essayer, entre autres, d'interdire la production et la consommation de viande de chien et de chat. Étant donné que le fait de manger du chien est encore considéré comme une tradition dans certaines régions de Chine, ce projet de loi jouerait un rôle positif pour discréditer de telles pratiques tout en mettant en avant l'aspect éthique des liens qui pourraient se nouer entre les animaux et les humains.

– Wanqing Zhou,
Institut Worldwatch
et Brighter Green



La plupart des véganes de passage à Berlin découvrent une ville dynamique qui semble être la capitale mondiale du véganisme. On y trouve quatre supermarchés entièrement véganes, plus de 30 restaurants véganes et la plupart des autres endroits où l'on peut se restaurer proposent des options véganes. Une boutique érotique végane, plusieurs magasins de vêtements, deux magasins de chaussures, un salon de coiffure et une station «Veggie Radio» constituent autant d'attraits supplémentaires. À ce jour, toutes les cafétérias universitaires proposent des plats véganes dans leur menu ; il existe même une cafétéria entièrement végétarienne et essentiellement végétalienne. C'est dans la capitale allemande que Beyond Carnism, l'organisation fondée par Melanie Joy, a lancé une campagne de sensibilisation sur le carnisme, dont l'impact s'étend bien au-delà des frontières de l'Europe.

VEBU, la plus importante organisation végétarienne, ayant un effectif de plus de 30 employés, est basée à Berlin. Elle fait avancer le véganisme – ainsi que d'autres organisations et groupes véganes – à divers niveaux. Depuis quelques années, le projet de démarrage mis en place par VEBU sert d'inspiration aux véganes et les incite à devenir entrepreneurs. Cela a favorisé l'émergence de start-up et permet à des entreprises véganes innovatrices d'apparaître à un rythme régulier.

Berlin accueille également le plus grand festival d'été végane d'Europe, un événement qui s'étend sur trois jours. Situé en plein cœur de la capitale allemande, l'événement attire plus de 50 000 visiteurs. Né et basé à Berlin, Attila Hildmann est probablement le chef cuisinier végétalien qui a le plus de succès à

travers le monde. Ayant vendu 1,3 million de livres, il s'apprête à ouvrir une chaîne de restaurants dans notre ville. Le célèbre salon professionnel végane

Toutes les cafétérias universitaires proposent des plats véganes dans leur menu; il existe même une cafétéria entièrement végétarienne et essentiellement végétalienne.

européen «Veggie World» viendra à Berlin tous les ans, à partir des 7 et 8 novembre 2015. Enfin, pour les sportifs, il existe une salle d'entraînement entièrement végane et un groupe de «coureurs véganes» tenant plusieurs dizaines de courses organisées chaque année.

Que vous ayez prévu d'y emménager ou bien d'y passer quelques jours ou quelques semaines, Berlin est à coup sûr une destination idéale pour tous les végétariens et les véganes.

– **Sebastian Zösch, VEBU**



La Suisse est essentiellement connue pour son fromage, ses chocolats et (à tort) pour ses pendules à coucou. Rien de tout cela n'est particulièrement végane ou respectueux des animaux. Notre territoire montagneux est salué comme ayant les meilleures et les plus strictes lois sur la cruauté envers les animaux. Les vaches sont perçues comme faisant partie des pâturages alpins. L'utilisation des animaux est donc très enracinée et acceptée dans notre société.

Toutefois, ces deux dernières années, le véganisme a connu un soulèvement dans notre petit pays de 8 millions d'habitants. À en juger par le développement de nos pays voisins comme l'Autriche et l'Allemagne, cette tendance s'est installée pour de bon. La Société végane suisse tente de façonner la perception du véganisme en attirant l'attention des médias, à travers un réseautage solide au sein de la communauté et une gestion efficace de projets et de campagnes de plaidoyer. Depuis la fondation de la société en 2011, les réactions des dernières années sont impressionnantes et très encourageantes.

Le système de la démocratie directe en Suisse autorise ses citoyens à voter quant à certaines questions spécifiques, par exemple sur la législation. C'est ce système que nous utilisons pour obtenir la reconnaissance de la cause végane, et les initiatives pour envoyer notre message aux politiques et à une plus grande échelle sont nombreuses. L'objectif est d'utiliser le pouvoir du peuple pour accroître et garantir l'accès à un mode d'alimentation et

de consommation qui est à la fois respectueux des animaux, sain, écologique et durable. Des restaurants végétaliens ou des options véganes font

leur apparition dans les plus grandes villes et l'intérêt pour la cause dans laquelle nous sommes quotidiennement impliqués est aujourd'hui à son plus haut niveau.

La Suisse s'est montrée un peu lente et en retard concernant la question végane.

Toutefois, nous nous rattrapons vite et la Société végane suisse est là pour s'assurer qu'elle demeure à l'ordre du jour, que ce soit à l'échelle personnelle, économique ou politique.

– **Raphael Neuburger & Cristina Roduner, Société végane suisse**



Au Brésil, le mouvement pour les droits des animaux se fait entendre. Certes, les décideurs doivent prendre position avec plus de fermeté, mais grâce au travail croissant des activistes locaux, un petit nombre de figures politiques commencent à montrer leur appui.

Nous savons que le Brésil est encore un pays à revenu intermédiaire. Sa population a besoin d'aide, mais nous sommes également riches de personnes au bon cœur dévouées à la cause animale. À l'aide du travail acharné de bénévoles et d'ONG et grâce à l'exemple montré par ceux qui vivent à l'heure végane, ce mouvement est en pleine croissance.

Cette tendance est en train d'attirer l'attention des gens d'affaires, véganes ou pas, qui ont entendu les revendications et avantages du véganisme sous plusieurs angles et offrent désormais d'intéressantes options aux non végétaliens, au nom de leur santé et de celle des animaux. Depuis le début des années 2000, le nombre de marques et de produits véganes disponibles en supermarché est exponentiel. De plus en plus de gens décident de transformer leur style de vie et de se rapprocher du véganisme, ce qui entraîne une demande accrue de produits véganes. À São Paulo, par exemple, la chaîne de restauration rapide Maoz Vegetarian est maintenant à 100 % végétalienne!

Une des rues les plus connues de notre ville est la Rua Augusta, où la population, tant locale qu'étrangère, peut trouver de nombreux

établissements offrant un menu végétalien. Par exemple, mon mari a commencé à produire des linguïças (saucisses) véganes pour un vendeur de hot-dogs local. Le propriétaire m'a récemment dit que les hot-dogs végétaliens représentent 30 % de son chiffre d'affaires!

Au Brésil, les lois pour le bien-être des animaux sont encore loin de respecter leurs réels besoins. La population, par exemple, ne prend toujours pas au sérieux la stérilisation et la castration des animaux, ce qui a pour conséquence qu'une grande quantité d'animaux sont abandonnés et à la recherche d'un toit. La plupart de ces animaux finissent dans la rue ou tués, l'adoption par Facebook ayant échoué. Aucune organisation ne prend ses responsabilités

ni ne cherche à imposer des mesures préventives. Bien que quelques politiciens travaillent sur ce dossier, le problème est encore

largement présent. La Sociedade Vegetariana Brasileira (Société végétarienne brésilienne), qui est en fait végane, fait ici un superbe travail pour les animaux. De plus, «Veganismo na TV», une chaîne YouTube dédiée au véganisme au Brésil (www.veganismonatv.com), contribue à sensibiliser la population.

L'an dernier, un incident a eu lieu dans un laboratoire qui pratiquait des tests sur les animaux, notamment les beagles. Des activistes ont réussi à pénétrer les lieux et s'emparer de beagles, puis à révéler les atrocités qu'on leur faisait subir.

À São Paulo, la chaîne de restauration rapide Maoz Vegetarian est maintenant à 100 % végétalienne.

Soudainement, tout le pays est devenu solidaire face à cette brutalité! Tous les journaux, magazines et chaînes de télévision ont couvert cette histoire. En conséquence, le laboratoire a fermé ses portes et est poursuivi pour maltraitance animale. Cependant, malgré l'impact de cette histoire, de nombreux laboratoires sont toujours en activité, et quelques mois après cet incident, une vox populi auprès de la population locale semblait montrer que les gens n'ont pas vraiment changé leurs habitudes de consommation à la suite de cet incident.

À la fin du mois de juin, les législateurs ont interdit la production ainsi que la vente de foie gras à São Paulo, évoquant la souffrance endurée par les oies, inévitable dans la production. Les activistes ont salué cette interdiction, qui devrait entrer en vigueur d'ici

le mois d'août et infliger aux restaurants et bars l'enfreignant une amende de 5000 reais (2000 CAD). Malheureusement, cette victoire fut éphémère, car un mois plus tard, un juge décida de suspendre temporairement la loi afin de l'étudier plus en détail et de demander davantage d'informations au maire et au Conseil municipal de la ville de São Paulo.

Il ne faut cependant pas s'avouer vaincu. Comme le sauvetage des beagles l'a montré, il existe toujours une force positive, même dans les moments négatifs. Les activistes brésiliens sont sans aucun doute créatifs, actifs et prêts à prendre des risques.

– **Laura Kim Barbosa, Veganismo na TV**



Au cours des dernières années, deux projets de loi tenant compte des intérêts des animaux utilisés à des fins alimentaires ont été présentés devant l'Assemblée nationale. L'un a été rejeté et l'autre est toujours en débat. Une proposition pour déclarer les animaux comme des êtres sensibles a également été discutée avec certains membres de l'assemblée.

En même temps, nous constatons une évolution des habitudes de consommation surtout dans les trois principales villes, Quito, Guayaquil et Cuenca, qui sont de plus en plus *vegan friendly*. Les grandes épiceries, tout comme les petits commerces et plusieurs restaurants, offrent des options d'origine

100% végétale à la demande d'une population consciente du sort des animaux, mais aussi soucieuse de sa santé. La tendance santé bio fait d'ailleurs partie des champs d'intérêt des Équatoriens et dans ce cadre, le véganisme a sa place. L'activisme pourrait donc creuser et orienter cette perspective vers une vision plus éthique et globale.

– **Emmeline Mansour, militante végane**



ENJOIE

spécial brunch

L'HEURE DU BRUNCH

Le brunch - une contraction du breakfast et du lunch - est le repas par excellence pour se ressembler et prendre son temps. Il est festif, copieux, varié et se conjugue à toutes les saisons. Les recettes que nous vous proposons dans ce dossier démontrent la richesse des options véganes pour *bruncher*: tous les goûts sont à l'honneur, qu'on aime les formules classiques ou qu'on désire expérimenter de nouvelles saveurs.

Bon appétit!

Marie Laforêt



Marie Laforêt vit et travaille en France. Elle est photographe, auteure de plusieurs livres de recettes végétaliennes, et elle tient le blogue *100% Végétal* sur lequel elle partage ses créations culinaires.

Pancakes aux myrtilles

ingrédients

350g	farine de blé
4 c. à table	sucré de canne blond
2 c. à thé	arrow root
10g	poudre à lever
¼ c. à thé	sel
200ml	crème soja
350ml	lait végétal
2 c. à table	huile végétale neutre
¼ c à thé	vanille en poudre
150g	myrtilles fraîches ou surgelées
2 c. à thé	jus de citron

01.
- Dans un saladier, mélanger les ingrédients secs.
02.
- Mélanger à part la crème de soja et le lait végétal.
03.
- Verser petit à petit en mélangeant au fouet pour obtenir une pâte lisse et sans grumeaux.
04.
- Incorporer l'huile et les myrtilles grossièrement écrasées, puis le jus de citron.
05.
- Huiler une poêle à feu moyen et cuire les pancakes 1 à 2 minutes de chaque côté. Donne environ 15 pancakes.

Photographie par Marie Laforêt





Photographie par Marie Laforêt

Mini bagels, crème d’avocat et courge rôtie

bagels

275g	farine de blé
1½ c. à thé	levure de boulanger
1½ c. à table	sucré de canne blond
1 c. à thé	sel
150ml	eau tiède
½ c. à table	huile végétale neutre

pour la cuisson

2 litres	eau
1 c. à thé	bicarbonate de soude
1 c. à thé	sel
2 c. à table	sucré de canne blond

crème d’avocat

3	avocats mûrs à point
2 c. à table	jus de citron
2 c. à thé	menthe hachée
2 c. à thé	coriandre hachée
2 c. à table	crème végétale
1 pincé	sel

courge rôtie

250g	courge potimarron
	en fines lamelles
3 c. à table	huile de sésame toasté
3 c. à thé	coriandre moulue
⅓ c. à thé	muscade moulue
2 pincées	cannelle

01.
- Dans un saladier mélanger les ingrédients secs des bagels, ajouter l'eau et l'huile et bien mélanger pour former une boule de pâte et pétrir pendant 5 bonnes minutes. Couvrir d'un torchon propre et laisser lever 1h à 25°C.
02.
- Former 10 petites boules de pâte. Percer au centre avec le pouce et faire tourner pour former un anneau. Déposer sur une plaque recouverte de papier cuisson, une fois tous les bagels formés, recouvrir avec le torchon et laisser lever 1h à 25°C. Mélanger l'eau et les ingrédients pour la cuisson et préchauffer le four à 200°C. Faire pocher les bagels pendant 1 minute dans l'eau et les remettre sur la plaque de cuisson. Enfourner et cuire 7 minutes environ.
03.
- Mixer la chair des avocats avec les autres ingrédients de la crème d'avocat et réserver. Dans une grande poêle, à feu moyen, mélanger l'huile de sésame et les épices, ajouter les tranches de courge et cuire environ 5 minutes de chaque côté pour que la courge soit dorée et légèrement fondante. Couper les mini bagels en deux, tartiner de crème d'avocat chaque demi-bagel, garnir de tranches de courge rôties, pourquoi pas également de tranches de bacon d'aubergine à l'huile de coco, et refermer. Déguster sans attendre.

Pain perdu au chocolat

ingrédients

8 tranches	pain
300ml	lait végétal
5 c. à soupe	arrow-root
4 c. à soupe	sucré de canne blond
1/4 c. à café	vanille en poudre
2 c. à soupe	cacao en poudre
1 pincée	cannelle moulue
	huile végétale neutre pour la cuisson

accompagnement

morceaux d'orange
sauce au chocolat maison

01.
- Dans un saladier mélanger le lait végétal, l'arrow-root, le sucre, la vanille, le cacao et la cannelle au fouet. Y faire tremper les tranches de pain jusqu'à ce qu'elles soient bien imbibées.
02.
- Faire cuire les tranches deux par deux dans une poêle avec 1 cuillère à café d'huile environ, environ 2 minutes de chaque côté. L'extérieur du pain doit être à peine caramélisé.
03.
- Servir sans attendre avec une sauce au chocolat maison (faire fondre du chocolat noir au bain-marie, ajouter un peu de crème végétale pour former une ganache et allonger avec un peu d'eau) et des quartiers d'orange ou d'autres fruits

Photographie par Marie Laforêt





Photographie par Marie Laforêt

Bacon d’aubergine à l’huile de coco

ingrédients

1 petite	aubergine
4 c. à soupe	huile de coco

marinade

3 c. à soupe	sauce soja
2 c. à café	miso d’orge
2 c. à café	liquid smoke
50ml	eau

- 01. Dans un petit bol mélanger les ingrédients de la marinade.
- 02. Couper les extrémités de l’aubergine et la couper en fines tranches dans sa longueur.
- 03. Les répartir dans un petit plat et verser la marinade pour les recouvrir. Laisser mariner 30 minutes environ.
- 04. Dans une petite poêle faire chauffer l’huile de coco à feu vif et y faire cuire les tranches d’aubergines pour qu’elles soient bien dorées.
- 05. Déposer sur une assiette recouverte de papier absorbant et déguster sans attendre.



Rose Madeleine

Rose Madeleine, alias Véronique St-Pierre, est une pâtissière qui s'est spécialisée dans les desserts végétaliens. Elle vient de publier *Les pâtisseries de Rose Madeleine – 50 recettes végétaliennes* (Éditions de l'Homme). À Montréal, on peut déguster ses gâteries sucrées chez Antidote Superalimentation (3459, rue Ontario Est).

Gaufres au chocolat et noix de coco avec glace à la banane caramélisée

glace à la banane

3	bananes non pelées, bien mûres
1 tasse	mangues congelées, en morceaux
1/4 tasse	poudre de protéines à la vanille (facultatif)
1/3 tasse	lait végétal

- 01. Préparer d’abord la glace à la banane (l’idéal est de la préparer d’avance). Préchauffer le four à 400°F.
- 02. Mettre les bananes sur une plaque, sans les peler. Cuire 20 minutes, sortir du four et laisser refroidir sur la plaque avant de les peler.
- 03. Trancher les bananes en tronçons et mettre dans un récipient hermétique. Congeler pendant au moins deux heures.
- 04. Lorsque les bananes sont bien congelées, mettre dans le Vitamix avec le reste des ingrédients.

→

Photographie par Kéven Poisson





gaufres

- | | |
|--------------|---------------------------|
| 2½ tasses | farine |
| ¼ tasse | poudre de cacao |
| ¼ tasse | noix de coco grillée |
| ¼ tasse | sucré de canne |
| 2 c. à table | poudre à pâte |
| 400ml | lait de coco |
| | température pièce |
| 1⅓ tasse | lait de riz |
| | température pièce |
| ⅓ tasse | huile de coco fondue |
| ⅓ tasse | jus d'orange, |
| | pamplemousse |
| | ou citron, fraîchement |
| | pressé, température pièce |
| 1 c. à table | extrait de vanille |

05. Préparer ensuite les gaufres. Préchauffer le moule à gaufres.
06. Dans un grand bol, mélanger la farine, la poudre de cacao, la noix de coco, le sucre de canne et la poudre à pâte.
07. Dans un autre bol, fouetter tous les autres ingrédients. Verser dans le mélange précédent et brasser à l'aide d'une cuillère de bois. Ne pas trop mélanger.
08. Cuire selon les indications de la machine à gaufres. Truc : grillez les gaufres dans le grille-pain ou à 350°F au four avant de les déguster. Elles seront ainsi bien croquantes.



Photographies par Kéven Poisson





Photographies par Kéven Poisson



sauce au chocolat

400ml	lait de coco
1/4 tasse	sucre de canne
1/3 tasse	poudre de cacao
1 c. à soupe	huile de coco
1 gousse	vanille grattée
1/4 tasse	pépites de chocolat mi-sucré

09. Préparer la sauce au chocolat. Dans une casserole à feu moyen, chauffer le lait de coco avec le sucre et la poudre de cacao. Fouetter régulièrement jusqu'à ébullition.
10. Retirer du feu et ajouter le reste des ingrédients.
11. Laisser reposer 5 minutes et brasser jusqu'à obtention d'une sauce lisse. Se conserve dans un récipient en verre, environ un mois. Réchauffer si besoin.
12. Au moment de servir, placer une ou deux gaufres par assiette, verser de la sauce au chocolat généreusement et placer un peu de glace à la banane sur le dessus. Donne environ 6-8 portions.

→

Marie-Noël Gingras



Marie-Noël est très impliquée au sein de la communauté végé montréalaise depuis quelques années. Elle est notamment l'une des fondatrices des blogues *Vert et fruité* et *Portraits de véganes*, coordonnatrice pour le Festival végane de Montréal et marcheuse de chiens à la SPCA de Montréal. Elle est également la responsable de la section cuisine pour ce deuxième numéro de *Versus*.

Tofu brouillé avec rôties et patates douces à l’avocat

ingrédients

1 bloc	tofu biologique ferme ou extraferme
1	oignon jaune
1	oignon vert
2	patates douces de taille moyenne
4-5 feuilles	kale lavées et déchiquetées
10	tomates cerises coupées en deux
2 c. à table	levure nutritionnelle Red Star
2 c. à thé	curcuma en poudre
1/2 c. à thé	cannelle moulue
1/4 c. à thé	piment de Cayenne moulu
2 c. à table	huile d'olive
4 tranches	pain de grains entiers
2	avocats bien mûrs
∞	sel de mer et poivre noir

01.
- Préparer d’abord les patates douces en les pelant et en les coupant en petits cubes. Les placer ensuite sur une plaque allant au four. Verser un peu d’huile d’olive sur les cubes de patates et saupoudrer de cannelle, de piment de Cayenne et de sel, puis bien mélanger le tout pour que l’assaisonnement soit uniforme. Faire cuire à 400°F pendant environ 15 à 20 minutes, jusqu’à ce que les patates soient tendres.
02.
- Pour le tofu brouillé, couper et faire chauffer l’oignon jaune avec de l’huile d’olive dans un poêlon, à feu moyen élevé pendant environ 5 minutes. Ajouter ensuite le tofu en l’émiettant, la levure nutritionnelle et la poudre de curcuma, ce qui rendra la couleur jaune au plat. Laisser chauffer encore 5 minutes.
03.
- Ajouter les tomates cerises et le kale, puis cuire 5 dernières minutes tout en remuant. Saler et poivrer généreusement. Baisser le rond à feu doux en attendant la fin de la cuisson des patates.
04.
- Faire griller les tranches de pain, préparer l’avocat et l’écraser à la fourchette dans un petit bol. Tartiner ensuite les rôties avec l’avocat, saler et poivrer.
05.
- Servir le tofu brouillé bien chaud, agrémenté avec de l’oignon vert, avec les patates douces et les rôties.

Photographie par Kéven Poisson



Audrey Sckoropad



Audrey Sckoropad est, entre autres, naturopathe, mannequin, maman végane et tient le site axé sur la santé et le bien-être *Audrey's Antidotes*. Audrey a lancé cette année, en collaboration avec *Druide*, une collection de cosmétiques naturels et écologiques parfaits pour toute la famille.

Gâteau en crêpes avec confiture de framboise et crème de coco

- confiture

 - 2 tasses framboises
 - 1/4 tasse sirop d'érable
 - 1 c. à thé jus de citron
 - 2 c. à table eau
 - 2 c. à table graines de chia
 - dans 1 tasse d'eau

01. Débuter par la confiture, en faisant gonfler les graines de chia dans l'eau dans un pot Mason, pendant environ 30 minutes. Pendant ce temps, réduire en purée les framboises, le sirop d'érable, le jus de citron et 2 c. à table d'eau, en passant le tout au mélangeur ou au Vitamix. Ajouter la purée de framboises au pot de chia et bien mélanger.



Photographie par Kéven Poisson





crème fouettée de coco

2 cannes lait de coco
 (1 léger et 1 premium),
 placées au frigo depuis 6h

02. Dans un bol, fouetter le lait de coco froid à l'aide d'un malaxeur jusqu'à ce que la consistance soit assez dense. Placer la crème fouettée au frigo jusqu'au montage du gâteau.

→



Photographies par Kéven Poisson



crêpes

1 canne lait de coco léger
1 ½ tasse farine tout usage
 non-blanchie
½ tasse farine de sarrasin
⅓ tasse sucre de coco
1 c. à thé bicarbonate de soude
¼ de tasse huile de coco fondue
2 c. à thé essence de vanille
1 tasse eau

03. Dans le mélangeur ou le Vitamix, faire la préparation des crêpes en incorporant tous les ingrédients.

04. Cuire les crêpes dans un poêlon anti-adhésif, à feu moyen, de 3 à 5 minutes de chaque côté. Réserver les crêpes dans une assiette pendant la préparation des autres. Petit truc: placer un essuie-tout entre chaque crêpe pour absorber l'humidité. La préparation donnera environ 12 crêpes.

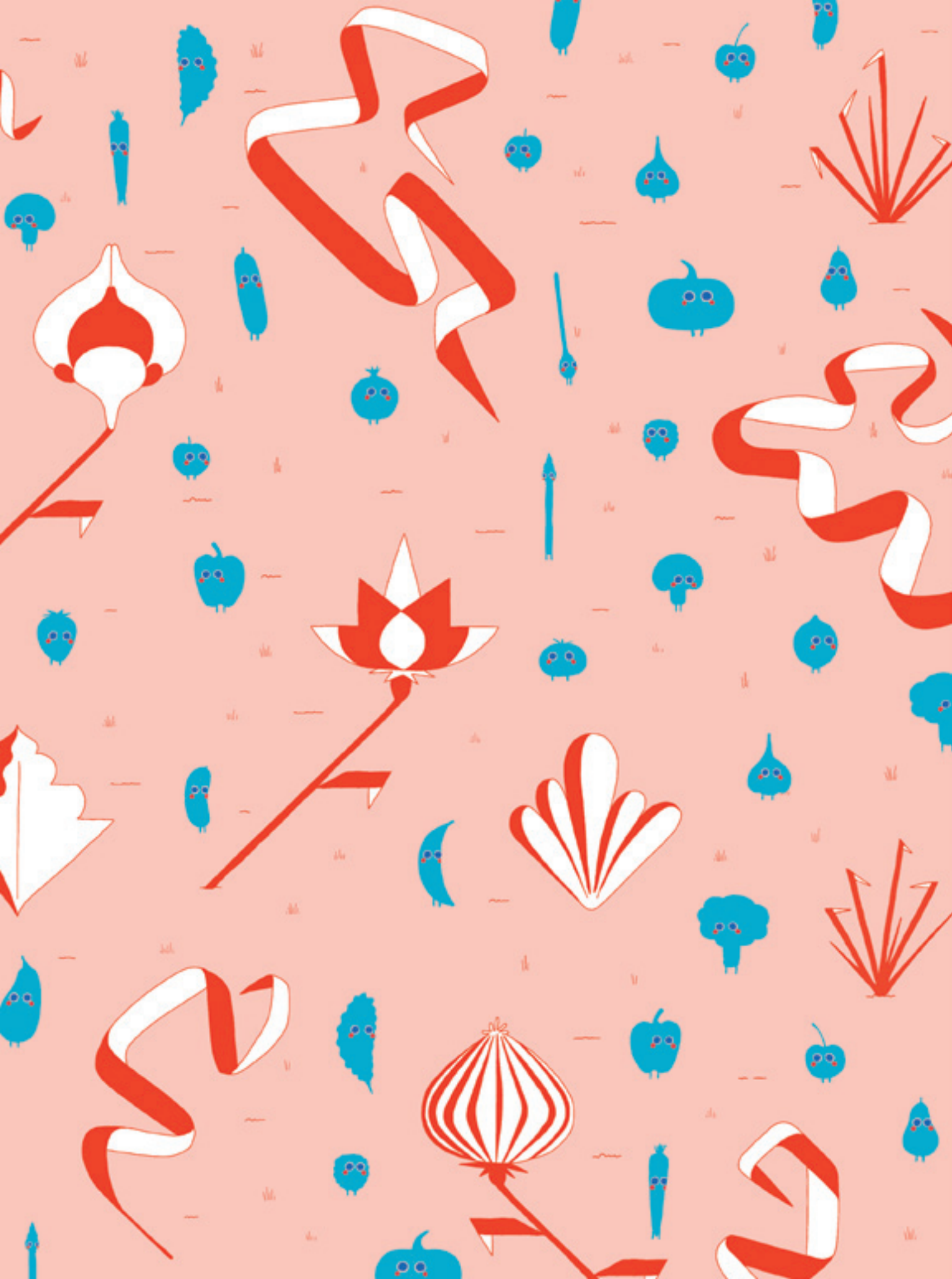
→

05. Débuter le montage du gâteau en mettant un peu de crème fouettée au fond du plat de présentation, ceci évitera que le gâteau glisse.
06. Monter les étages, en alternant : crêpe et confiture, crêpe et crème fouettée, crêpe avec confiture et crème fouettée.
07. Pour le dernier étage, ajouter le reste de la crème fouettée, décorer avec des petits fruits et napper de sirop d'érable.



Photographies par Kéven Poisson





mode sans cruauté

DOSSIER

La mode sans cruauté

En 1996, un activiste a balancé un cadavre de raton laveur dans l'assiette d'Anna Wintour, la rédac chef de *Vogue*. C'était cinq ans après la célèbre pub de PETA où on voyait des mannequins défiler vêtues de fourrure devant un public satisfait. On se rappelle tous de la suite : une femme reçoit une goutte de sang au visage, puis c'est toute la foule qui est éclaboussée pendant qu'une mannequin retourne dans les coulisses, laissant derrière une trainée rouge et gluante qui s'écoule de son manteau.

Près d'un quart de siècle plus tard, on aurait pu penser que la fourrure rejoindrait les boucles d'oreilles en ivoire dans le tiroir des accessoires mode-beauté qu'on a honte d'avoir un jour portés. Pourtant, c'est 73 % des défilés de New York, Paris, Milan et Londres qui ont proposé de la fourrure cette année. Plutôt que de tomber en désuétude, la fourrure s'est trouvée une nouvelle vie : autour des cols des Canada Goose, enveloppant Miley Cyrus dans un show de fin d'année, en garniture de sacs à main ou sur la tête de Pippa Middleton. À tel point que les ventes de fourrure ont triplé depuis les années 2000. Les organisations de défense des droits des animaux multiplient les campagnes, mais le message est ignoré par Lady Gaga, Madonna, Kanye West et leurs fans. La fourrure se porte sans culpabilité, et même avec fierté.

Il faut dire que l'industrie ne tarit pas d'efforts

pour rendre la fourrure acceptable et acceptée. Positionnement écolo, promesse que les animaux sont bien traités, concours auprès des jeunes designers. À grand renfort d'investissements publicitaires, on a fait en sorte que porter de la fourrure rime avec un mode de vie sain et consciencieux.

Une affaire de trou de cul... et de politique

Karl Lagerfeld, qui ne se déplace jamais sans sa chatte Choupette (elle dort dans sa propre chambre et a deux domestiques à temps plein), se défend bien d'être insensible aux animaux. Ce qui ne l'empêche pas de présenter un défilé 100 % fourrure pour Fendi : « Je suis très compatissant. Je déteste l'idée de tuer des animaux d'une manière horrible, mais je pense que ça s'est amélioré », a-t-il expliqué au *New York Times*. « Je pense que les boucheries sont

Élise Desaulniers



Élise Desaulniers est l'auteure de *Vache à lait* (Stanké 2013) et de *Je mange avec ma tête* (Stanké 2011).

encore pires. [...] Alors, je préfère ne pas le savoir. » Dossier clos.

La lecture de l'entrevue de Lagerfeld m'a rappelé la recension de *Assholes: A Theory* du philosophe Aaron James parue dans *Nouveau Projet* en 2013. On peut y lire qu'un trou de cul est quelqu'un qui s'octroie des avantages que les autres n'ont pas, qui pense que cela correspond à son dû et qu'il est tout à fait dans son droit et ce sentiment l'immunise contre les critiques de ses victimes. Le trou de cul se sent dans son droit, au-dessus de tout. En un certain sens, Karl Lagerfeld, Kanye West et leurs semblables sont bien des trous de cul : ils font passer leur insatiable besoin de prestige par-dessus toute considération morale.

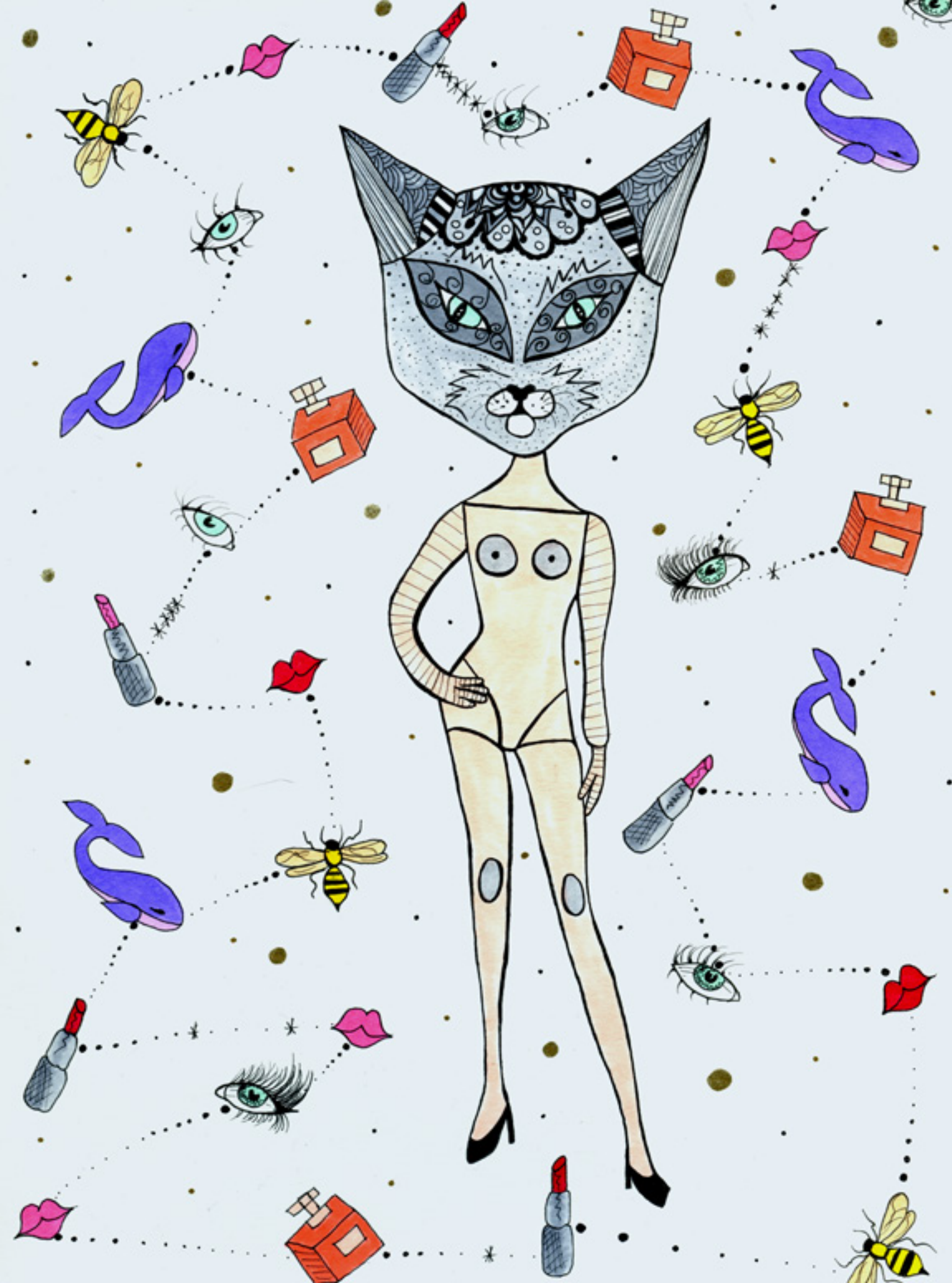
Après Tommy Hilfiger, Calvin Klein, Stella McCartney et plusieurs autres, c'est Hugo Boss qui vient de rejoindre la liste des designers engagés dans la création sans cruauté. N'empêche qu'il restera toujours des trous de cul qui choisiront de fermer les yeux sur l'origine de leurs morceaux de fourrure. Pour mettre fin aux trainées de sang sur les passerelles de défilés (et dans les rues hivernales du Plateau Mont-Royal), il faut informer, éduquer et militer. Mais il faut aussi passer par le levier politique.

Il n'est pas utopique d'envisager pour le Canada l'interdiction des fermes de fourrure qui fournissent 85 % des peaux. C'est déjà le cas en Écosse, au Royaume-Uni, en Belgique, dans quelques états d'Autriche et on l'attend en Hollande. Le Canada ne compte que 233 fermes de visons et une cinquantaine de fermes de renards : ce ne sont pas des milliers d'emplois qui sont en jeu. La bonne nouvelle, c'est que nos concitoyens sont prêts à mettre fin à cette

pratique barbare : un récent sondage mené pour HSI-Canada montrait que 68 % d'entre eux sont d'accord avec l'idée d'interdire les fermes de fourrure. Il ne reste plus qu'à trouver un peu de courage politique.

* * *

Dans ce premier dossier que *Versus* consacre à la mode végane, Delphine Jung nous parle des solutions de rechange à la fourrure. On pourra aussi lire une entrevue avec l'activiste Lucas Solowey qui défend l'idée que chaque vêtement est l'occasion de montrer qu'on peut être élégant tout en menant une vie éthique. De son côté, le philosophe Frédéric Côté-Boudreau s'interroge en particulier sur l'éthique de la laine recyclée. On parle beauté avec la maquilleuse Fanny Maurer qui n'utilise que des produits véganes et nous découvrirons le carnet d'adresses de la styliste Marie-Ève Venne. De quoi passer l'hiver en beauté et sans souffrance inutile.



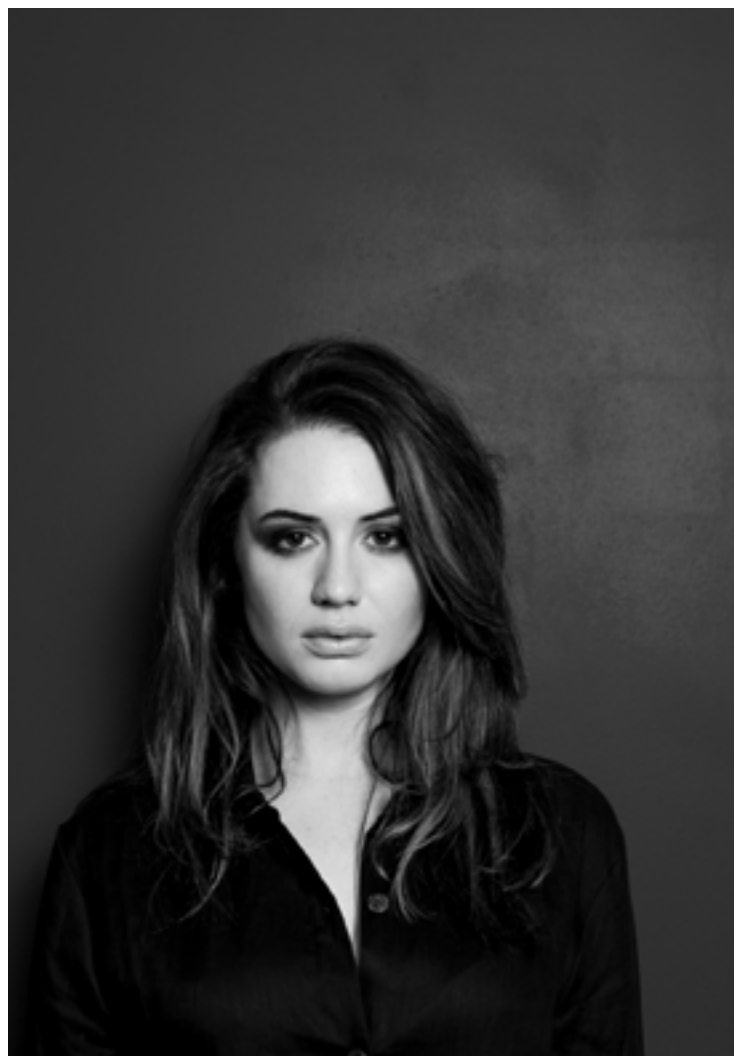
Illustrations par Best.iolè



Fourrure et cuir: ils veulent sa peau

Encore aujourd'hui, beaucoup de marques utilisent des matériaux provenant directement d'animaux élevés ou chassés et obtiennent un fort succès. Face à elles, de nouvelles griffes *animal friendly* montrent le bout de leur patte.

En hiver, elle orne des centaines de capuches. Elle fait partie de l'identité de certaines marques de prêt-à-porter comme Canada Goose ou encore Rudsak. Ceux qui la portent soutiennent que c'est « plus esthétique ». D'autres que c'est « de meilleure qualité ». Tous savent pourtant d'où vient la fourrure qu'ils portent fièrement autour de leur cou, tous connaissent la provenance du cuir de leurs sacs : des animaux. « Porter du poil animal ne me gêne pas du tout », affirme Kessy, jeune fille croisée dans les rues montréalaises. « On mange leur viande, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas non plus porter leur fourrure ou leur peau », poursuit Messaoud. Jasna, quant à elle, fait partie de ces gens qui ont fait le choix de ne pas porter de fourrure : « Je pense qu'on ne devrait pas tuer des animaux pour un vêtement qui serait plus esthétique ». Mais d'après les firmes qui utilisent la fourrure, « c'est le meilleur isolant du monde, il fournit trois fois plus de chaleur par once que les isolants synthétiques », peut-on lire sur le site de Canada Goose. Certaines marques de prêt-à-porter se sont pourtant lancées dans l'industrie de l'*animal friendly*, comme Vaute Couture, fondée en 2013, ou encore Bourgeois Bohème, créée en 2005. « Nous utilisons du coton biologique et des bouteilles en plastique recyclées, notamment »,



Delphine Jung

Delphine Jung est journaliste indépendante. —
Photographies par Same Ravenelle — Maquillage
par Constance Léa — Modèles : Alyssa Labelle,
Sandrine Allard et Roxane Gaudette Loiseau

explique Leanne Mai-ly Hilgart, la créatrice de la marque Vaute Couture. « Ni soie, ni laine, ni fourrure » ne composent nos produits, affirme Sophie Yiannouris, directrice marketing à Bourgeois Bohème. « J'ai travaillé de nombreuses années pour trouver comment réaliser des vêtements aussi chauds que ceux en laine », poursuit Leanne Mai-ly Hilgart.

La griffe québécoise Matt & Nat, quant à elle, fabrique ses sacs avec « du nylon recyclé ou encore du polyuréthane ou du PVC. Mais nous choisissons le PVC en priorité, car c'est moins polluant que le polyuréthane », termine Giovanni Greco, directeur du marketing et des communications chez Matt & Nat.

Autre argument avancé par les marques qui utilisent fourrure ou plumes d'oie, le « soutien à l'industrie locale », comme l'affirme Carrie Baker, vice-présidente des communications chez Canada Goose. Le commerce de la fourrure



est très présent au Canada, pays où les manteaux de la marque sont fabriqués depuis 1957. « La fourrure est un symbole de la culture et de l'histoire canadienne », affirme Karine Savage, responsable des relations publiques chez Rudsak. L'argument du « made in Canada » est d'ailleurs souvent avancé par les aficionados de ces marques : « Je mets un point d'honneur à m'habiller local et je trouve que les gens qui s'habillent avec des vêtements fabriqués par des pays qui ne respectent pas les droits de l'homme sont hypocrites lorsqu'ils me jugent », plaide la jeune Lauren, bien dans sa veste depuis cinq ans. Pourtant, les vêtements de Vaute Couture sont fabriqués à New York, et les chaussures de Bourgeois Bohème, au Portugal. On est loin du cliché des ateliers basés en Chine ou au Bangladesh. Côté prix, avantage aux griffes véganes. Une veste d'hiver de Vaute Couture coûte 580 \$. Chez Canada Goose, certains manteaux se vendent plus de 700 \$.

Dans le milieu de la mode, certains créateurs s'y mettent aussi, comme Hussein Chalayan, créateur turco-britannique qui milite pour une mode responsable, tandis que d'autres persistent à lancer de nouveaux accessoires en cuirs et fourrures. Il y a quelques mois, la marque européenne Esprit a également sorti une collection végane.



Une question d'écologie et de bien-être animal

L'automne dernier, des images de bêtes poilues ont envahi les réseaux sociaux. Nez allongé, regard furtif. Il ne s'agissait pas d'une nouvelle génération de Gremlins ou de cousins de Biddy le hérisson, mais plutôt de renards et visons enfermés dans des cages. Ils attendaient de garnir des cols et poignets de manteaux.

Les images étaient diffusées dans le cadre de la campagne « Fini la fourrure », initiée par la SPCA de Montréal et l'Association pour la protection des animaux à fourrure (APFA) avec le soutien des cosmétiques LUSH.

Chaque année, au Canada seulement, ce sont plus de 3,3 millions d'animaux qui sont tués pour leur fourrure. Le renard et le vison, qui fournissent 85 % des peaux, sont élevés dans des fermes, entassés dans des cages insalubres, les pattes directement sur le grillage. Les coyotes, les ratons laveurs ou les castors sont, quant à eux, attrapés dans des pièges. « C'est une méthode très aléatoire. On ne sait pas ce qu'on va attraper et surtout, leur agonie est interminable », explique Alanna Devine de la SPCA. L'*American Veterinary Medical Association* estime d'ailleurs que 67 % des animaux piégés ne sont pas ceux auxquels le piège était destiné.

Signe des temps, c'est par l'argument écologique que l'industrie de la fourrure tente de justifier ses pratiques. Sur le site *Fur is Green*, une initiative du Conseil canadien de la fourrure, on apprend que « les trappeurs sont des véritables praticiens environnementalistes » et on positionne la fourrure comme un « produit écologique, un vrai cadeau de la nature ».

Les chiffres sont pourtant sans équivoque. L'industrie de la fourrure est énergivore. Dans les fermes à fourrure qui « récoltent » la majorité des peaux, produire 1 kg de fourrure requiert 563 kg de nourriture. Par rapport aux autres productions textiles, ces fermes émettent également jusqu'à 20 fois plus de CO₂ et, à l'exception de la culture du coton, nécessitent davantage d'eau.

— *L'équipe de Versus*





Tous les vêtements de cette séance photo sont en lin ou en textiles synthétiques. N'hésitez pas à demander dans tous les magasins les textiles végétaux. Exemple: lin, chanvre, bambou, coton (coton bio de préférence).

Plus d'informations sur les textiles véganes



Textiles véganes

Quand on parle de solutions aux matières d'origine animale, le choix est vaste ! Alors voici une petite liste des textiles véganes les plus courants et les plus prometteurs.

01. **Chanvre** Production écolo, matériau résistant et isolant, le chanvre a tout pour nous plaire. On peut même le tricoter ! Vraiment, on ne doit pas le boudier.
02. **Lin** Culture écolo et rentable (on utilise toutes les parties de plante), texture douce, bon pour le tricot.
03. **Coton biologique** La production de coton conventionnelle est l'une des cultures les plus énergivores et polluantes, en plus d'être responsable de l'exploitation, de l'intoxication et même de la mort – oui oui ! – de dizaines de milliers de personnes chaque année dans le monde. Bref, toutes les raisons sont bonnes pour éviter à tout prix le coton ordinaire et lui préférer le bio. Il est certes plus cher, mais relativement facile à trouver. Maintenant qu'on sait, on n'a plus d'excuses !
04. **Fibres synthétiques** Polyester, élasthanne (Spandex^{MD}), nylon, acrylique ; ces fibres sont des produits du pétrole, donc pas du tout écolo, on s'en doute. Toutefois, il y a moyen de se rattraper ! Comment ? Avec des fibres recyclées ! Qu'elles soient fabriquées à partir de vilaines bouteilles d'eau en plastique ou de vieux vêtements, les possibilités sont immenses, les styles sont des plus variés.



Des textiles encore méconnus

01. **Ortie** À la fois robuste et souple, la fibre d'ortie aurait intérêt à se populariser. Et c'est un bon choix écologique puisque la plante est facile à cultiver et consomme peu d'eau.
02. **Soja** Issue des restes de la production agroalimentaire, la fibre est douce, légère, absorbante.
03. **Piñatex** Conçu à partir des fibres des feuilles d'ananas qui, normalement, auraient pourri au sol, le Pinatex peut imiter le cuir et adopter différentes textures. *Cruelty free*, vert, socialement responsable, plus abordable que le cuir... Que demander de plus ?
04. **Duvet d'asclépiade** Prometteur ! On vous a dit qu'il n'y a rien de tel que le duvet d'oie pour isoler les manteaux ? Mensonge ! L'asclépiade (*Asclepias syriaca*), une plante indigène du Québec fort prisée des papillons monarques, peut être transformée en feutre encore plus chaud et isolant que les plumes d'oie. En plus, le matériau est plus facile à travailler que le duvet d'oie. Et dire que l'asclépiade est connue comme étant une mauvaise herbe...

On se tient loin de...

01. **La viscose de bambou** À distinguer de la fibre naturelle de bambou, qui est un bon choix écolo mais assez rare sur le marché, la viscose est ladite fibre ayant subi un processus de transformation chimique polluant. Les apparences sont parfois trompeuses ! Si vous voyez la mention « viscose » ou « lyocell », vous avez toutes les raisons de vous méfier.



Chandails — Quinoa Apparel
quinoa-apparel.com



Modèles: Bianca Des Jardins & Alex Right — Maquillage
par Patricia Lapointe — Photographies par Same Ravenelle



S'habiller avec style, sans cruauté

Quand on décide de faire le saut vers le véganisme, s'habiller sans sacrifier son style peut rapidement devenir un défi. Par manque de ressources, nous pouvons croire qu'il n'existe qu'un style vestimentaire végétane : hippie ou baba cool qui est, disons-le, tout sauf tendance. Heureusement, de plus en plus de boutiques et marques montréalaises proposent un large éventail de vêtements et d'accessoires mode conçus sans cruauté ni produits d'origine animale.

Dr Martens

1383, rue Sainte-Catherine Ouest
drmartens.com

Si, a priori, on associe la marque à des bottes faites en cuir, il est intéressant d'apprendre que la très célèbre compagnie offre également trois modèles 100 % véganes composés de matériaux synthétiques. Si on peut hésiter avant d'acheter d'une entreprise qui n'est pas 100 % végétane, il est quand même intéressant d'encourager une compagnie d'un tel renom qui commence à offrir des alternatives véganes, et la grande qualité de ses chaussures en fait un choix durable.

BKIND

bkind.ca

Impossible de ne pas tomber en amour avec cette gamme de soins pour la peau montréalaise et 100 % végétane. Les crèmes à main sont faites de beurre de karité, d'huile de coco et d'extraits de vitamine E. La présentation épurée rappelle les produits artisanaux, une grande tendance actuellement dans le milieu de la beauté. On retrouve ces produits dans deux points de chute en ville ou sur la boutique en ligne. (La livraison n'est offerte qu'aux Montréalais.)

Marie-Ève est rédactrice mode et culturelle,
cofondatrice du blog *Projet-V*.

Le carnet mode de Marie-Ève Venne



Birds of North America
birdsofnorthamerica.ca

La plupart des créations de la griffe sont réalisées à partir de coton, avec l'utilisation sporadique de matériaux synthétiques tels l'élasthane. Le design ludique et coloré d'aspect rétro est totalement séduisant ! Ces vêtements sont entièrement conçus et fabriqués à Montréal et s'adaptent parfaitement à tous les types de silhouettes. Si la marque n'a pas de point de vente principal, il est possible de retrouver les créations en ligne et dans différentes boutiques indépendantes à travers la ville.

Advika Clothing
advikaclothing.com

La marque propose des vêtements confortables pour la femme active et soucieuse de la provenance de ce qu'elle porte.

Conçues principalement pour faire de l'activité physique, ces créations locales sont faites à partir de fibres naturelles comme le coton, le soya et le chanvre. Les collections vont du haut sans manches, parfait pour une séance de yoga, jusqu'à la robe cocktail en passant par des vestes toutes plus belles les unes que les autres. À découvrir !

Quatre questions à... Lucas Solowey

— Qu'est-ce qui vous a amené au véganisme ?

Lorsque j'étais enfant, j'aimais les animaux et je les considérais comme des amis. J'ai été choqué d'apprendre que je mangeais des animaux morts et, à l'âge de cinq ans, j'ai décidé de devenir végétarien. Puis, à l'âge de quinze ans, lorsque j'ai compris la cruauté de l'industrie du lait et des œufs, je n'ai pas pu le digérer. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de devenir complètement végane et d'adopter un mode de vie sans cruauté. Cela fait maintenant plus de la moitié de ma vie que je suis végane et je dois dire que j'adore ça ! Je me sens en très bonne santé et je me régale avec toute une gamme de mets délicieux. Et surtout, c'est bien d'être conscient et de prendre des décisions qui correspondent à mes valeurs.

— À votre avis, quel rôle peut jouer la mode dans la promotion du véganisme ?

Comme les gens se sentent de plus en plus concernés par la cruauté dans le monde de la mode, beaucoup recherchent des solutions de rechange véganes et sans cruauté au cuir, à la fourrure et à la laine. La mode peut jouer un rôle important dans la promotion du véganisme de deux manières. D'abord, en offrant et en faisant la promotion de produits véganes qui répondent à la demande grandissante pour une mode sans cruauté. Ensuite, en proposant un message végane sur les vêtements eux-mêmes. Chaque fois que nous nous habillons, nous pouvons montrer au reste du monde qu'il est possible de s'habiller avec goût tout en menant une vie éthique !

— En pratique, qu'est-ce que les véganes devraient savoir lorsqu'ils ou elles achètent des vêtements ?

Toujours lire les étiquettes ! Assurez-vous qu'il n'y a pas de fourrure, cuir, laine, soie, angora, cachemire, etc. Heureusement, il existe plein d'options : on utilise souvent l'acrylique, par exemple, à la place de la laine, et le cuir artificiel pour remplacer le cuir. Et puis, aujourd'hui, nous avons la chance que beaucoup de marques véganes soient disponibles en ligne et dans certaines boutiques.

— Quels marques, boutiques ou sites recommanderiez-vous ?

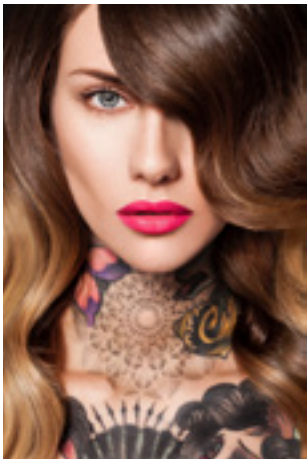
Parmi mes marques préférées, je pourrais citer *Vaute Couture* et *Brave Gentle Man*. *Matt & Nat* est une ligne de sacs très appréciée issue de Montréal. L'entreprise de Vancouver *Nice Shoes* offre une belle sélection de chaussures véganes. Quant à moi, j'ai le projet d'ouvrir une boutique de mode végane à Toronto au cours de la prochaine année.



Lucas Solowey est le directeur général intérimaire de l'Association Végétarienne de Toronto. | Photographie par Jo-Anne McArthur

Fanny Maurer

Fanny Maurer est maquilleuse à fannymaurer.com et blogueuse à Il sera une fois.



— Qu'est-ce qui vous a conduit au véganisme ?

J'ai été végétarienne pendant de longues années, jusqu'à ce que je rencontre mon amie Lucie. Elle est photographe de beauté et mode et quasiment végane (elle est encore en transition). C'est elle qui m'a appris ce qu'était la présure [*un coagulant qu'on extrait de l'estomac des veaux pour faire le fromage, NDLR*] et là, je me suis dit que je n'avais pas d'autres choix que de devenir végane. Pourquoi n'avais-je pas ouvert les yeux avant ?

— Comment cela influence-t-il votre travail ?

Pour tout avouer, en tant que maquilleuse, je me suis d'abord demandé comment j'allais faire pour travailler. Puis, j'ai peu à peu découvert des marques éthiques de qualité que j'utilise dorénavant au travail. À un moment, je me suis aussi demandé si mon métier était en phase avec mes convictions. En rencontrant Lolita Lempicka [*une célèbre styliste végane française*], je lui ai fait part

de mes doutes : elle m'a juste répondu que les gens comme « nous » (les véganes) ne devions surtout pas quitter ce monde parce que sinon on les laisserait gagner. Ni une ni deux, j'ai repris confiance en moi. Aujourd'hui, je n'utilise que des produits et des pinceaux *cruelty free* et véganes. Et je le dis haut et fort, je l'assume avec fierté.

— Comment voyez-vous l'avenir de la cause animale – dans le monde de la mode et dans le monde en général ?

Je pense que la cause animale va se développer, aussi bien dans le monde que dans la mode — je pense que de toute façon, tout est lié. Je ne suis pas sûre que je pourrai observer la libération animale de mes propres yeux, mais de plus en plus de gens — et de plus en plus de célébrités — prennent conscience de l'enfer que vivent nos amis les animaux. En ce qui concerne la mode, quand mon amie Lucie et moi travaillons ensemble, nous refusons cuir et fourrure sur le shoot. Je sais bien que c'est un tout petit pas, mais c'est un pas quand même.

— Voulez-vous ajouter autre chose ?

Oui, je crois qu'il serait temps que les créateurs, qu'ils soient jeunes ou plus expérimentés, commencent à travailler la mode éthique et végane. Il faut offrir un choix plus large et, surtout, on doit montrer qu'on peut être végane et à la mode.

Collection Versus par MÉLA

L'idée de faire une collection qui s'inscrit dans le mouvement végane me charme. J'ai tout de suite pensé à l'aspect botanique puis aux champs de coton. Ces champs baignés de soleil avec ces fleurs de couleur crème, douces et délicates. J'avais en tête une ligne minimaliste et épurée. Chic, intemporelle et toute en douceur. Chaque pièce est taillée à la main dans des plaques de verre puis elles sont fusionnées ensemble à haute température. Le verre et l'électricité nous permettent une production propre et recyclable. La pièce est finalement poncée à la main. Montés sur de l'aluminium plaqué doré, les bijoux sont hypo-allergènes et faciles à porter. Être stylé et éthique est tout à fait possible et tellement plaisant !

La collection Versus, créée par MÉLA, sera lancée au studio du magazine à l'occasion du prochain «Troque tes frocs», un événement d'échange de vêtements. Surveillez notre page Facebook pour connaître les détails!





Collection créée par MELA (melanielaplante.com)
pour Versus — Modèle : Jee Hye (Dulcedo model
management) — Maquillage par Patricia Lapointe
— Photographies par Same Ravenelle



Que penser de la laine?

Lorsqu'on parle d'exploitation animale, on pense d'abord aux industries de la viande, du lait et des œufs. On songe à la souffrance des mutilations sans anesthésie, au supplice des stalles de gestation, des cages pour poules et des enclos pour veaux, à l'étouffement dans les camions de transport et à la fin tragique de tous ces animaux à l'abattoir.

On pense moins, il faut bien l'admettre, aux moutons¹ dont la laine est tondue pour faire des vêtements. On s'imagine facilement qu'il s'agit d'un procédé relativement inoffensif, semblable à celui de couper des cheveux. J'ai moi-même longtemps pensé ainsi. Alors que la fourrure et le cuir trahissent par eux-mêmes l'abattage d'animaux, il ne semble pas y avoir de sang versé dans la fabrication de laine. Si tel est le cas, que devrait en penser un végétarien? Est-ce une exploitation animale comme une autre ou est-ce plutôt une forme de coopération mutuellement avantageuse?

Une réalité peu confortable

En réalité, il est tout simplement faux de penser qu'il n'y a pas de violence dans la production de laine. Tout d'abord, il n'existe ni maison de retraite ni mort naturelle pour les vieux moutons : comme dans les autres systèmes d'exploitation animale, ils sont envoyés à l'abattoir à compter d'un certain âge et on transforme leur corps en viande de mouton. Peu

importe le type de ferme, la fin de leur vie est toujours aussi abrupte. Et c'est le cas pour plus de 500 millions de moutons par année à travers le monde. L'industrie de la laine est bien une partie intégrante de l'industrie de la viande.

Les pratiques, quant à elles, peuvent différer d'un endroit à l'autre, mais elles occasionnent toujours de grandes souffrances. L'une des plus dénoncées consiste à couper une partie du postérieur des moutons pour éviter que des nids d'insectes et des parasites s'y installent... Oui, la peau et la chair sont littéralement écorchées à vif lors de cette technique assez courante (du moins en Australie) que l'on appelle, en anglais, le « *mulesing* ». Les éleveurs justifient leur pratique en prétendant qu'elle permet de prévenir les infections qui seraient très dangereuses pour ces animaux, mais ils omettent de mentionner que ce sont d'abord les conditions d'élevage insalubres qui favorisent ces infections.

En effet, l'élevage industriel existe aussi dans la production de laine. Les agneaux se font couper la queue et les mâles se font souvent castrer sans

Frédéric Côté-Boudreau



Frédéric Côté-Boudreau est docteur en philosophie politique, membre du Réseau JASE et blogueur à coteboudreau.com

anesthésie. À l'âge adulte, ils sont entassés dans des enclos où ils n'ont que très peu de liberté de mouvement et où ils vivront une vie stressante et déprimante. Il n'est pas rare que certains meurent de maladies ou de malnutrition.

Il faut aussi savoir que les races modernes de moutons d'élevage ne sont plus adaptées à leur environnement comme le sont les races sauvages, qui produisent juste assez de pelage pour se protéger du vent froid et de l'hiver. Ce mécanisme naturel serait bien insuffisant pour être exploitable commercialement. Ainsi, la sélection artificielle a favorisé les moutons produisant le plus de laine possible, ce qui fait que, de nos jours, leur toison pousse continuellement et doit être tondue. Lorsque c'est fait un peu trop tard, certains moutons souffrent de chaleur et en meurent parfois, alors que si c'est fait trop tôt, ils deviennent plus sensibles au froid. Leur peau compte également plus de replis, pour qu'il y ait encore plus de laine, mais cela implique que si la tonte est faite trop rapidement, elle peut causer des blessures. Comme les employés sont payés à la quantité de laine qu'ils tondent et non à l'heure, ils ont tendance à aller trop vite. Enfin, il arrive que des moutons n'aient pas envie de se laisser approcher par un humain muni d'un rasoir, de sorte qu'il faut souvent forcer l'animal à rester immobile, ce qui augmente gravement son stress.

Et la laine recyclée, c'est végétarien?

Comme on le voit, la laine n'est pas toute rose et il y a de bonnes raisons de boycotter de manière

définitive sa consommation si on a un tant soit peu à cœur le bien-être animal. Du moins, il faut cesser d'encourager et de banaliser sa production, si violente alors que tant d'options véganes existent. Mais qu'en est-il de la laine recyclée? Si on achète des vêtements d'occasion ou s'il s'agit de laine récupérée qui n'a pas fait augmenter la demande, est-ce différent?

Pour qui définit le végétarisme par le simple boycottage de produits animaux, il semble que la laine même recyclée pose problème, car il s'agit encore d'un produit animal. Je crois cependant que c'est là une définition assez pauvre du végétarisme : uniquement axée sur l'effort individuel, elle court le risque d'en faire une recherche de pureté personnelle. L'essentiel devrait plutôt être le message politique : l'exploitation animale traite des êtres vulnérables comme de simples marchandises ou de simples machines. Autrement dit, l'objectif du végétarisme

La sélection artificielle a favorisé les moutons produisant le plus de laine possible, ce qui fait que, de nos jours, leur toison pousse continuellement et doit être tondue.

n'est pas d'atteindre la perfection pour soi, mais de propager l'idée que les animaux doivent être respectés comme des individus ayant le droit de mener leur vie sans être assujettis à l'oppression humaine. L'essentiel n'est pas de changer notre mode de vie, mais de changer la société en tant que telle afin qu'elle respecte réellement les animaux.

Ainsi, je crois qu'il faut poser les questions suivantes : est-ce que tel comportement encourage notre société à prendre plus au sérieux le sort des





Veste — Eclipsis vintage
polyester

One Piece — Atelier B
100% coton bio

White Rabbit — Photographie par Bianca Des Jardins, bianca-desjardins.com — Modèle: Andrée @ Dulcedo — Stylisme par Andy Dubois — Coiffure par Letizia Slayer — Maquillage par Marianne Caron

animaux ? Est-ce qu’il réussit à sensibiliser autrui et à aider les animaux ?

D’un côté, utiliser de la laine recyclée ne contribue pas directement à la demande en produits animaux. Cela ne subventionne pas l’industrie elle-même, et donc n’entraîne pas davantage de souffrance et de morts. Peut-être même que donner nos vêtements de laine à certaines personnes pourrait réduire un peu la souffrance si ces personnes avaient l’intention d’acheter des vêtements neufs contenant de la laine.

D’un autre côté, même si un produit animal ne contribue plus à l’exploitation de manière directe, il peut le faire de manière indirecte : en encourageant une norme sociale — en l’occurrence, celle qui voit dans la laine un produit qui a tout à fait sa place dans nos garde-robes. Les consommateurs ne se sentent pas remis en question parce qu’ils ne perçoivent pas de différence entre la laine recyclée et la laine achetée.

Dès lors, comment trancher ? Est-ce que porter de la laine contribue réellement à banaliser la violence commise envers les moutons ? Ce n’est pas si évident, surtout que la plupart des gens ne s’en soucient pas et ne sont pas toujours au courant qu’ils portent de la laine (ce qui est moins le cas avec la fourrure, par exemple). Je pense, encore une fois, que l’essentiel est de ne pas se laisser distraire de l’objectif politique. Sans doute, le plus important n’est pas de s’acharner sur ce que l’on porte, mais de chercher un moyen de dénoncer l’exploitation animale en général, que ce soit pour les vêtements, la nourriture, le divertissement ou toute autre activité. Plutôt que de condamner les gens ou leurs gestes individuels, souvent bien plus mal informés que mal intentionnés, il vaut mieux essayer de les convaincre de l’injustice commise envers tous les animaux. Et c’est là que l’on doit investir nos énergies. Oui, il est important de parler de la violence inhérente à la production de la laine, mais il faut surtout rappeler qu’elle n’est pas différente des autres formes d’exploitation animale.

Comment pourrait-on respecter les moutons ?

Même les fermes qui prétendent respecter les moutons continuent de les envoyer à l’abattoir et de leur causer des souffrances. Mais si les moutons étaient traités de manière réellement respectueuse, est-ce qu’il serait encore condamnable de porter de la laine ? Une société végane devrait-elle à tout jamais bannir ce produit animal ? Voilà une question fascinante et complexe qui occupe de plus en plus l’intérêt des chercheurs et chercheuses en éthique animale. Pendant longtemps, les abolitionnistes ont considéré que toute utilisation d’animaux était intrinsèquement immorale, mais le livre *Zoopolis*, publié en 2011 par Sue Donaldson et Will Kymlicka, a jeté une nouvelle lumière sur ce problème. Après tout, dans le cas humain il existe une distinction entre le travail et l’exploitation. Peut-on penser cette même distinction pour les animaux, c’est-à-dire imaginer une forme de collaboration soumise à des critères antispécistes qui autoriserait l’usage de certains produits animaux comme la laine ?

Il est tout simplement faux de penser qu’il n’y a pas de violence dans la production de laine.

Il faudrait, premièrement, cesser de considérer les moutons seulement *pour* leur laine, et plutôt les voir comme des individus à part entière, c’est-à-dire des êtres qui ont une valeur même s’ils ne nous apportent rien. Ces individus ont été intégrés au sein de nos sociétés et ils en font aujourd’hui partie. Il faudrait alors leur laisser l’espace pour qu’ils puissent rester avec nous s’ils le désirent ou nous quitter pour vivre de manière indépendante si c’est ce qu’ils préfèrent. Si ces moutons semblent vouloir rester parmi nous, encore une fois il ne faudrait pas exiger d’eux qu’ils fournissent de la laine pour tirer profit de la vie en société. Ils seraient considérés comme des membres à part entière de nos communautés, avec les mêmes droits fondamentaux que les humains (dont le droit à la vie et à l’intégrité physique) et les mêmes bénéfices (couverture médicale, nourriture, logement, loisirs) selon leurs besoins. Ils auraient

l'opportunité de développer les relations sociales qu'ils désirent, que ce soit avec des êtres humains, d'autres moutons ou d'autres espèces animales vivant dans nos communautés. C'est à ce moment-là seulement, et sous toutes ces conditions, que l'on pourrait envisager de prendre de leur laine. Encore faudrait-il qu'ils n'en souffrent pas, ce qui impliquerait que ce ne serait sans doute plus les mêmes races que celles d'aujourd'hui. Enfin, s'ils manifestent des signes que la tonte leur déplaît, il faudrait aussi respecter leur volonté sans condition.

Est-ce une chose possible et réaliste ? Ce n'est pas certain : d'une part, le risque d'oppression et de souffrance est élevé, même dans un contexte de cohabitation qui se veut égalitaire, et d'autre part, les solutions de remplacement à la laine sont abordables et intéressantes. Quoi qu'il en soit, ce dont je suis sûr, c'est que les moutons et les autres animaux à

laine sont des individus sociables, charmants et joviaux qui gagnent à être connus pour qui ils sont, et non pas en fonction de ce qu'ils produisent. Et la laine est bien plus douce lorsqu'on la flatte sur l'animal qui la porte.

SUIVRE COMME UN MOUTON?

On sait combien notre langage est marqué par des influences sexistes, racistes, hétérosexistes et capacitistes, que ce soit par les règles (« le masculin l'emporte ») ou des expressions (être une « femmelette » ou « efféminé », « avoir des couilles »), voire des injures (« sale pute », « tapette », « enculé », « idiot »). Cela ne concerne pas seulement les dominations intrahumaines, mais aussi la domination envers les animaux: « sale bête », « grosse vache », « cervelle d'oiseau », et j'en passe.

En écrivant ce texte sur la laine et les animaux qui la produisent, j'ai été tenté de faire un jeu de mots pour inviter les lecteurs à ne pas suivre « comme un mouton » la mode et les normes sociales. Je me suis ensuite rendu compte que j'allais, malgré moi, utiliser une expression péjorative et spéciste: elle dépeint les moutons comme étant conformistes, peu intelligents, faibles, sans individualité et faits pour être guidés, voire dominés. Qu'ils aient tendance à suivre leur groupe ou non n'est pas la question: nous devrions préférer des formulations qui ne rabaisent pas autrui, et dans ce cas-ci, simplement parler de conformisme au lieu de « suivre comme un mouton ». Même si on rate l'occasion de faire un jeu de mots.

¹ Cet article se concentre sur le cas des moutons, mais on retrouve plusieurs de ces problèmes éthiques chez les autres animaux dont on utilise la laine, comme le lama, l'alpaga, le chameau, le yack et les chèvres. Ainsi, le cas de la laine s'apparente à celui du mohair, du pashminâ, du cachemire, du shahtoosh ou de la laine ultra-fine.

Bijoux — Jane & Rye
Collier Lune — Elle Blackburn
Haut — Atelier B







traduction, archives

DOCUMENTS

Comment vivre parmi les mangeurs de viande? (1995)

La philosophe américaine Carol J. Adams est une figure incontournable de l'écoféminisme. Dans cet entretien avec Martin Rowe paru en 1995, elle évoque plusieurs des thèmes qui marquent son œuvre depuis son fameux livre *The Sexual Politics of Meat* (1990). Quel rapport existe-t-il entre l'oppression des animaux et l'oppression patriarcale? Comment l'éthique du *care* peut-elle remettre en question les pratiques alimentaires? Comment vivre parmi tant de violence? Et qu'est-ce qui se cache, dans le fond, derrière cette volonté de contrôle des femmes, des animaux et de l'environnement? Vingt ans plus tard, on peut le dire: l'écoféminisme est plus que jamais d'actualité pour penser le véganisme, l'intersection des oppressions et la crise environnementale.

documents

Un entretien avec Carol J. Adams

Portrait réalisé par Gabriel Kelly

Cet article a été publié sous le titre *Living Among Meateaters* dans « Satya Magazine » (décembre 1995). — Traduit de l'anglais par Danielle Petitclerc (Traduction DJP).



éthique; alors qu'est-ce qui se passe quand vous vous assoyez pour manger de la viande?» Plutôt que d'être perçue comme quelqu'un qui dit: «Vous voyez, vous faites quelque chose de mal; pourquoi vous continuez?», je peux poser une question qui les incite à réfléchir à ce qui les coupe de leur propre conscience éthique. Il a supposé qu'il devait y avoir un trou dans sa conscience, et je lui ai répondu: «Je ne pense pas que ce soit le cas. Toute notre culture affirme que c'est acceptable.» Il a dit: «Eh bien, il y a un trou collectif dans notre conscience.»

— Commençons par la question évidente. Comment vous vivez parmi les mangeurs de viande?

Je pense qu'une des choses qui me permettent de vivre parmi les mangeurs de viande, c'est que maintenant je leur pose des questions là-dessus. Hier soir, j'étais assise en avion à côté d'un psychologue pour

Après tout, j'ai déjà été une mangeuse de viande; je vis parmi des gens qui n'ont pas complété le processus que traversent les végétariens.

— Êtes-vous en colère?

Quand le *New York Times* consacre un article complet à la multiplication des élevages intensifs et à leurs effets sur l'environnement et sur les gens, tout en ignorant totalement les animaux, je suis très en colère. Mais j'utilise cette colère pour analyser: que représente cette omission?

Qu'est-ce qui se passe ici? Je peux réfléchir à la situation en profondeur; je veux tenter de la comprendre et voir comment nous pouvons la changer. Personnellement, j'ai réalisé que je devais me mettre à discuter avec les gens sur ce qu'ils commandent au restaurant et que je devais me donner la permission de leur dire ce que j'ai à dire.

Les agissements des mangeurs de viande sont parfois si franchement discutables qu'ils me laissent bouche bée. Je suppose que ce que j'ai fait, c'est de prendre cette frustration et cette colère quotidiennes, et de les déplacer pour qu'elles ne me paralysent ou ne m'immobilisent plus, pour que je continue à voir tout ça comme quelque chose qui évolue. Après tout, j'ai déjà été une mangeuse de viande; je vis parmi des gens qui n'ont pas complété le processus que traversent les végétariens.

— Trouvez-vous utile de vous remettre dans cet état d'esprit et de penser «Comment est-ce que je m'y prenais pour nier ces faits?» Et comment faire pour

documents

négoier avec nos familles ?

Je pense qu'une des mesures que, personnellement, nous avons prises pour faire face à cette situation, ce fut de nous exiler. Toute ma famille habite dans le Nord, et je suis à Dallas. Je ne retourne pas à la maison pour la plupart de ces rituels que je devais naguère supporter. Je peux exercer ce genre de contrôle. J'ai même réussi à négocier un barbecue végétarien, où les seuls aliments qu'on faisait griller étaient des notdogs [*saucisses végété*] et des Boca Burgers [*végéburgers*]. Et ça a été un grand succès, mais j'ai dû tout négocier à l'avance. Certains membres de la famille s'intéressent beaucoup au végétarisme ; et certains membres de ma famille sont de fins gourmets, assez directifs... Donc, nous n'en parlons pas.

Après tout, les mangeurs de viande aussi vivent parmi les mangeurs de viande. L'image qu'ils reçoivent, c'est que tout ce qu'ils font est acceptable. Une autre de mes réactions, c'est d'adopter une perspective féministe sur les processus sociaux. Il me semble de plus en plus clair que la manière dont la pornographie nous renvoie un message sur l'identité des femmes correspond à la manière dont la culture de la consommation de viande parle de *ce que* sont les animaux – et non de *qui* ils sont. Il est donc pour nous essentiel de revoir nos concepts.

— D'après vous, est-ce que nous devrions, en quelque sorte, répliquer ?

Je considère qu'il est parfois important de répliquer. Premièrement, je suis persuadée que les végétariens pensent de façon plus littérale que les autres, parce que nous rétablissons le « référent absent ». Nous ne voyons pas de la nourriture ; nous voyons un cadavre, nous voyons des animaux morts. Étant donné que nous pensons à la fois littéralement et métaphoriquement, notre démarche pour agir sur l'aspect littéral du problème va perturber et provoquer une certaine hostilité parce que, globalement, notre culture cherche à s'éloigner du littéral. Elle veut se dissocier. Par exemple, nous ne voulons pas savoir d'où viennent nos vêtements. Nous ne voulons pas savoir que ces vêtements sont fabriqués par des enfants ou des femmes dans des

conditions terribles. Nous ne tenons pas à rétablir ce référent absent ; nous ne voulons pas que la vérité littérale soit connue, qu'on sache comment notre culture fabrique ces « produits » que nous consommons.

Ensuite, je dis toujours que les végétariens ne devraient pas aborder le sujet du végétarisme en présence d'un animal mort qu'on est en train de consommer. C'est une situation qui comporte trop de tension. Les mangeurs de viande devront justifier encore plus leurs actions, même s'ils n'en sont pas conscients. Parce qu'ils sont précisément en train de consommer.

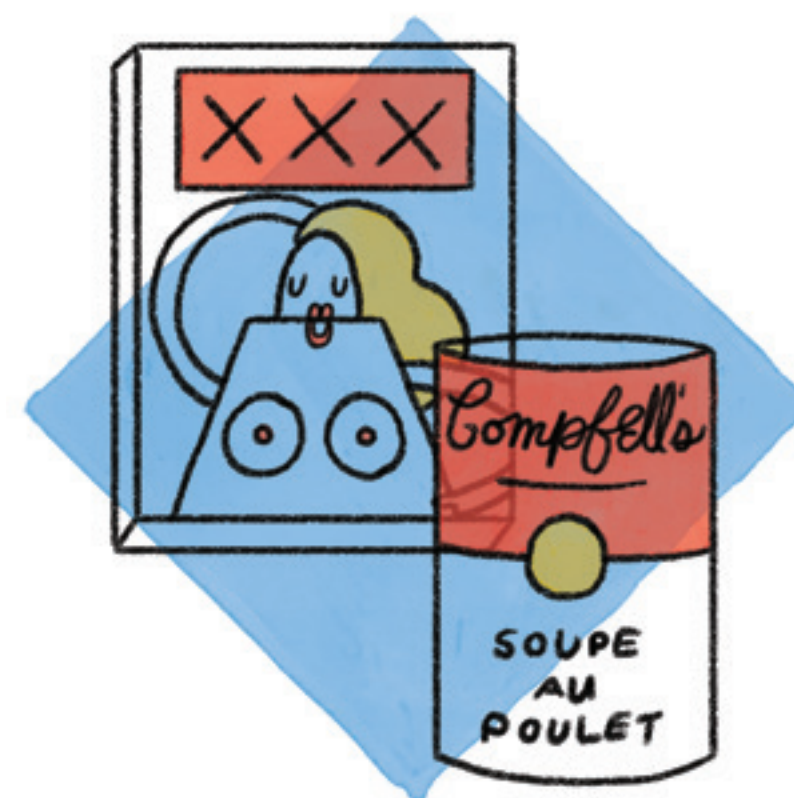
— Êtes-vous d'accord avec Karen Davis pour dire que nous devrions arrêter de nous excuser ?

J'adore cette idée. Nous devons effectivement arrêter de nous excuser. Mais je pense que Karen générerait la situation différemment. Pour elle, c'est une position éthique non négociable : nous ne devons pas détourner le regard et nous devons nous engager. Je suis d'accord ; et je ne parle pas de présenter des excuses. Nous avons besoin d'une rhétorique d'excuses : « Oh, je suis tellement désolée de t'avoir choquée. » Mais ce que j'essaie de faire, c'est d'aller plus loin et de demander : « Qu'est-ce qui fait que tu es choquée ? » Je crois que la bonne manière de

faire, ce n'est pas tellement d'expliquer pourquoi nous sommes végétariens, parce que nous avons déjà changé. Ce qu'il faut, c'est déterminer l'élément catalyseur pour cette personne. Plutôt que de défendre le végétarisme

pendant que tout le monde mange de la viande, je demande : « Comment pouvez-vous continuer à manger de la viande alors que vous savez que c'est cruel ? » Je ne pense pas que nous devrions défendre notre alimentation. Nous n'avons ni besoin de nous excuser ni besoin de nous défendre.

Je me rappelle le film *Babe*. Pour éviter d'être consommé, Babe doit trouver un moyen d'établir son individualité, et donc son caractère irremplaçable. Il parvient à être perçu comme un être qui a une histoire, une individualité, et il réussit donc à demeurer vivant. Mais il y a aussi un canard qui tente de faire valoir son caractère irremplaçable. Et c'est



Illustrations par Amélie Tourangeau

beaucoup plus difficile pour le canard de prouver qu'il est irremplaçable, parce que les canards sont perçus comme un collectif. Ils sont collectivisés, vus comme une masse informe même lorsqu'ils sont vivants. Mais un canard est tué, et son cadavre est mangé pour Noël. À la fin, dans le générique, on pouvait lire que ce film ne comportait aucune cruauté envers les animaux. Un de mes enfants, qui avait 6 ans, m'a alors demandé : « Est-ce que ça veut dire qu'ils ont mangé de la fausse viande ? » J'ai trouvé cette question très perspicace, parce que dans notre culture nous ne considérons pas cruel de manger des animaux. Mais un végétarien de 6 ans peut balayer tous ces faux semblants aussi simplement que ça.

Ce que nous devons faire, c'est trouver un déclencheur. L'homme que j'ai rencontré hier soir à bord de l'avion disait qu'il faut du temps pour qu'une idée neuve soit acceptée. Il prédisait que dans 200 ans, les gens ne mangeraient plus d'animaux. J'ai répondu : « Je ne veux pas attendre 200 ans. Ça fait beaucoup d'animaux. »

— **Je ne pense pas que nous puissions attendre 200 ans.**

Moi non plus. Et je ne prétends pas que j'ai un plan pour régler ces conflits familiaux. Peu importe les problèmes que rencontrent une famille ou un couple, la consommation de viande et le végétarisme deviennent des véhicules pour déplacer les problèmes relationnels qui n'ont pas été réglés. Tout devient donc encore plus confus. Dans un couple, par exemple, la confrontation entre mangeur de viande et végétarien finit par devenir une question de contrôle : ce qui peut entrer dans la cuisine, quelles casseroles peuvent être utilisées. Tous ces éléments deviennent des moyens d'exercer le contrôle et de manipuler les questions d'amour et d'affection.

— **Parce que la viande est un *locus* du pouvoir ? Est-ce que cet aspect fait partie de la réflexion sur la viande ?**

Parlons d'un portrait standard de couple, c'est-à-dire que généralement c'est la femme qui est végétarienne et l'homme mangeur de viande. Je viens tout juste de lire *Le contrat sexuel* (*The Sexual Contract*) de Carole Pateman. Elle y parle de l'épouse et du statut des épouses. Avant même l'époque où



nous avons commencé à revendiquer des droits, avant cette notion de « fraternité, égalité, liberté », avant qu'existe la notion de contrat social qui est fondamentale à la philosophie occidentale, il y avait un contrat sexuel qui garantissait l'accès sexuel aux femmes. Un des aspects de l'accès sexuel aux femmes est que chaque homme devrait avoir une épouse ; et un des devoirs de l'épouse est de servir l'homme.

À la fin, dans le générique, on pouvait lire que ce film ne comportait aucune cruauté envers les animaux. Un de mes enfants, qui avait 6 ans, m'a alors demandé : « Est-ce que ça veut dire qu'ils ont mangé de la fausse viande ? »

J'ai réfléchi à ce contrat dans le contexte de la viande, parce que de nombreuses femmes me disent : « Je pourrais être végétarienne, mais mon mari ne peut pas. » Elles estiment manifestement que l'humeur de leur conjoint importe davantage que leurs propres besoins. C'est absolument typique. La consommation de viande devient un nouveau moyen de se sacrifier, en donnant la priorité au conjoint et à ses besoins. Tout ça nous ramène au fait que ce sont les femmes qui prodiguent des soins et qui finissent

par nier leur propre corps et leurs propres besoins.

On peut avoir peur de la colère de l'homme face à un repas sans viande. Je ne parle pas de violence physique ; quand les hommes battent leur femme et se servent de la viande comme excuse, ce n'est pas la véritable raison. Ils frappent pour établir un contrôle ; l'absence de viande n'est qu'un alibi. Ça pourrait être à cause de l'aspirateur ou de n'importe quoi. Il doit pourtant y avoir de nombreuses femmes qui craignent

ce que l'absence de viande signifie pour leur conjoint et la colère que ça pourrait déclencher. Nous parlons de personnes sans culture féministe. Elles savent seulement que ne pas servir de la viande provoquerait de la colère et pourrait remettre en cause leur relation, une relation où elles n'ont de toute évidence pas autant de pouvoir que l'homme. C'est pourquoi « la viande en tant que *locus* de pouvoir », comme je le

soutiens dans *The Sexual Politics of Meat*, doit inclure l'analyse du contrat sexuel et des devoirs qui sont exigés des épouses.

— **Comment l'éthique du *care* écoféministe pense-t-elle la condition animale ?**

Les gens qui mangent des animaux profitent d'une relation dominant-dominé, mais notre cul-

ture encourage l'invisibilité de cette structure et elle rend invisibles les animaux qui la subissent. En fait, les animaux sont vus comme une masse unifiée. Leur individualité est totalement niée, de sorte qu'ils ne sont même pas perçus comme subordonnés. On considère que la viande représente la raison ontologique de l'existence des animaux, qu'ils sont là pour être mangés. Quand on parle d'intervenir avec une

De nombreuses femmes me disent : « Je pourrais être végétarienne, mais mon mari ne peut pas. » Elles estiment manifestement que l'humeur de leur conjoint importe davantage que leurs propres besoins.



éthique du *care* écoféministe, une des questions à poser, c'est: « Qu'est-ce que vous ressentez? »

Il ne s'agit pas seulement de poser avec empathie cette question à ceux qui parlent notre langage — afin d'établir des liens —, mais il faut aussi la poser à la vache « laitière », la vache que l'on traite, à la poule dans l'usine à œufs, et à chacun des animaux destinés à l'abattoir: « Qu'est-ce que vous ressentez? » Avant tout, nous devons réaliser que cette question est légitime, que les animaux vivent quelque chose, et ensuite, il faut s'informer sur cette expérience. On peut avoir confiance: si nous faisons l'effort de les écouter, les animaux nous diront ce qu'ils ressentent, même si ce sera autrement qu'avec des mots.

— Que répondez-vous aux mangeurs de viande qui déclarent: « J'aime trop le goût de la viande » ?

Les mangeurs de viande sont parfaitement heureux de manger des plats végétariens, tant qu'ils ne le savent pas. Un jour, j'ai préparé des boulettes aux noix et tout le monde était convaincu que c'était de la viande. Ils pensaient que j'avais craqué — « Oh, Carol a succombé à la tentation. Et ces boulettes sont vraiment délicieuses. » Ils se sont régalés, tout en étant persuadés que je leur avais servi des animaux morts. Cette expérience a été très révélatrice pour moi: j'ai constaté que c'était le symbole auquel

ils se raccrochaient. Leur estomac ne percevait pas la différence; mais tant que leur cerveau était embrouillé, ce qui remplissait leur estomac n'avait aucune importance. J'ai réalisé toute l'emprise du symbolique.

Les gens nous traitent de puritains, d'abstinents, d'ascètes; ils disent que nous avons des problèmes avec le plaisir – la même accusation que pour les féministes qui s'opposent à la pornographie.

Le psychologue pour enfants que j'ai rencontré à bord de l'avion m'a dit qu'il savait que c'était mal sur le plan éthique, et qu'il passait des périodes de plus en plus longues sans consommer de viande. Mais il a affirmé qu'il finissait par avoir de nouveau envie de manger de la viande. Je lui ai demandé: « Dites-moi de quoi vous avez envie. Qu'est-ce qu'il y a dans la viande dont vous avez envie? » Il a dit: « Je ne sais pas. C'est un burger. » Je lui ai expliqué: « Vous avez peut-être besoin de fer. » Je pense que, bien souvent, notre corps est entraîné pour interpréter une envie précise en fonction de ce que nous lui avons donné; par exemple, une végétarienne de ma connaissance, quand elle avait envie de manger un steak, savait le traduire par un besoin en fer.



Illustration par Amélie Tourangeau

— Comment faut-il parler aux mangeurs de viande ?

C'est la personne qui possède le moins d'information qui établit le niveau du discours; donc, le mangeur de viande — qui possède habituellement moins de renseignements sur la viande que le végétarien — fixe le niveau. La question, c'est de savoir comment introduire toutes les connaissances au sujet du végétarisme, parce que c'est l'ignorance qui détermine notre niveau d'engagement. C'est quelque chose de vraiment frustrant pour les végétariens: nous parlons de créer un monde sans violence, mais on doit composer avec tellement d'ignorance que cela nous empêche de défendre ce point de vue. Les enjeux qu'il faudrait examiner sont justement ceux qu'un tel niveau de discussion exclut.

— Que répondez-vous à ceux qui affirment que les végétariens ont un complexe vis-à-vis de la viande ?

La culture thérapeutique dans laquelle nous vivons actuellement fait que tout est perçu comme relevant du complexe individuel plutôt que d'une analyse et d'un engagement politiques. Ma réponse, c'est que les végétariens n'ont pas de complexe concernant la viande. Nous avons un problème avec ce que les gens disent être de la nourriture.

Nous avons du recul. Ensuite, les gens nous traitent de puritains, d'abstinents, d'ascètes; ils disent que nous avons des problèmes avec le plaisir — la même accusation que pour les féministes qui s'opposent à la pornographie. Mais ce plaisir n'existe pas sans privilège, le privilège de faire partie de la culture dominante qui assujettit les femmes, les personnes de couleur et les animaux. Il faut que ce privilège soit reconnu, tout comme doivent être reconnues les structures sociales qui créent ce privilège et la façon dont il est récompensé par le plaisir, un plaisir qui provient d'un tort fait à quelqu'un d'autre.

En un sens, tout ça nous ramène au privilège du contrôle. Faire du végétarisme un enjeu éthique, c'est dire en invoquant les principes de notre propre culture: « Nous ne faisons pas ce que nous prétendons. »

documents

Illustration par Julien Castanié



Le nouvel esclavage (1966)

Chaque fois que des gens disent « il ne faut pas tomber dans la sensiblerie », cela signifie qu'ils s'apprêtent à commettre quelque cruauté. Et s'ils ajoutent « il faut être réaliste », ils veulent dire par là qu'ils vont en tirer de l'argent. Ces formules ont une longue histoire. Après avoir été utilisées pour justifier le commerce des vendeurs d'esclaves et celui de ces industriels sans merci qui avaient découvert que la stratégie économique la plus « réaliste » pour le ramonage était de forcer un petit enfant de grimper à l'intérieur des cheminées, elles ont été en quelque sorte reçues en héritage par les propriétaires d'élevages industriels.

La formule « il ne faut pas tomber dans la sensiblerie » a pour but de nous faire croire que l'élevage industriel n'est pas vraiment cruel. Elle signifie que le problème sort tout droit de notre imagination paresseuse. Les éleveurs n'ont pas l'audace de proclamer que les animaux sont dénués de sensibilité. On ne peut escompter que le grand public soit ignorant à ce point. En effet, quiconque a déjà passé du temps avec un chien, un chat ou un canari a la preuve que, tout autant que ses concitoyens, les mammifères et les oiseaux peuvent ressentir la douleur, la peur ou la détresse. Aussi les éleveurs industriels soutiennent-ils parfois que leurs animaux sont différents des autres animaux : cela

ne les gênerait pas d'être mutilés, entravés dans leur croissance et entassés les uns sur les autres parce qu'ils n'ont jamais rien connu d'autre dans leur vie. L'argument est presque aussi convaincant que celui-ci, plus ancien, selon lequel ça ne gênerait pas les pauvres de se trouver dans la misère puisqu'ils n'avaient jamais rien connu d'autre. Dans d'autres cas, les éleveurs industriels insistent sur le fait que les animaux sont différents des êtres humains : on s'entend répéter que l'on ne peut pas comprendre leurs réactions à la lumière des nôtres, puisque leur sensibilité n'est pas humaine. Mais personne de sensé n'a jamais pensé cela. Quiconque passe du temps avec des animaux se rend bien compte qu'ils

Brigid Brophy

Un texte de Brigid Brophy inédit en français — « The New Slave-ry », *Unlived Life: A Manifesto against Factory Farming*, Bristol, Campaigners against Factory Farming, s. d., p. 21. — Traduit de l'anglais par Renan Larue.

ont moins d'intelligence et de mémoire que les humains, et qu'ils vivent de manière plus instinctive. La conclusion

raisonnable qu'il faut cependant tirer de tout cela est aux antipodes de ce que les éleveurs industriels veulent nous

faire croire. Selon toute probabilité, les animaux ressentent de manière plus *aiguë* que nous ce qui contrarie l'élan de leurs instincts, tout comme le besoin (que nous partageons avec eux) de marcher librement et d'étirer leurs membres de temps en temps. En outre, la terreur ou la détresse que vit un animal n'est jamais, contrairement à ce qui se produit parfois en nous, adoucie par une analyse rationnelle des circonstances.

D'un autre côté, la formule « il faut être réaliste » reconnaît tacitement que l'élevage industriel est cruel, mais elle cherche à nous faire croire qu'elle relève d'une nécessité d'ordre économique. On nous explique parfois que nous ne devrions pas nous opposer au « progrès » qu'elle représente – une théorie selon laquelle il faudrait donc accueillir l'expérience d'Auschwitz comme une avancée technologique considérable dans la maîtrise du gaz. On avait coutume de dire, évidemment, que

l'esclavage était indispensable du point de vue économique. Dès que l'on eut le courage de le remettre en question, on s'aperçut que ce n'était

pas vrai et que l'on était assez ingénieux pour nous passer de lui. Mais évidemment, même si l'esclavage était cent fois plus avantageux économiquement que la liberté, nous qui sommes

des êtres moraux et imaginatifs, nous ne pourrions le tolérer. *Nous ne pouvons pas tolérer davantage l'élevage. Il est aussi indéfendable que le commerce des esclaves, et il nous revient à nous de le rendre même inconcevable.*



essais, critiques, cuisine

Chien noir, chien blanc

À la fin des années soixante, Romain Gary et Jean Seberg recueillent un berger allemand. Le célèbre romancier puise l’inspiration dans cette rencontre pour *Chien blanc* (Gallimard, 1970), un récit autobiographique que Samuel Fuller adapte au cinéma avec *Dresser pour tuer* (1982). Un chien peut-il être raciste ? Peut-on guérir du racisme ?

« Quand je me heurte à quelque chose que je ne puis changer, que je ne peux résoudre, que je veux redresser, je l’élimine. Je l’évacue dans un livre. » *Chien blanc* est le résultat de l’aveu d’impuissance de Romain Gary face à la question raciale aux États-Unis.

En 1968, l’atmosphère est électrique en Amérique. Les étudiants multiplient les manifestations de protestation contre la guerre au Vietnam, Martin Luther King, le plus jeune prix Nobel de la paix, est assassiné, les émeutes raciales mettent le pays

à feu et à sang, et les organisations noires pour la défense des droits civiques se radicalisent. C’est dans ce contexte tendu que l’écrivain recueille un berger allemand errant qui intègre immédiatement la ménagerie familiale. Gary est un amoureux des animaux, on le sait depuis *Les racines du ciel*, prix Goncourt en 1956 et réquisitoire contre l’ex-

termination des éléphants d’Afrique. À cette époque, il vit avec Jean Seberg. Celle-ci défend avec ferveur les droits des Noirs en donnant de son temps et de son argent aux multiples associations de contestation, y compris les plus violentes. Cette implication totale

de l’actrice dans ce combat contre le racisme est déjà une ligne de fracture dans le couple qui divorce deux ans plus tard.

Chien blanc n’est pas blanc. Il est gris avec du poil roussi autour de la truffe. Chien blanc s’appelle Batka :

sa bonhomie lui vaut ce prénom parce qu’il signifie « pépère » en russe. Batka est Chien blanc parce qu’il attaque les Noirs pour les tuer. Après avoir tenté d’agresser deux hommes noirs, le chien est conduit au Noah’s Ranch de Jack Carruthers, un dresseur d’animaux travaillant pour le cinéma. L’enjeu du roman est là : peut-on défaire un dressage ? Batka

L’enjeu du roman est là: peut-on défaire un dressage ? Batka peut-il redevenir Batka et cesser d’être ce que l’on appelle dans les États du sud des États-Unis un chien blanc, un de ces molosses entraînés par la police raciste pour attaquer les Noirs ?

Clémence Laot

Clémence Laot est agrégée de lettres. Elle traque les discours antisémites des arts et de la littérature et écrit des nouvelles peuplées d’animaux.

peut-il redevenir Batka et cesser d’être ce que l’on appelle dans les États du sud des États-Unis un *chien blanc*, un de ces molosses entraînés par la police raciste pour attaquer les Noirs ?

Chien blanc est une victime du spécisme et du racisme : réifié par les Blancs, il n’est qu’une arme d’agression contre les Noirs. Gary ne veut pas se séparer de ce chien de « bonne compagnie », de « bonne disposition », et d’une « grande douceur » avec les Blancs comme avec les chats de la maison (gage certain de haute qualité morale pour l’écrivain). Il annonce à Carruthers qu’il veut « guérir » Batka. Du racisme. Et cet objectif devient un symbole, ce que lui reproche d’ailleurs le dresseur, comme si le résultat de l’entreprise pouvait dire quelque chose de la société des hommes. Si un chien peut guérir du racisme, alors peut-être qu’un homme aussi ? Gary ne peut s’empêcher d’espérer. Carruthers reconnaît que « la plupart des bêtes “vicieuses” sont des bêtes viciées », mais pour lui, il n’y a rien à en attendre, l’acquis a pris le pas sur l’inné. C’est finalement Keys, un employé noir de Carruthers, qui demande à s’occuper du chien.

Comme dans l’adaptation du roman de Samuel Fuller, *White Dog* ou *Dressé pour tuer* dans la version française sortie en 1982, on pourrait en rester à une lecture manichéenne de la situation. Symptomatiquement, le réalisateur a choisi un berger allemand blanc, Gary devient une jeune actrice naïve et Keys, un dresseur plein de bonnes intentions. Le contexte social et politique des années 1960 a disparu puisque l’action se déroule dans les années

1980. Non, chez Gary, les choses ne sont justement pas ou toutes noires ou toutes blanches. L’écrivain se méfie des humains en général et des hommes en particulier, quelle que soit leur couleur de peau. Cet ancien diplomate qui connaît personnellement le général de Gaulle et André Malraux (au point qu’il lui écrit pour lui annoncer la mort de son chat Maï) est un dandy qui ne veut appartenir à aucun camp. Il se méfie de toutes les idéologies, des mouvements de masse et surtout de la médiocrité humaine. Sa femme se débat avec les querelles idéologiques entre les différents groupuscules de défense des droits des Noirs et est victime de menaces de mort. Il ne peut s’empêcher de constater : « Je sais qu’il y a dans les “bons camps” autant de petits profiteurs et de salauds que dans les mauvais. » Pour l’écrivain, la question du racisme est une question de la connerie, « la plus grande puissance spirituelle de tous les temps » qui est « universellement partagée. » C’est d’ailleurs pour cette raison que Gary aime les animaux et qu’il demande avec humour à Batka : « Je ne te demande pas de ne pas mordre les Noirs. Je te demande de ne pas mordre *seulement* les Noirs. » Cette sorte de spécisme inversé est un argument régulièrement avancé pour discréditer les défenseurs des animaux qu’on a plaisir à voir comme d’affreux misanthropes.

« Je ne te demande pas de ne pas mordre les Noirs. Je te demande de ne pas mordre seulement les Noirs. »

Le premier des salauds est Keys. Si Carruthers croit que son employé tient à s’occuper du chien parce qu’il veut le guérir de la haine, Gary perçoit instinctivement qu’il a un autre projet derrière la tête.

Et la conclusion du récit lui donne raison. Après avoir affamé la bête, qui refuse de se laisser nourrir par un Noir, il utilise son fils de trois ans pour l'habituer à la peau noire. Comme les chiens défendent instinctivement les enfants, une contradiction s'opère dans le raisonnement conditionné de l'animal. Gary et Carruthers sont horrifiés par ces méthodes. Puis, le chien s'habitue à Keys, qui ne peut s'empêcher de remarquer sarcastiquement que le dressage n'est pas fini parce qu'il est le *house nigger* du chien blanc. Les *house niggers* étaient des esclaves noirs qui tiraient parti de leur servilité auprès des maîtres blancs pour s'assurer une situation. La conclusion du roman révèle les intentions premières de Keys. Il adopte le berger allemand. Alors que Gary se rend chez lui pour récupérer son chien, Batka saute à la gorge de Lloyd Katzenelenbogen, l'agent de l'écrivain. « Keys est en train de rire (...) les mains sur les hanches, en vainqueur, savourant son *égalité*. »

Batka est devenu un chien noir. Les Blancs ne sont pas les seuls à être racistes. L'amertume de Gary est totale : « Vous êtes en train de rater la seule vraie chance du peuple noir : celle d'être différent. Vous vous donnez beaucoup trop de mal pour nous ressembler. »

Les autres salauds qu'on n'attendait pas, ce sont certains gauchistes. Bien sûr, il y a la horde de stars qui s'autocongratulent à répandre avec ostentation son argent au profit des associations noires. Mais, les pires, ce sont les étudiants de la SDS, les *Students for Democratic Society*. Ils ont entendu parler du « vice » de Batka. Au cours d'une manifestation contre la guerre au Vietnam, ils voudraient toucher les sensibilités : pour ce faire, ils proposent d'immoler des chiens, ce qui ne manquera pas selon eux de marquer l'opinion plus profondément que si des étudiants décidaient de s'immoler eux-mêmes. Encore une fois, il s'agit d'instrumentaliser les animaux. Par pacifisme, c'est aux animaux qu'on déclare la guerre.

Gary place son espoir dans les enfants et les femmes. Il remarque en observant son fils de six ans que pour lui, les Noirs n'existent pas : « Mon fils n'a pas encore été dressé. » Les humains, comme les animaux, ne sont pas éduqués, mais dressés, il n'y a pas de différence fondamentale entre les espèces. C'est pour cette raison qu'une scène est

particulièrement pénible à l'écrivain. Au cours d'une réunion de libéraux engagés dans la lutte pour les droits civiques, on présente, pour les convaincre de financer « une école sans haine », une saynète censée montrer l'animosité des enfants noirs contre les Blancs : on fait dire avec difficulté à un garçonnet, visiblement en contradiction avec ce qu'il ressent, qu'il hait la femme blanche qui l'accueille pourtant chez elle avec toute sa famille. On « ne dit pas si, après ce numéro, on avait offert à Jimmy un su-sucre. » Absurdité totale de la démarche qui pour susciter l'ouverture d'une école antiraciste crée de toute pièce le racisme d'un enfant.

De même, Gary place son espoir dans les femmes : « ... à croire que le salut ne peut venir que de la féminité. » Comme les animaux, elles aussi sont instrumentalisées. Red, un très bon ami noir de l'écrivain, s'est radicalisé au point qu'il prône la guerre au Vietnam comme prolégomènes à la

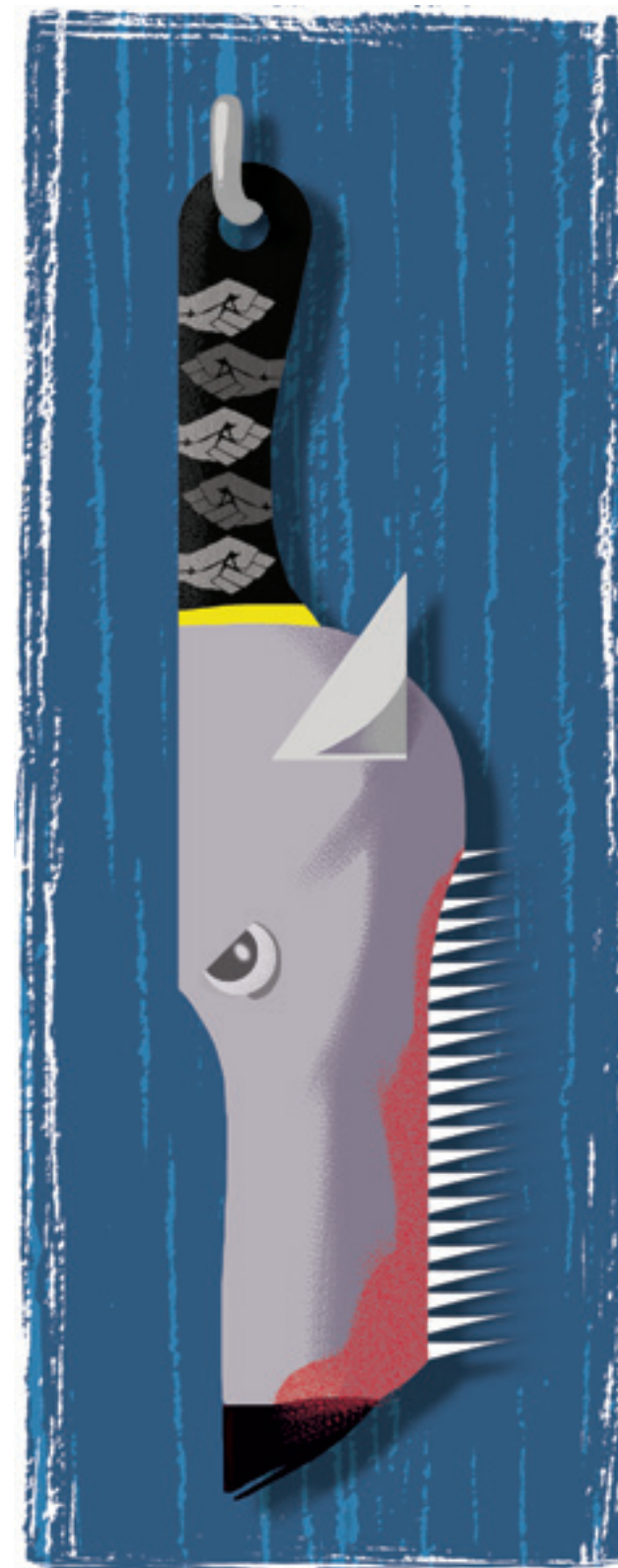
formation d'une armée noire (ce qui va à l'encontre du pacifisme de Martin Luther King qui s'était prononcé pour l'arrêt des hostilités) et à une conquête de l'Amérique par un repeuplement noir en réponse à la « colonisation sexuelle » dont ont été victimes les anciens esclaves. Il interdit à sa femme pilule et diaphragme, a douze enfants parce que plus les Noirs baisent, plus ils baisent l'Amérique : « The more we screw, the more we screw them. » Les femmes noires ne sont plus que des appareils reproductifs.

On comprend mieux que Gary se replie sur son foyer, et plus particulièrement sur ses animaux puisque la communication avec Jean semble parasitée par son implication dans le mouvement pour les droits civiques. L'écrivain admire son chien Sandy – à qui le livre est dédié – pour sa douceur, se perd dans des conversations incompréhensibles avec Maï (« Ce chat siamois [...] me confit des secrets du monde-chat que j'essaie en vain d'interpréter ») et fait l'expérience de l'altérité totale avec Pete le serpent. Gary refuse avec ironie l'anthropomorphisme, aime les animaux sans les comprendre, les considère comme des personnes à part entière. C'est pourquoi l'argument spéciste selon lequel il y a une indécence à se préoccuper du sort des animaux quand il y a des émeutes raciales ou la guerre au Vietnam lui semble irrecevable. Alors que Maï est en train de

mourir, on lui fait cette remarque : « Katzenelenbogen vient m'expliquer d'un ton doctoral que l'on n'a pas droit de faire un tel cas d'un chat alors que le monde entier... Je les mets à la porte tous les deux, lui et le monde. » « Que d'histoires, pour un chat, n'est-ce pas ? Mais alors, que faites-vous dans ce livre ? » Et, c'est vrai, comment lire Chien blanc si l'on ne croit pas qu'une vie animale vaut bien une vie humaine ? Si l'on ne croit pas que c'est la même haine qui pousse les humains à se haïr entre eux, à asservir les femmes et les animaux ? Haine si diamétralement opposée au regard aimant d'un chien qui croit en la bonté des hommes : « Le seul endroit au monde où l'on peut rencontrer un homme digne de ce nom, c'est le regard d'un chien. » C'est ce même amour, les spécistes diraient la fidélité à son maître, qui fait que Batka ne s'attaque pas à Gary quand celui-ci l'empêche de tuer son agent. L'écrivain reconnaît le regard de sa mère : « Lorsque je voudrai me rappeler ce que peut être une expression de désespoir, d'incompréhension et de souffrance, c'est dans ce regard de chien que j'irai le chercher. » La souffrance, c'est ici d'être confronté à ses contradictions dans son dressage.

La souffrance commune pourrait être « ce qui manque aux Blancs et aux Noirs américains. » Gary observe pourtant qu'il n'y a pas de limite nette entre les mondes animal et humain quand il s'agit de souffrance et d'empathie : « Maï est un être humain auquel je me suis attaché profondément. Tout ce qui souffre sous vos yeux est un être humain. » La souffrance, un des traits de la sentience, est commune aux deux espèces. Et c'est cette ressemblance qui fait que Gary est un misanthrope raté : « C'est assez terrible, d'aimer les bêtes. Lorsque vous voyez dans un chien un être humain, vous ne pouvez pas vous empêcher de voir un chien dans l'homme et l'aimer. Et vous n'arrivez jamais à accéder à la misanthropie, au désespoir. Vous n'avez jamais la paix. » L'écrivain finit pourtant par se suicider en 1980.

Illustration par Borrrris



La contradiction de l'omnivore consciencieux

Qu'est-ce qui se cache derrière la « viande heureuse » ? Dans un livre très bien documenté, l'historien et spécialiste de l'agriculture James McWilliams dresse un sombre portrait des petits élevages bio et champêtres.

L'élevage industriel choque. Il faut dire que les conditions de vie des animaux y sont abominables, les problèmes sanitaires nombreux et les effets sur l'environnement déplorables. Pour ces raisons, beaucoup de gens condamnent ce type d'élevage. Ils ne deviennent pas pour autant véganes. La plupart pensent que la solution est du côté de l'élevage à la ferme, tel qu'il était pratiqué jadis. Cet élevage « champêtre » serait en effet respectueux des animaux, fournirait des produits de meilleure qualité et n'aggraverait pas les problèmes de la planète. Cette alternative trouve d'ailleurs un écho très favorable auprès des gourmets et chez nombre d'écologistes. Les uns et les autres vantent ainsi les mérites de ces petits fermiers censés élever leurs animaux dans de bonnes conditions et obtenir de bons produits. C'est donc chez eux qu'il faudrait s'approvisionner en viande, œufs et lait. Bref, le développement de l'élevage à la ferme permettrait de régler les graves problèmes de l'élevage industriel.

Mais, pour l'historien James McWilliams, cette solution ne tient pas la route. Comme il



The Modern Savage: Our Unthinking Decision to Eat Animals,
Thomas Dunne Books, 2015, 294 p.

Thomas Lepeltier

Thomas Lepeltier est un historien et philosophe des sciences, et auteur de *La révolution végétarienne* (Éditions Sciences Humaines, 2013).

l'explique dans ce livre, le concept de « viande heureuse » est non seulement absurde mais, paradoxalement, il sert à perpétuer ce à quoi il est censé s'opposer, à savoir l'élevage industriel. En effet, quel est le problème majeur de l'élevage industriel ? Sans risque de se tromper, on peut répondre que c'est sa façon de traiter les animaux comme des objets. Exploitées sans merci pour le seul profit financier qu'en tirent les éleveurs, les pauvres bêtes ne connaissent qu'une vie de misère avant d'être tuées très jeunes

dans des conditions abominables. C'est bien pour échapper à cette vision de cauchemar que certains défendent l'élevage à la ferme. Mais, au moment même où ils reconnaissent le droit des animaux à être bien traités, leur proposition d'alternative revient à affirmer qu'un éleveur, parce qu'il le fait dans une ferme de petite taille, peut se permettre d'exploiter des animaux et de les tuer pour son seul profit. Autrement dit, les défenseurs de l'élevage à la ferme piétinent l'idée même de respect animal qu'ils prétendent défendre. C'est ce que McWilliams appelle la contradiction des omnivores consciencieux.

Certes, l'élevage à la ferme ne place pas les animaux dans des conditions aussi abominables que

ne le fait l'élevage industriel. Ils ont plus d'espace pour vivre et les éleveurs en prennent davantage soin. Mais la différence n'est que de degrés. Le profit est toujours ce qui anime les éleveurs. Il y en aura donc toujours qui chercheront à accroître leurs bénéfices au détriment des conditions de vie des animaux. Ils seront d'autant plus portés à le faire que, l'idéologie de l'élevage n'étant pas remise en cause, une demande pour des produits moins onéreux se fera toujours sentir. L'élevage à la ferme est donc condamné à coexister avec un élevage plus axé sur la rentabilité, c'est-à-dire l'élevage industriel. Dans ces conditions, acheter de temps en temps des produits provenant d'animaux élevés à la ferme sert juste à se donner bonne conscience. Le plus grave est que, comme le déplore McWilliams, ceux qui croient bien faire en agissant de la sorte continuent à normaliser

cette cruauté qui consiste à tuer des animaux inoffensifs juste pour un petit plaisir de table.

Cette situation est d'autant plus absurde que les défenseurs de l'élevage à la ferme reconnaissent eux-

mêmes, bien que confusément, qu'il est cruel de tuer un animal juste pour le plaisir gustatif. Par exemple, pour s'opposer à l'élevage industriel où les animaux ne sont que des choses, ils disent souvent qu'il est souhaitable de connaître l'origine de sa viande avant de la manger : il faut ainsi aller chez l'éleveur,

Tuer un animal qui ne veut pas mourir se fait difficilement en douceur. Ce n'est pas parce que vous le faites dans l'arrière-cour d'une ferme que l'animal va docilement tendre le cou et mourir sans souffrir.

rencontrer l'animal, éventuellement établir un lien avec ce dernier. Ce serait une façon de rendre tout le processus de l'élevage et de l'abattage plus humain. Certains vont même jusqu'à dire qu'il faut, quand c'est possible, tuer soi-même la bête. Là encore, ce serait une façon d'assumer la mort de l'animal que l'on va manger et ainsi de le respecter. Toutes ces propositions font jolies sur le papier. Mais que valent-elles transposées à la réalité ? McWilliams a lu la « littérature » où ces expériences sont relatées. Dans un chapitre plein de mordant, il montre comment ces apprentis tueurs s'embourbent dans leurs contradictions. C'est que, au fond d'eux-mêmes, ils ressentent bien qu'ils sont en train de commettre un acte cruel. Du coup, ils l'appréhendent. Ils sont angoissés à l'idée de tuer un animal sans défense qui n'aspire qu'à vivre. Puis, après avoir tué la pauvre bête, ils sont un peu écoeurés de ce qu'ils ont fait. Alors, ils se cherchent des excuses. Ils veulent croire à la nécessité de cette mise à mort. Mais leurs propos sonnent creux. C'est triste. Pour ajouter au sordide, la mise à mort a, le plus souvent, été une boucherie. C'était à prévoir. Un animal ne meurt jamais sagement. Il résiste, bouge, se débat. Résultat : il y a du sang partout et de l'agonie qui s'est éternisée.

De toute façon, pas question que tout un chacun se mette à égorger l'animal qu'il se propose de déguster. En effet, la législation actuelle ne permet pas que les animaux destinés à être commercialisés soient tués ailleurs que dans des abattoirs agréés. Concrètement, cela veut dire que le « sympathique » éleveur qui prétend que les animaux mènent une belle vie dans sa ferme va les conduire, quand ils sont encore très jeunes, dans les mêmes abattoirs que les animaux issus du secteur industriel. Leur mise à mort se fera donc dans des conditions aussi sordides que celle des seconds. C'est, en général, une destinée des animaux que le défenseur de l'élevage à la ferme s'abstient de mentionner. Cela dit, parfois, par acquit de conscience, il lui arrive de reconnaître ce problème et d'avancer qu'une réforme des abattoirs est nécessaire. À ses yeux, la meilleure solution consisterait à développer des petits abattoirs mobiles qui viendraient tuer les bêtes directement dans les fermes. Cette solution aurait déjà pour avantage d'épargner aux bêtes des transports souvent très

éprouvants vers les abattoirs. Ensuite, elle permettrait une mort plus douce. Du moins, en théorie, parce que, en pratique, comme le montre McWilliams, le sordide est toujours au rendez-vous. En analysant la situation à partir d'expériences concrètes, McWilliams expose en effet à quel point ces abattages à la ferme sont le plus souvent des boucheries. Toujours pour la même raison : tuer un animal qui ne veut pas mourir se fait difficilement en douceur. Ce n'est pas parce que vous le faites dans l'arrière-cour d'une ferme que l'animal va docilement tendre le cou et mourir sans souffrir. L'abattage d'un animal, où que ce soit, est toujours une sale besogne. Là encore, les défenseurs de l'élevage à la ferme s'abstiennent de le rappeler, comme ils s'abstiennent de mentionner les nuisances que cette pratique occasionnerait dans le voisinage si elle se généralisait. Au rythme actuel de la consommation, imaginez tous les monceaux de cadavres, les restes d'entrailles et les hectolitres de sang qui seraient déversés autour des fermes :

elles n'auraient plus rien de champêtre.

Reste l'alibi principal des défenseurs de l'élevage à la ferme : même si le système n'est pas parfait,

reconnaissent les plus honnêtes, au moins les animaux ont bien vécu et la viande, le lait et les œufs sont de meilleure qualité. Or, là encore, McWilliams apporte un démenti formel à cette affirmation. Bien sûr, il ne nie pas que, globalement, les animaux élevés à la ferme se trouvent dans de meilleures conditions que ceux de l'élevage industriel. Mais meilleur ne veut pas dire bien. Quand on sort des images publicitaires, on découvre toutes les petites misères de la vie des animaux de ferme. Ce sont d'abord des animaux sélectionnés artificiellement pour produire le maximum de lait, d'œufs et de viande. Leurs métamorphoses physiques engendrées par ce processus de sélection ne sont pas sans occasionner des souffrances. De fait, un corps optimisé pour produire de la viande, des œufs ou du lait n'est pas un corps optimisé pour se déplacer ou être en bonne santé. De plus, pour pouvoir être exploités de façon efficace, les animaux de ferme sont encore très souvent mutilés par les éleveurs. Pour vendre du lait, il faut aussi que ces derniers arrachent les veaux à leur mère. Ce qui est toujours un acte cruel. Ensuite, même si les animaux de ferme vivent dans

Quand on sort des images publicitaires, on découvre toutes les petites misères de la vie des animaux de ferme.

Photographie par Same Ravenelle. — Refuge RR, refugerr.org

de meilleures conditions que ceux des élevages industriels, ils ne se retrouvent toutefois pas dans des conditions favorables à leur épanouissement. Par exemple, si la basse-cour est préférable à la cage, elle n'est pas un lieu propice au bien-être d'une poule, qui évoluerait mieux dans un environnement plus boisé. Enfin, dans ces conditions artificielles, les animaux développent autant de maladies que dans l'environnement certes confiné, mais contrôlé des élevages industriels. Au bout du compte, ils ne sont pas toujours en meilleure santé. L'élevage à la ferme reste donc un système d'exploitation des animaux qui ne garantit en rien leur bien-être et une meilleure qualité des produits qui en sont tirés. Sans compter que ce type d'élevage n'est pas généralisable au vu des quantités de produits d'origine animale consommés de nos jours. Pourquoi donc continuer à le défendre quand on sait qu'il existe une façon toute simple de mettre un terme à la cruauté qui s'exerce de nos jours à l'encontre des animaux de rente ? Il suffit d'arrêter de les manger.

Quand on a fini de lire ce livre, on se dit que la cible principale des véganes ne doit plus être l'élevage industriel. De fait, ce système d'élevage

n'a déjà presque plus de soutien déclaré : personne ne le défend, en dehors de ceux qui y ont des intérêts financiers. Le discours à combattre en priorité est celui qui fait la promotion de l'élevage à la ferme parce que, jouissant encore d'une forte respectabilité au sein de la société, il sert à justifier tout le système d'exploitation des animaux. C'est bien lui qui normalise l'idée que l'on peut tuer un animal juste pour avoir le plaisir de le manger. Or, pour que la société ait des chances de devenir végane, il faut que l'opinion publique comprenne qu'on ne doit pas tuer par caprice. Voilà pourquoi le véganisme ne s'imposera que lorsque les discours de promotion de la « viande heureuse » apparaîtront pour ce qu'ils sont : des impostures.





Fondation Po

Notre mission

Recueillir les animaux abandonnés

Soigner et stériliser au besoin

Favoriser les adoptions responsables

Promouvoir les droits des animaux

Éduquer et informer les gens

Envie de nous aider?
Besoin d'aide?

fondationpo.com
fondationpo@gmail.com
facebook.com/PoLaChatteGeriatrique



La cause des animaux. Pour un destin commun

FLORENCE BURGAT (BUCHET CHASTEL, 2015)

Notre conception paradoxale des animaux constitue le point de départ de l'essai de Florence Burgat. D'un côté, la réduction des animaux au vulgaire statut de biens nous indigne et, de l'autre, nos habitudes quotidiennes reposent sur leur exploitation généralisée, justifiée par leur assimilation à ce même statut. C'est à travers les usages quotidiens et banals que l'auteure met au jour la logique profonde qui mène à cette domination : la croyance d'une distinction essentielle entre l'être humain et les animaux, jugés inférieurs, qui assoit la mainmise humaine, sa suprématie. Tantôt considéré comme de la « viande sur pied », tantôt comme un organisme réagissant à des stimuli, l'animal est réduit à sa finalité pour l'homme – mets, vêtement, produit de consommation – qui nie sa propre individualité et sa vie psychique singulière.

En confrontant la représentation des animaux à la réalité effective de leur sort, l'auteure interroge divers discours de légitimation de leur mise à mort et de leur exploitation. Ainsi, elle déboulonne autant le mythe de la « viande heureuse » que celui de l'utilité scientifique de l'expérimentation, en montrant toutes les contradictions et surtout les solutions de rechange à ces procédés mortifères. En conclusion, l'auteure relate la facilité d'adopter un mode de vie alternatif dans nos sociétés d'abondance où il n'y a plus d'excuses pour souscrire à cette violence envers les animaux. Accessible à tout public, cet essai limpide saura plaire et outiller le lecteur profane ou averti.

– Rachel Couture



Un indispensable Petit traité de véganisme

GARY FRANCIONE ET ANNA CHARLTON (L'ÂGE D'HOMME, 2015)

On ne devait pas faire souffrir les animaux sans nécessité et les êtres humains comptent davantage que les animaux. C'est à partir de ces deux intuitions morales largement partagées et sans brusquer le lecteur néophyte que ce *Petit traité de véganisme* nous invite à une réflexion sur une dichotomie manifeste : d'un côté, nos réactions épidermiques face à la violence gratuite faite aux animaux de compagnie et, de l'autre, notre propre aveuglement face à la charge de violence tout aussi gratuite et non nécessaire envers les animaux d'élevage. Francione et Charlton soutiennent d'entrée de jeu que, sans même aborder la question du droit animal, les opinions actuelles du lecteur devraient déjà le conduire à adopter une alimentation végétalienne.

L'essentiel de l'ouvrage consiste alors à répondre, avec précision et pédagogie, aux multiples objections et questionnements que soulève naturellement une telle proposition. Tout y est décortiqué, des réactions les plus primaires jusqu'aux interrogations les plus légitimes : craintes pour la santé, arguments religieux, faux dilemmes, mais aussi les lois de la nature, l'illusion des élevages « sans souffrance », le rôle des traditions, la délicate question des relations sociales, l'hypothétique souffrance des plantes ou les difficultés d'une transition alimentaire... Chacun des arguments est réfuté avec le ton convaincant et accessible d'un juriste qui devine d'avance les objections. En somme, un petit traité bien ficelé et très utile pour les débats avec ceux qui s'opposent au véganisme.

– Émilie-L. Sauvé

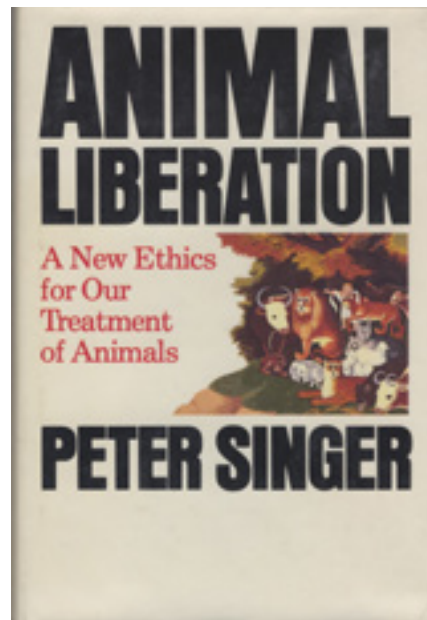


La libération animale a 40 ans

Il y a quarante ans, paraissait ce qui allait devenir l'un des classiques de l'éthique animale et du mouvement pour les droits des animaux, *Animal Liberation*, du philosophe australien Peter Singer.

Connu pour ses positions controversées sur la pauvreté, l'euthanasie et l'avortement, Peter Singer, (professeur à Princeton et Melbourne), avait publié en 1973 dans la *New York Review of Books*, sous le titre « Animal liberation », une recension d'un ouvrage dirigé par Godlovitch et Harris, *Animals, Men and Morals*¹, qui allait devenir le premier chapitre de *Animal Liberation*.

L'argument de Peter Singer en faveur de l'égalité animale s'inscrit explicitement dans la lignée des mouvements de libération du XVIIIe au XXe siècles : abolition de l'esclavage et mouvements pour les droits civiques, l'égalité des sexes et les droits des homosexuels. La thèse en est simple : on ne peut moralement discriminer les animaux d'après le seul critère de l'espèce. *La libération animale* est une critique du « spécisme » (un terme emprunté à Richard Ryder²), un préjugé consistant à accorder moins de (ou aucun) poids aux intérêts des animaux non humains, au seul prétexte qu'ils ne sont pas de notre espèce. La notion établit une analogie avec le racisme et le sexisme, qui consistent également à discriminer sur la base arbitraire de la race ou du sexe. Or notre considération morale est due à chacun pour autant qu'il est sensible (*sentient*), c'est-à-dire capable d'éprouver du plaisir et de la douleur et, par là-même, doué d'intérêts. Les hommes et les souris sont sensibles, pas les plantes ou les



Peter Singer, *La libération animale*, Petite Bibliothèque Payot, 2012.

pierres. C'est dans une célèbre note de bas de page³ citée par Singer que le fondateur de l'utilitarisme, Bentham, posait la seule question pertinente. Il notait en 1789 que, pas plus que la noirceur de la peau ne justifiait de transformer un homme en esclave, des caractéristiques telles que le nombre de pattes ou la pilosité ne suffisaient pas à « abandonner un être

Nicolas Delon est chercheur en éthique animale et professeur assistant au département d'études environnementales de la New York University.

sensible à ce même sort ». La question, continuait Bentham, « n'est pas peuvent-ils *raisonner* ? ni : peuvent-ils *parler* ? mais : peuvent-ils *souffrir* ? » Ce passage allait devenir, probablement grâce à Singer, l'un des plus cités de l'histoire de l'éthique animale.

Peter Singer défend un *Principe d'égalité de considération des intérêts* : tous ceux qui, quelle que soit leur appartenance à un groupe quelconque, ont des intérêts similaires ont droit à une considération égale. Il faut donc traiter de façon similaire les cas similaires. L'application de l'idée morale d'égalité à tous les êtres sensibles découle, d'une part, de l'importance de la cohérence dans le raisonnement moral et, d'autre part, de notre attachement à l'égalité de *droit* de tous les êtres humains, indépendamment du *fait* de leurs aptitudes et de leurs traits de naissance. Pas plus que la couleur de peau ou le sexe à la naissance ne doivent justifier de privilégier les membres de tel ou tel groupe, l'appartenance à telle ou telle espèce ne doit déterminer le poids des intérêts d'un animal. *Exit* donc l'exceptionnalisme humain, puisqu'il n'existe aucune caractéristique moralement pertinente qui soit possédée par *tous* les humains, mais ne soit possédée par *aucun* animal.

Le principe d'égalité de considération n'implique pas une *identité de traitement* pour autant que deux êtres, par exemple d'espèce ou de sexe différent, aient des *intérêts divergents*. C'est pourquoi Singer apparaîtra trop modéré à bien des défenseurs de la cause. Par exemple, dans la mesure où des animaux ont un intérêt moindre à la « continuation de leur propre

existence », ils n'auront pas un droit égal à la vie. Ils ne sont pas, selon Singer, conscients d'eux-mêmes et n'ont pas de préférences portant sur l'avenir. Ainsi, au moins en théorie, tant que nous les tuons sans douleur et rapidement, nous ne leur causons pas de tort. En les remplaçant par des êtres aussi heureux, on obtient un jeu à somme nulle : la somme de bonheur dans l'univers est préservée sinon augmentée.

Singer doute cependant qu'un régime omnivore, même centré sur le bien-être animal, puisse éviter de causer des souffrances inutiles aux animaux. En outre, il estime que nous pouvons maximiser le bonheur de tous en privilégiant une alimentation

Tous ceux qui, quelle que soit leur appartenance à un groupe quelconque, ont des intérêts similaires ont droit à une considération égale.

végétarienne, libérant des terres et des ressources pour nourrir plus de gens. De la même manière, la souffrance induite, dans une majeure partie des cas, par l'expérimentation animale n'est pas nécessaire. Si vous devons accorder un même poids aux intérêts de ceux sur qui nous expérimentons, cette souffrance l'emporte largement sur les éventuels bienfaits pour l'humanité. Dans ces deux domaines Singer mobilise un argument fréquent en éthique animale, dit des cas marginaux : si vous refusez de traiter certains humains (handicapés mentaux graves, personnes en coma végétatif, séniles, nourrissons) comme on traite les animaux, alors qu'ils possèdent les mêmes caractéristiques pertinentes, vous faites preuve de spécisme (autrement dit, d'incohérence et de partialité). Vous devez accepter – ou refuser – les

mêmes protections aux intérêts des uns et des autres.

La libération animale regorge de détails sur la réalité de notre traitement des animaux et de recommandations pratiques, peu accessibles à l'époque, sur la possibilité et la nécessité d'un changement de comportements, notamment par l'adoption d'un régime végétar/lien. L'ouvrage combine ainsi deux niveaux de persuasion : d'une part, la description minutieuse des conditions d'élevage, de transport et d'abattage des animaux, ainsi que des tests et de la recherche sur les animaux, suffit à elle seule à pousser le lecteur à remettre en cause la légitimité de nos pratiques ; d'autre part, la critique argumentée des thèses ayant légitimé la domination et l'exploitation des animaux par les humains à travers l'histoire assure à la dénonciation des faits une assise éthique solide.

La libération animale s'adresse à tous : écrit dans une langue claire et accessible, le livre de Singer aboutit à des conclusions radicales fondées sur des prémisses acceptables par tous (il ne faut pas causer de souffrances sans nécessité ; il faut traiter les cas similaires de façon similaire). Connue pour son utilitarisme (la théorie philosophique selon laquelle est juste ce dont les conséquences maximisent le bien-être de tous), Singer n'y recourt guère dans *La libération animale*, ce qui prête d'autant plus de portée à ses conclusions. Cela n'a pas empêché le livre de susciter la controverse, aussi bien parmi les défenseurs du statut moral des animaux que leurs adversaires : l'argument des cas marginaux, la minoration de l'importance de la mort, le rejet des émotions au profit de l'argument constituent autant de pierres d'achoppement. Cela ne contredit pas non plus l'utilitarisme de Singer, ni ses actions en faveur de réformes graduelles de l'élevage améliorant ça et là le bien-être animal. Notons qu'on ne trouvera pas là une défense des droits à proprement parler. Singer, comme Bentham, les considère au mieux comme d'utiles fictions protégeant les intérêts en vue du bien général. Cela le distingue, par exemple, d'un Tom Regan ou d'un Gary Francione, qui accordent respectivement à tous les, « sujets-d'une-vie » ou tous les animaux sensibles des droits égaux et inviolables. Paradoxalement, Singer ne revendique pas une *libération* de principe. Il pourrait en effet envisager

La libération animale **s'adresse à tous : écrit dans une langue claire et accessible, le livre de Singer aboutit à des conclusions radicales fondées sur des prémisses acceptables par tous.**

que dans certaines circonstances l'utilisation des animaux ait les meilleures conséquences. Néanmoins, si perpétuer leur utilisation répand l'idée qu'ils ne sont que des moyens à la merci des humains, il concédera volontiers qu'il vaut mieux viser son abolition. En d'autres termes, tout dépendra des circonstances plutôt que des droits fondamentaux des animaux.

La réédition en poche de la traduction française est accompagnée d'une utile présentation critique par J.-B. Jeangène Vilmer, d'une préface inédite de l'auteur

et des deux précédentes préfaces (1990, 1975), évoquant l'impact de l'ouvrage en même temps que le relatif progrès des pratiques et des mentalités en quarante ans. Peu d'ouvrages ont eu autant d'influence sur le grand public comme sur le monde philosophique et, entend-on souvent, converti autant de gens au végétar/lisme. Ce qui est sûr, c'est que la « libération animale » - peu importe ses ambivalences - n'est pas moins un mouvement d'avenir qu'il y a quarante ans. C'est aussi un ouvrage fondateur, qui demeure un incontournable pour les véganes et – surtout ? – pour les autres.

1. S. Godlovitch, R. Godlovitch et J. Harris (dir.), *Animals, Men and Morals*, Londres, Victor Gollancz, 1971.

2. R. Ryder, *Speciesism*, feuillet non publié, Oxford, 1970.

3. J. Bentham, *Introduction aux Principes de Morale et de Législation*, traduction Centre Bentham coordonnée par J.-P. Cléro et E. de Champs, Paris, Vrin, 2011.

Justice Animale Sociale & Environnementale

On ne peut pas sauver les uns tout en opprimant les autres.



La libération animale doit s'intégrer aux autres mouvements d'émancipation. La justice animale est un mouvement de justice sociale ! Au Réseau JASE, nous parlons de tout ça : de justice animale, sociale et environnementale.

Conférences et ateliers à venir sur les refuges pour animaux, l'agriculture durable, les stratégies pour le mouvement de défense animale, et bien d'autres encore !

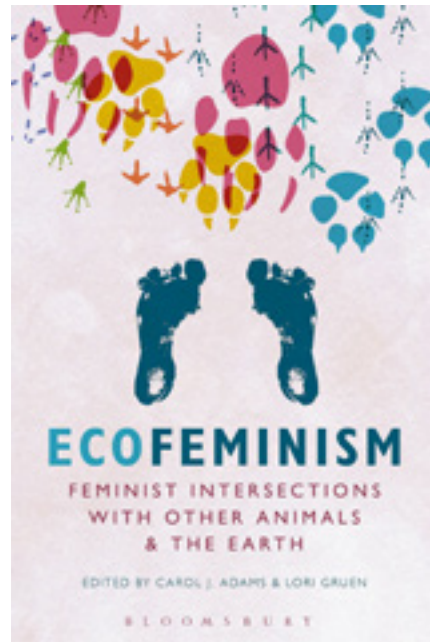
Venez jasez.
facebook.com/reseauJASE

L'écoféminisme et la solidarité des luttes

Fruit d'un colloque en l'honneur de Marti Kheel, ce recueil dirigé par Carol J. Adams et Lori Gruen regroupe des textes originaux d'écoféministes contemporaines.

Qu'est-ce qui intéresse les écoféministes ? C'est l'analyse des diverses façons dont les oppressions humaines, notamment le sexisme, l'hétéronormativité, le racisme, le colonialisme et le capacitisme, sont liées au spécisme et à l'idéologie de la suprématie humaine. Le recueil *Ecofeminism* s'ouvre sur une revue historique très utile de ce mouvement qui permet de mieux comprendre comment se sont développées les théories et les pratiques écoféministes des quarante dernières années. Une chronologie des événements marquants du siècle dernier est également inscrite sur chaque page du livre.

La première partie, intitulée « *Affect* », rassemble des articles sur le rôle de la compassion (Deane Curtin), sur la joie, l'humour et le jeu (Deborah Slicer), sur la sympathie et l'épistémologie participative (Josephine Donovan) et sur le deuil (Lori Gruen). Dans « *Eros and the Mechanisms of Eco-Defense* », patrice Jones soutient que « la libération animale est tout entière à propos des corps ». Elle propose de combattre l'*hubris* humaine en cultivant un *eros queer* fondé sur le partage du plaisir et de la joie qui permet une connexion physique, émotionnelle, psychologique et intellectuelle avec les autres animaux. Elle analyse notamment la façon dont les stéréotypes de genre dominent les représentations culturelles et scientifiques des autres animaux.



L'excellent article de Sunaura Taylor, « *Interdependent Animals: A Feminist Disability Ethics-of-Care* », soutient que le mythe de l'autosuffisance et la dévalorisation de la dépendance ont à la fois légitimé la subordination des personnes en situation de handicaps et celle des animaux domestiques.

Ecofeminism. Feminist Intersections with Other Animals and the Earth (Bloomsbury, 2014).

Christiane Bailey est doctorante en philosophie et spécialisée en éthique animale.

Critiquant l'idée du contrat domestique selon lequel l'abattage des animaux est mutuellement bénéfique — puisque si nous cessions de les manger, les animaux domestiques disparaîtraient —, Taylor soutient que « lorsque nous disons qu'en les tuant nous leur permettons de vivre, nous déclarons que ces animaux n'ont qu'une seule raison d'être : nous être utiles. Nous les voyons seulement comme des produits de consommation qui seront enlevés des rayons s'il n'y a plus de marché pour eux ». Elle propose de s'inspirer des travaux en études du handicap pour développer des façons de prendre soin des autres animaux en évitant, d'une part, la domination et l'exploitation et, d'autre part, le paternalisme et l'infantilisation.

La seconde partie, intitulée « *Context* », regroupe des textes de Ralph Acampora sur l'alimentation éthique contextuelle, de Carol J. Adams sur l'intersection de la race, du sexe et de l'espèce, et de Greta Gaard sur les écomasculinités et les écosexualités. L'essai très personnel de Karen S. Emmerman plonge au cœur des difficultés de naviguer dans un monde où l'omniprésence de l'exploitation animale rend la pratique du véganisme éthique déchirante par moments. Ce fut notamment le cas lorsque la naissance prématurée de son fils lui imposa de se tourner vers une préparation pour nourrissons impliquant la mise à mort de moutons.

Claire Jean Kim analyse les intersections complexes du racisme et du spécisme dans le cas de Michael Vick, un footballeur afro-américain condamné pour des combats de chiens pitbulls. Dénonçant les effets néfastes du rêve américain, elle

soutient qu'il est temps de « rêver un autre rêve » et de reconnaître que la lutte contre la suprématie blanche va de pair avec la critique de la suprématie humaine.

Dans son éclairante contribution, Richard Twine soutient que le soupçon d'ethnocentrisme qui pèse sur l'universalisation du véganisme devrait plutôt se tourner sur l'universalisation néocoloniale de l'alimentation occidentale. En effet, en dépit de ses effets sur l'insécurité alimentaire mondiale et les cultures locales, cette alimentation est encore présentée comme un progrès inévitable rendu possible par le développement du libre marché, alors qu'elle enrichit principalement les multinationales.

Sans absoudre les groupes minoritaires de leur responsabilité vis-à-vis des autres animaux au nom du respect de la diversité culturelle, Twine dénonce toutefois l'instrumentalisation de la protection animale par la droite ethnocentriste qui en fait un prétexte pour cibler les immigrants et les étrangers (par exemple, l'abattage halal).

On l'aura compris, ce précieux recueil témoigne de la pertinence et de l'urgence des réflexions écoféministes. Il rappelle également l'importance de développer une pratique philosophique plus attentive aux contextes particuliers qu'aux jugements universels. Et il offre des pistes passionnantes pour développer des relations plus saines et justes avec les autres animaux.



Les animaux ne sont pas des marchandises

L'ouvrage fondateur du mouvement abolitionniste est enfin traduit en français.

L'argument central défendu par Gary Francione dans son livre *Introduction aux droits des animaux* est pragmatique et simplissime. Il repose sur une intuition largement partagée : il ne faut pas faire de mal aux animaux lorsque cela n'est pas nécessaire. Une personne sadique, qui torture un animal par pur plaisir, nous semble commettre un acte moralement répréhensible. Or, remarque Francione, la vaste majorité des pratiques socialement acceptées impliquant l'utilisation d'animaux ont elles aussi pour unique raison d'être la recherche de notre plaisir. Autrement dit, elles ne relèvent en rien de la nécessité. C'est le cas de la chasse sportive, du port de fourrure, de cuir ou de laine, de divertissements tels que la corrida, les zoos ou les spectacles aquatiques ou encore de la consommation de lait, de viande et d'œufs. Toutes ces pratiques impliquent d'horribles souffrances pour les animaux. Des souffrances infligées pour le plaisir que ces activités nous procurent. Des souffrances injustifiables.

Francione diagnostique une « schizophrénie morale » : nous affirmons nous préoccuper de la souffrance des animaux, tout en les faisant souffrir pour le moindre de nos caprices. Il soutient que le sort épouvantable des autres animaux est la conséquence du statut inférieur que nous leur réservons. En effet, explique-t-il, on ne peut évaluer justement les intérêts d'une propriété, lorsqu'ils s'opposent à ceux



Introduction aux droits des animaux, de Gary L. Francione, l'Âge d'homme, 2015.

de son propriétaire. Ce fut le cas pour les esclaves humains dont les intérêts fondamentaux étaient systématiquement écartés dès qu'ils entraient en conflit avec les intérêts, même les plus futiles, de leurs maîtres. Pour Francione, la seule manière de protéger équitablement les intérêts des animaux serait de leur attribuer un statut moral et juridique égal au nôtre, c'est-à-dire celui de personnes, à part entière.

La seule activité qui pourrait sembler répondre à des considérations plus sérieuses que la simple quête de plaisir est la recherche scientifique. C'est pourquoi Francione consacre un chapitre distinct de son ouvrage à cette question. Il commence par

Valéry Giroux est docteure en philosophie et coordonnatrice du Centre de recherche en éthique (CRÉ).

montrer que la très vaste majorité des expériences menées sur des animaux ne sont pas non plus nécessaires (plusieurs servent surtout à tester la toxicité de produits cosmétiques ou domestiques, d'autres pourraient être remplacées par des méthodes alternatives, etc.). Quant aux expériences qui sont réellement utiles à la santé humaine, elles amènent Francione à soutenir un argument antispéciste, distinct de son argument pragmatique.

Nous refusons que des expériences soient menées sur des êtres humains contre leur gré, rappelle-t-il, même si cela nous prive de connaissances encore plus utiles du point de vue médical que celles que nous offrent les expériences menées sur des animaux non humains – car, dans le premier cas, on évite le problème de l'extrapolation des résultats. Pourquoi ? Parce qu'il nous semble condamnable de porter atteinte aux intérêts fondamentaux d'un individu, quand bien même cela bénéficierait au plus grand nombre. Or, refuser de protéger ainsi les intérêts similaires de certains êtres simplement parce qu'ils n'appartiennent pas à l'espèce humaine relève du spécisme, une discrimination aussi injustifiable que le racisme ou le sexisme. Voilà pourquoi, selon Francione, il faut protéger tous les êtres sensibles en les retirant de la catégorie juridique des biens meubles soumis au régime de la propriété, pour leur accorder le statut « prélégal » de personnes. Il prône dès lors l'abolition de toutes les formes institutionnalisées que peut prendre leur exploitation – y compris la domestication –, ainsi que l'adhésion de chacun au véganisme.

L'une des forces du livre est que Francione

Valéry Giroux

parvient à montrer que même les *welfaristes* les plus modérés (ceux qui ne se soucient que des abus et des souffrances inutiles) devraient s'opposer à la plupart des pratiques reposant sur l'exploitation animale et devenir véganes. Il établit également que, pour des raisons antispécistes, tous les êtres sensibles devraient jouir d'un statut moral et juridique identique à celui des êtres humains. D'une manière qui séduira autant les lecteurs néophytes que les bons connaisseurs de l'éthique animale, *l'Introduction aux droits des animaux* s'appuie sur des intuitions on ne peut plus consensuelles pour en venir à des conclusions renversantes, en l'occurrence l'absolue nécessité de repenser nos obligations de justice à l'égard des autres animaux.

Évidemment, l'approche de Francione peut à son tour être interrogée. Elle doit notamment répondre aux questions soulevées récemment par Sue Donaldson et Will Kymlicka dans leur ouvrage *Zoopolis* : serait-il juste d'abolir l'institution de la domestication si cela devait mener à l'extinction de plusieurs espèces animales ? Vaut-il mieux nous limiter, comme le demande Francione, à octroyer aux animaux domestiques le statut prélégal de personnes, ou ne faudrait-il pas aussi leur accorder des droits politiques relevant de la citoyenneté ? À l'heure actuelle, il semble que la discussion ne porte plus autant sur le caractère excessivement exigeant des conclusions de *l'Introduction aux droits des animaux*, que sur l'opportunité d'aller plus loin et de reconnaître la pleine appartenance de ces citoyens non humains aux communautés que nous formons avec eux.

Les livres qui goûtent bon

VEGAN (Mango)
Audrey Cosson



Dans cet ouvrage coquet et compact, l'auteure et styliste culinaire Audrey Cosson présente près d'une quarantaine de recettes riches en couleurs, en textures et en saveurs. Après une jolie photo d'une dépense végétalienne et une très brève introduction où elle décrit sommairement les

ingrédients de base composant l'alimentation végétale, l'auteure propose des recettes accessibles à tous, qui se préparent aisément avec des aliments simples, frais et faciles à trouver. Pour chaque recette, elle offre des renseignements sur les ingrédients, des conseils et idées de remplacement, en plus d'instructions claires et précises, montrées étape par étape. Chaque recette est également accompagnée d'une appétissante photo en pleine page. Le souci d'esthétique dans les recettes, et l'importance accordée au stylisme culinaire (beauté des assiettes) sont omniprésents dans l'ouvrage, donnant envie de le feuilleter encore et encore. J'ai mis à l'essai les falafels de millet et pois chiches ainsi que le dal de lentilles corail à la noix de coco et j'ai adoré ! Les prochaines recettes sur ma liste ? Le houmous de fèves et le panna cotta au lait d'amandes. Miam !

Les secrets véganes d'Isa
Isa Chandra Moskowitz, (L'Âge d'Homme)

Auteure, chroniqueuse, fondatrice d'un restaurant et d'une association de défense des droits des animaux, Isa Chandra Moskowitz défend « l'activisme culinaire ». Elle bâtit sa renommée en cuisine végétalienne depuis plus de dix ans en publiant divers livres de cuisine tous plus alléchants les uns que les autres. Maintenant devenue une référence dans le monde végane, Isa nous présente ici un ouvrage impressionnant de près de 200 recettes, permettant autant aux cuisiniers chevronnés qu'aux novices d'enrichir leur répertoire en cuisine végétalienne. On y retrouve notamment de judicieux conseils sur la planification des repas à l'avance, car le livre se veut une base pour la cuisine végétalienne en semaine, simple et quotidienne. En plus, les recettes ont été pensées pour cuisiner sans salir beaucoup de vaisselle !

Le livre s'ouvre sur une belle section explicative, où l'auteure partage sa philosophie, ses trucs, certains renseignements sur les allergènes, une description du garde-manger végétalien typique et une énumération des divers outils de cuisine qu'elle juge indispensables. Coup de cœur pour la section originale et efficace « Boucherie végane », qui explique en images les différentes manières de couper le tofu et le tempeh. Les plats d'Isa Chandra sont simples, sont faits de produits locaux et d'ingrédients frais



Ariane Bilodeau est blogueuse
à Vert et Fruité.

et prennent, pour la plupart, moins de 30 minutes à préparer. On retrouve bon nombre de recettes à base de seitan, un ingrédient encore peu connu, quoique populaire dans les milieux véganes. Voilà une belle occasion de se familiariser avec cet aliment intrigant et de l'intégrer dans son quotidien.

Chaque recette est accompagnée d'une petite introduction anecdotique ou informative, ainsi que d'une panoplie de notes, trucs et idées de remplacements pour ajuster les ingrédients à ce que nous avons sous la main. Le souci du détail est ce qui fait de ce livre un grimoire que devraient ajouter à leur collection tant les végétaliens que les omnivores curieux. Grâce à ce livre, j'ai su préparer la meilleure sauce crémeuse à l'arachide que j'aie jamais goûtée. Les prochaines recettes sur ma liste ? La chaudière de « palourdes » de la Nouvelle-Angleterre, la soupe au pesto avec gnocchis, haricots et feuilles de bette, les recettes de burgers (il y a même un sloppy joe !), le sandwich au « thon » de pois chiches et le spaghetti aux boulettes de tempeh.



Illustration par Aurore Danielou

Ariane Bilodeau



Recettes vegan: 50 recettes faciles, équilibrées et gourmandes
Catherine Moreau et Florence Solsona, (Larousse)

Catherine Moreau, styliste culinaire et auteure de livres de cuisine, et Florence Solsona, médecin nutritionniste, unissent leurs forces pour présenter ce petit livre de recettes concis et informatif. Malgré une introduction maladroite qui vient malheureusement renforcer certains préjugés que tant d'autres auteurs et blogueurs véganes tentent de déconstruire, on découvre un recueil de recettes très simples, qui peuvent plaire à tous les types de cuisiniers en quête d'inspiration. La majeure partie des recettes est accompagnée d'une photo au style épuré, délicat et sans prétention. À chaque recette est jumelée une courte rubrique très informative, « L'avis de la nutritionniste ». On y trouve des renseignements sur la valeur nutritionnelle et les propriétés des ingrédients utilisés, leurs bienfaits sur le corps humain, ainsi que des suggestions d'ajouts, de combinaisons ou de substitutions. Parmi les recettes les plus alléchantes, on compte : un cake aux olives noires et au potimarron (avec du tofu soyeux !), de magnifiques pizzas colorées, des samossas de seitan au curry et une tarte aux carottes, citron confit et coriandre.



Les blogueuses cuisinent VEGAN
Collectif, (Larousse)



Blogues participants : aime & mange, Antigone 21, emilie murmure, Le plaisir des mets, Les recettes de Juliette, My Sweet Faery, Petits repas [green] entre amis, Saveurs Végétales, Sweet and Sour et VG-Zone

Dans cet ouvrage attrayant et actuel, arrivé en librairies en mars dernier, la

collection Cook & Blogs de Larousse cède la parole à dix blogueuses et un blogueur véganes, qui nous présentent leurs recettes préférées. Le résultat ? Cinquante recettes hautes en couleur qui prouvent que la cuisine végétale est pleine de gourmandises et de surprises, en plus d'être facile à réaliser et équilibrée. Chaque recette est accompagnée d'une jolie image en pleine page, telle une vitrine mettant en valeur le stylisme culinaire et la touche personnelle de chaque blogue. Le fait que l'ouvrage soit collectif permet de découvrir de nouveaux blogues, de connaître les inspirations, spécialités et ingrédients de prédilection de diverses personnes talentueuses et créatives. Cela permet aussi de choisir parmi des recettes pour tous les goûts, pour toutes les occasions et avec des degrés de technicité convenant à chacun. Coup de cœur pour les recettes faciles et surprenantes d'Emilie Murmure et les douceurs sans gluten de Sweet & Sour. J'ai déjà hâte d'essayer les lasagnes mexicaines de VG-Zone et le trio de tartinades pour petits matins pressés d'Antigone 21 !

Mon premier dîner végétalien
Sue Quin, (Marabout)



J'essaie toujours de ne pas juger l'arbre par l'écorce, mais les jolis légumes peints à l'aquarelle en toute simplicité m'ont plu tout de suite. Feuiller le livre et survoler quelques recettes m'ont ensuite convaincue ! *Mon premier dîner végétalien*, un livre de recettes dont le titre semble indiquer qu'il s'adresse aux novices de la cuisine végétale, est en fait un ouvrage très complet et sans prétention qui plaira à coup sûr aux cuisiniers de tous les niveaux. L'introduction est à la fois concise et complète, avec des recettes de base (laits, yaourts, crèmes, beurres, etc. végétaux) et un petit guide permettant de *végétaliser* nos recettes préférées. De belles esquisses donnent un look à la fois léger et vintage à cette section. On retrouve ensuite 140 recettes, chacune joliment illustrée et enrichie d'explications très claires et précises. Mention particulière pour les magnifiques pages doubles présentant plusieurs déclinaisons de *fauxmages*, de burgers, de tartes et de crèmes glacées, ainsi que pour la panoplie de classiques *végétalisés*, dont un gratin dauphinois et un hachis parmentier. On compte aussi des recettes surprenantes et intrigantes, comme une terrine méditerranéenne, une salade de betteraves rôties au *fauxmage* de chèvre, des poivrons farcis aux pommes de terre au cumin, des fusillis à la crème d'artichaut et un gâteau au sirop d'orange aromatisé à la cardamome.



V
SBS
R

Photographie par Same Ravenelle. — Refuge RR, refugerr.org

Illustration par Aurore Danielou



arts

***art contemporain,
bande dessinée***

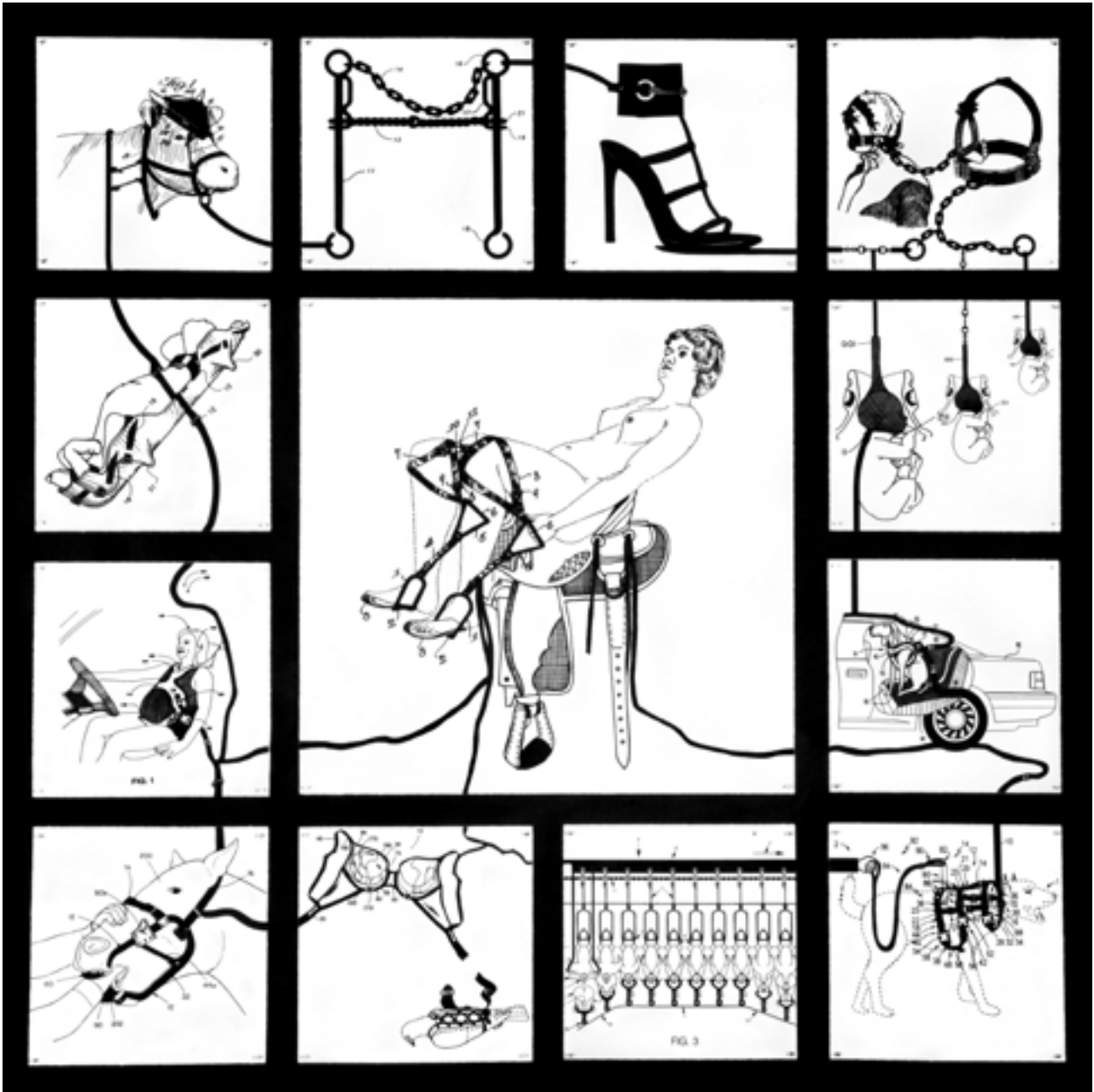


© L.A. Watson, *The Roadside Memorial Project*, 2014.



© L.A. Watson, *A Bird at My Table*, 2008.

© L.A. Watson, *Patent Pending* (détail), 2015.



L.A. Watson et les vies précaires

Militantisme et art font parfois bon ménage. Au cours des dernières décennies, les mouvements féministe, des droits civiques et LGBTQ ont tous trouvé écho auprès des artistes contemporains. La cause animale demeure cependant sous-représentée : rares sont les musées et les galeries à aborder la question de l'antispécisme. Qu'à cela ne tienne, plusieurs artistes — pour la vaste majorité des femmes — s'emploient actuellement à changer la donne. Elles font des arts visuels un véhicule de premier plan de la lutte pour les droits des animaux.

L'Américaine L.A. Watson fait partie de ces pionnières. Végane depuis la mi-vingtaine, cette artiste multidisciplinaire milite pour la reconnaissance des intérêts des animaux non humains. L'an dernier, elle fonde avec Kathryn Eddy et Janell O'Rourke la coalition ArtAnimalAffect, qui a pour objectif de promouvoir les *animal studies* et de créer des opportunités pour les artistes travaillant sur la question animale. Sa démarche s'inscrit dans une perspective intersectionnelle : la domination des femmes et des animaux sont des phénomènes intimement liés selon l'artiste.

La série photographique *A Bird at My Table* (2008) traite plus précisément de l'analogie répandue qui associe les femmes aux oiseaux de basse-cour. Se mettant en scène dans des contextes familiers (allée

de supermarché, repas de *Thanksgiving*) et d'autres qui le sont moins (ferme industrielle, abattoir), l'artiste interroge des dynamiques d'exploitation bien enracinées dans les sociétés occidentales. Les spectateurs sont confrontés à des corps mutilés, artificiellement inséminés et génétiquement modifiés pour se conformer aux standards de l'industrie. L'artiste dresse ainsi un parallèle avec l'objectification des femmes : les oiseaux se voient réduits au statut de biens de consommation, qu'ils soient entiers, sous forme de poitrines ou de cuisses. En liant son expérience à celle de volailles élevées pour leur chair ou leurs œufs, Watson brouille les frontières entre l'objet et le sujet, entre la viande et l'individu.

Le deuil est également un thème phare de la production de Watson. Son installation *in situ*

Julia Roberge Van Der Donckt

Julia Roberge Van Der Donckt est doctorante en histoire de l'art et bénévole à la SPCA de Montréal.

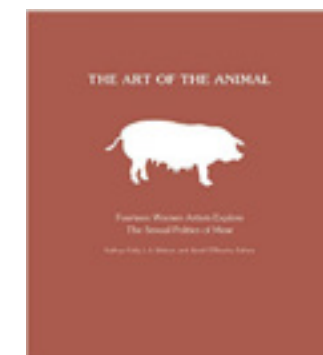
intitulée *The Roadside Memorial Project* (2014) aborde la question des animaux tués accidentellement par les automobilistes.¹ L'œuvre est constituée de silhouettes disposées le long de la route rurale sinueuse qui mène à sa demeure de Frankfort dans le Kentucky où, chaque année, plusieurs dizaines d'animaux perdent la vie. Recouvertes de matériau réfléchissant, technologie elle-même inspirée de la biologie animale, ces figures font office de panneaux d'avertissement, incitant les conducteurs à redoubler de prudence. Elles rappellent aux humains que des lapins, des écureuils, des rats laveurs et d'autres animaux prétendent nuisibles ou sans importance pourraient s'aventurer sur la voie. À la manière des croix et autres monuments érigés sur les lieux d'accidents mortels, ces silhouettes agissent aussi comme mémorial : signalant que ces individus sentients sont dignes d'un deuil, donc que leur vie, aussi précaire soit-elle, a une valeur intrinsèque. D'ailleurs, le phénomène des animaux heurtés par les automobilistes est loin d'être banal si l'on considère qu'environ 1 million d'animaux périssent sur les routes américaines chaque jour.²

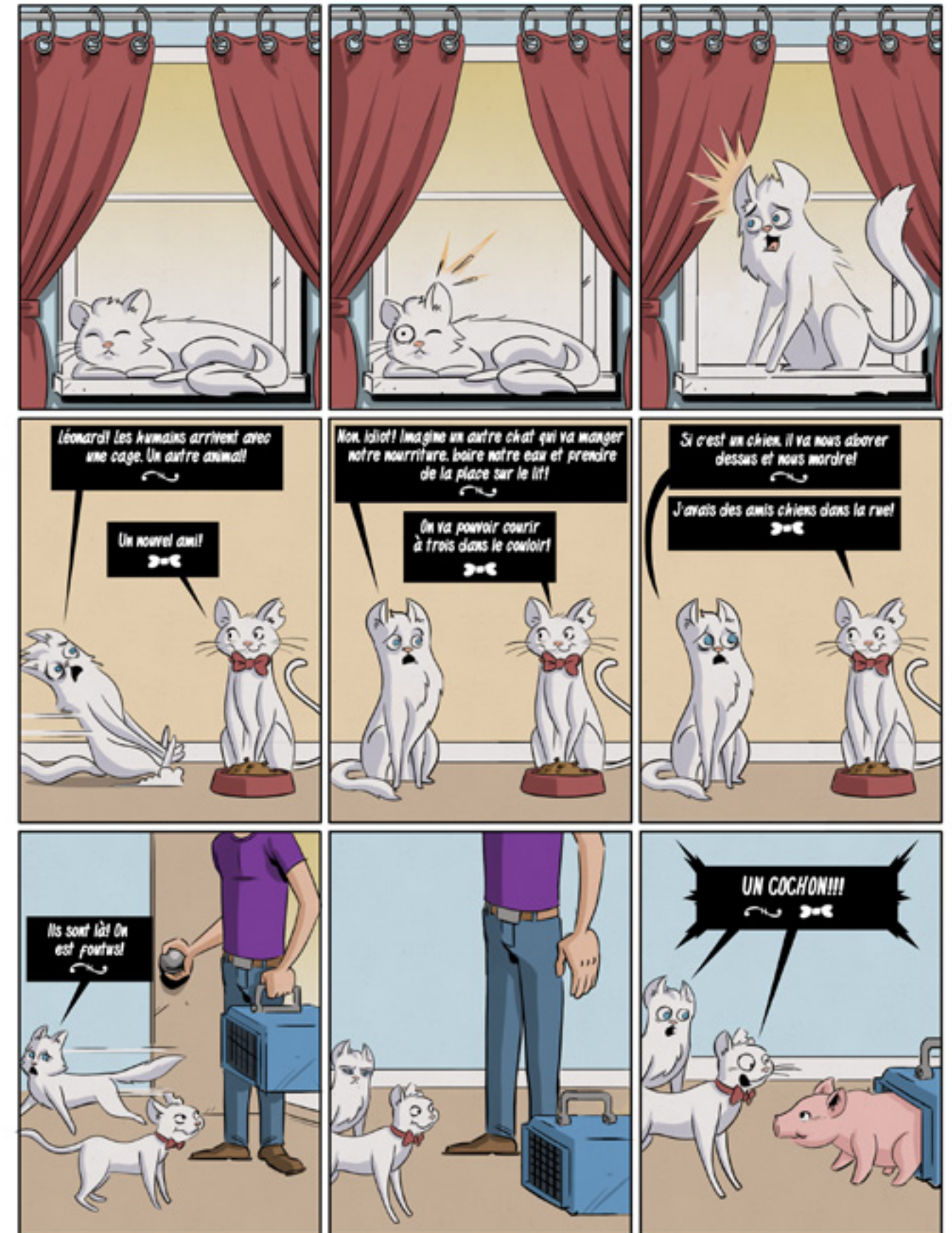
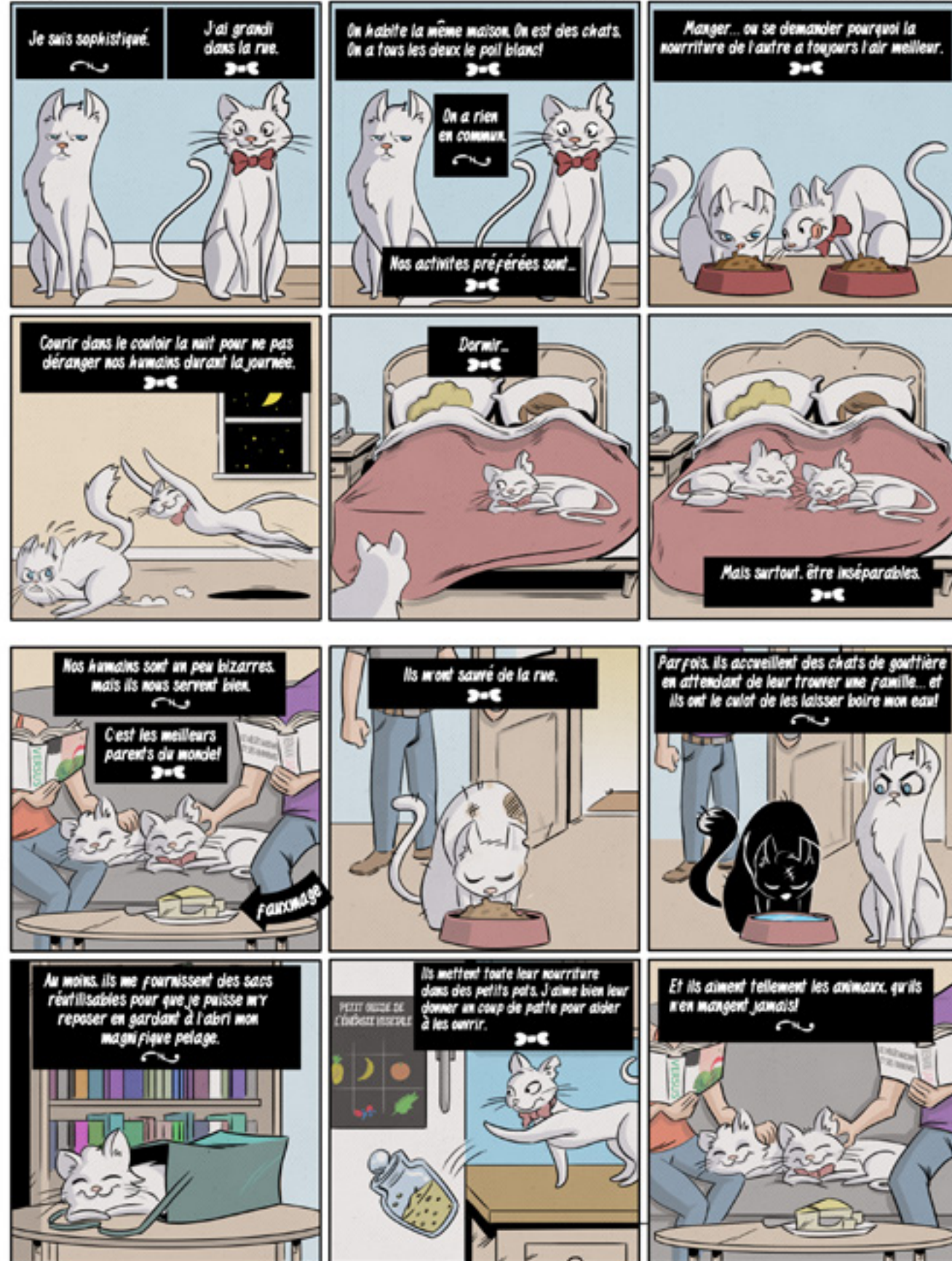
Dans sa plus récente série, *Patent Pending* (2015), l'artiste se penche sur les technologies qui visent à asseoir la domination masculine. Il s'agit d'installations murales où sont juxtaposées des illustrations issues de brevets d'invention du XXe siècle destinés à contraindre le corps des femmes et des animaux. Toutes sortes de corsets, harnais, étriers, et autres mors — motif d'ailleurs très prisé dans la mode féminine — sont ainsi « connectés » au moyen de câbles. Ces dispositifs évoluent en circuit

fermé : comme si les oppressions se renforçaient mutuellement.

Watson est coéditrice de *The Art of the Animal* (Lantern Books, 2015), un ouvrage qui explore l'héritage du célèbre essai de Carol J. Adams, *The Sexual Politics of Meat*, chez une dizaine de femmes artistes. Son travail sera également présenté dans une exposition du même nom qui se tiendra au National Museum of Animals & Society de Los Angeles durant l'automne 2015.

- ¹ Voir Watson, L.A. (2015). « Remains to Be Seen: Photographing "Road Kill" and *The Roadside Memorial Project* », dans Patricia Lopez et Kathryn A. Gillespie, *Economies of Death: Economic Logics of Killable Life and Grievable Death*, Londres : Routledge, p. 137-159.
- ² Soron, Dennis (2011). « Road Kill: Commodity Fetishism and Structural Violence », dans John Sanbonmatsu, *Critical Theory and Animal Liberation*, Plymouth: Rowman & Littlefield, p. 58.





Lora Zepam te parle des coquerelles (*Blattella germanica*)

Je suis végane et j'aime tous les animaux, y compris l'humain, y compris ce qu'on appelle vermine. Je devrais même dire *particulièrement* la vermine ! C'est que j'ai un faible pour les rejets. Et je voudrais aujourd'hui te parler d'un animal injustement mal-aimé : la coquerelle.

Montréal, métro Beaubien, hiver 2011. Je suis accroupie sous les bancs, les genoux et les paumes sur un sol collant et couvert de détrit, les yeux en forme d'étoiles. C'est que je viens d'apercevoir une coquerelle pour la toute première fois de ma vie, et j'ai peine à contenir mon enthousiasme. Bien qu'elles vivent près de l'humain et que les infestations soient fréquentes, j'ai jamais vu ces bibittes chez moi, et j'ai enfin la chance d'en observer ailleurs que dans un livre ou sur mon écran. Oh oui, je suis tutessitée ! Mais pourquoi donc, hein ?

Je suis une ancienne entomophobe reconvertie en passionnée d'insectes. Ce qui veut dire que je suis passée de celle qui hurle et se débat hystériquement à la vue de la moindre bibitte à celle qui veut tout savoir sur les petits arthropodes et qui cherche à les

faire aimer. Alors quand j'observe une espèce pour la première fois, je déborde un peu. Je suis comme ça, intense. Et si tu as peur des insectes, je veux que tu saches que c'est pas honteux, et surtout, que c'est pas irréversible. Sans blague !

« Les blattes comptent parmi les insectes les plus désagréables qui existent.¹ » Cette phrase, tirée d'une brochure gouvernementale, me heurte profondément, et mon but ici sera de te

convaincre que c'est faux. OK, peut-être pas *entièrement faux*, mais je veux apporter une nuance. Moi, je les trouve pas mal cool, les coquerelles.

Comment présenter, en si peu de mots, un animal qui peuple la planète au complet (presque) et possède des superpouvoirs (vraiment !) ? Et, surtout, comment révéler au grand jour sa face cachée, qui

Je suis passée de celle qui hurle et se débat hystériquement à la vue de la moindre bibitte à celle qui veut tout savoir sur les petits arthropodes et qui cherche à les faire aimer.

Lora Zepam a dirigé le numéro 144 de la revue *Moebius* sur le thème *Animaux* et a écrit trois fanzines : *La punaise de lit*, *Les araignées géantes* et *Le morpion*.

est beaucoup plus sympathique que ce que sa réputation laisse croire ?

Les Français les appellent « cafards » ou « cancrelats », les Québécois, « coquerelles », et les Antillais, « ravets », mais je ne pourrai énumérer ici le nom scientifique de chaque espèce de blattes, puisqu'il y en a au moins 4 000 sur Terre. La plupart des espèces ne sont pas considérées comme des insectes « nuisibles ». Elles vivent loin des humains et personne n'en parle jamais. Ici, je vais me concentrer sur l'espèce la plus répandue et (supposément) désagréable, soit la blatte germanique (*Blattella germanica*), qui est originaire d'Asie.

Dans nos habitations, on peut aussi croiser la blatte à bande brune (*Supella longipalpa*), la blatte américaine (*Periplaneta americana*), et la blatte orientale (*Blatta orientalis*). La seule espèce indigène qu'on trouve au Québec est la blatte de Pennsylvanie (*Parcoblatta pennsylvanica*), mais elle n'est pas particulièrement envahissante. Avant de s'intéresser à ce qui fait leur charme, voyons un peu ce qu'elles ont de moins l'fonne.

Pourquoi personne n'aime les coquerelles ?

Il existe trois principaux arguments contre les coquerelles :

01. Les excréments, la salive et les exuvies des blattes, c'est-à-dire leurs mues, peuvent être allergènes chez certaines personnes, voire même déclencher des crises chez les asthmatiques. Si c'est ton cas, tu pourras pas placer tes coquerelles sur Kijiji, non.
02. Elles peuvent souiller les aliments et la vaisselle de leurs excréments et transporter des pathogènes, tels *E. coli* et autres entérobactéries. Pas très ragoûtant, je sais. Il faut alors tout placer dans des contenants bien fermés sans rien négliger. C'est Tupperware qui doit se réjouir du succès des coquerelles. Aussi, elles ont un peu tendance à puer, à cause d'une substance sécrétée par les glandes abdominales qui se trouvent chez la plupart des espèces de blattes. Cette odeur nous répugne, mais elle a un sens pour les blattes. Tout est une question de perception, hein ?
03. Une autre raison de les détester, c'est qu'elles ont des superpouvoirs pis pas toi. Des exemples ? Toffer pas loin de six semaines sans nourriture et 40 jours sans eau. Ou vivre sans tête durant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'elles meurent de déshydratation ou de faim. Peux-tu te vanter d'en faire autant ? Essaie même pas d'y penser. Maintenant, je te présente notre star des coquerelles.

Lora Zepam



Bonjour, voici Blattella germanica

On pourrait dire que c'est elle qui donne mauvaise réputation à toutes les blattes du monde. Elle prolifère rapidement et s'adapte à différents milieux avec une aisance remarquable, ce qui explique son grand succès en tant qu'insecte envahisseur.

La blatte germanique est plutôt petite — 13 à 16 mm de longueur — et peut vivre jusqu'à 250 jours. Ses ailes lui servent surtout à planer, car elle ne peut pas vraiment maintenir un vol soutenu (j'ose dire qu'il ne lui manque que ça pour être un insecte parfait). Comme beaucoup d'espèces de blattes, *Blattella germanica* pond ses œufs dans une longue capsule protectrice appelée oothèque. Celle-ci demeure fixée au bout de l'abdomen de la maman, qui la conservera durant les trois semaines nécessaires à l'incubation et la déposera dans un endroit sécuritaire juste avant l'éclosion. Au moins une trentaine de larves en sortiront.

Les bébés coquerelles ressemblent beaucoup à leurs parents, mais ils n'ont pas d'ailes et sont encore plus quioutes. Si les coquerelles vivent dans

Ça se peut que t'en viennes jamais à tripper sur les blattes comme moi. Mais je t'invite à les regarder de près. Donne-leur au moins une chance. Please.

un environnement suffisamment chaud, humide et riche en nourriture, elles pourront atteindre la maturité sexuelle en deux mois. Très prolifique, une seule blatte germanique a le potentiel de produire un million de descendants. J'ai-tu dit que c'était l'espèce la plus répandue ? *Blattella germanica* est aussi très présente grâce à ses facultés d'adaptation admirables.

Alors que moi je préfère endurer la faim plutôt que de manger de la bouffe qui me répugne, la coquerelle, elle fait pas la fine bouche en cas de pénurie alimentaire. Ta cuisine est trop propre ? Elle va aller faire un tour dans ta salle de bain et manger du savon, du dentifrice, la colle de la tapisserie, ou dans ta bibliothèque pour y grignoter du papier, ou encore, manger ses semblables. Sont pas capricieuses, les coquerelles. Y a pas grand-chose qui les arrête. Une chance qu'elles ne savent pas manier les armes nucléaires, parce qu'on serait dans la marde pas à peu près. Mais pas elles !

Parce qu'elles peuvent supporter de fortes doses de radiations – bien que d'autres espèces aient une plus grande radiorésistance, comme les drosophiles, qui peuvent en encaisser dix fois plus, ou certaines bactéries, qui sont encore plus coriaces.

OK, c'est l'fonne, mais je trippe pas encore sur les coquerelles

Ça se peut que t'en viennes jamais à tripper sur les blattes comme moi. Mais je t'invite à les regarder de près. Donne-leur au moins une chance. *Please.*

Pourquoi les coquerelles sont cool ? Pour plein de raisons ! Voyons d'abord quel est leur rôle dans l'écosystème. Parce que oui, les blattes ont une vie en dehors de la nôtre !

Quand elles vivent dans la nature, un peu plus loin de la civilisation humaine, elles se nourrissent de toutes sortes de débris organiques : elles sont détritivores. C'est des éboueuses ! Comme les *dumpster divers*, les détritivores prennent ce que les autres ne veulent pas. Mais ce qu'ils ignorent, c'est que ça profite pas qu'à eux. Ils ne font pas « disparaître » les vidanges : en mangeant des débris d'origines animale, végétale ou fongique, ils les rejettent sous une forme assimilable pour les bactéries et champignons qui vivent dans le sol. C'est comme ça qu'on fait de l'humus de bonne qualité. C'est une bonne nouvelle pour les végétaux et, par conséquent, pour les animaux. Autre rôle non négligeable, les coquerelles constituent de délicieux repas pour une foule d'animaux. C'est plate pour elles, mais pas pour leurs prédateurs (et ça peut en boucher un à ceux qui pensent que les coquerelles ne servent à rien).

Les blattes sont des insectes grégaires, mais sans organisation sociale complexe avec des castes, comme c'est le cas des fourmis et des guêpes qui, elles, sont ce qu'on appelle des insectes eusociaux. Des glandes sur leur abdomen produisent une phéromone d'agrégation sous forme de sécrétion nauséabonde — enfin, nauséabonde pour nous — qui pousse chaque coquerelle de la même espèce à se tenir en gang. Elles forment alors un *fecal focal point*, c'est-à-dire un lieu où elles déposent phéromones et excréments afin de signifier à tous « OK, ici c'est *safe*, personne connaît notre bunker secret ». Après chaque mue, elles retournent aux *fecal focal points* pour ingérer des excréments. Dégueu ? Non, nécessaire ! C'est de cette manière qu'elles régénèrent leur flore

Et si on vivait avec elles?

Notre réflexe premier, lorsqu'il est question d'animaux « nuisibles », est d'appeler l'exterminateur. Mais en tant que véganes, veut-on vraiment exterminer des animaux ? Si l'on considère qu'il est immoral de faire subir aux animaux un mal non nécessaire, que penser alors des infestations d'insectes ? D'abord, sont-ils sentients ? Bien que certaines études suggèrent que les insectes et d'autres petits invertébrés sont dotés d'une forme de conscience et sont en mesure de ressentir la douleur, il n'y a pas de consensus sur la question. Je ne suis pas philosophe, mais par prudence, j'applique le principe de précaution, et j'ajouterais que sentience ou pas, on devrait s'abstenir de tuer ou de blesser des insectes sans nécessité. S'il s'avère que les coquerelles sont des êtres sentients, a-t-on le droit de les tuer lorsqu'elles s'invitent chez nous ? Les risques qu'elles posent pour nous surpassent-ils les dommages qu'on leur ferait en les éradiquant de notre résidence ? Peut-on parler, dans ce cas, de légitime défense ?

Je n'ai pas de réponses franches à te donner. Le mieux que je puisse faire, c'est te suggérer de prendre les précautions nécessaires afin d'éviter d'être envahi par les coquerelles – et bien d'autres arthropodes, du même coup ! – et de te laisser attendrir par la quioutitude d'un bébé coquerelle fraîchement éclos.

Quant à moi, j'ai presque hâte d'avoir une infestation de coquerelles chez moi pour sortir de la théorie et embarquer pleinement dans la réalité. Je pourrais enfin te dire si c'est possible de les côtoyer sans trop se faire chier, ou si c'est aussi pire qu'on le dit.

bactérienne essentielle à la digestion. De plus, on sait que les blattes ont un développement optimal quand elles vivent en gang, et qu'elles se nourrissent plus sous l'influence de la phéromone d'agrégation. Les *fecal focal points*, c'est cool. Et si je te dis que les coquerelles ont une personnalité, tu me crois-tu ? C'est ce que suggèrent des études menées par Isaac Planas-Sitja, de l'Université libre de Bruxelles, sur *Periplaneta americana*. Certaines blattes sont timides, d'autres plus intrépides, et ces variations de personnalités influencent leurs décisions. On croit que ça pourrait expliquer le succès évolutif de ces animaux. On peut supposer ces découvertes s'appliquent aussi à *Blattella germanica*, puisque les individus de ces deux espèces sont grégaires mais indépendants, et se ressemblent à bien des égards.

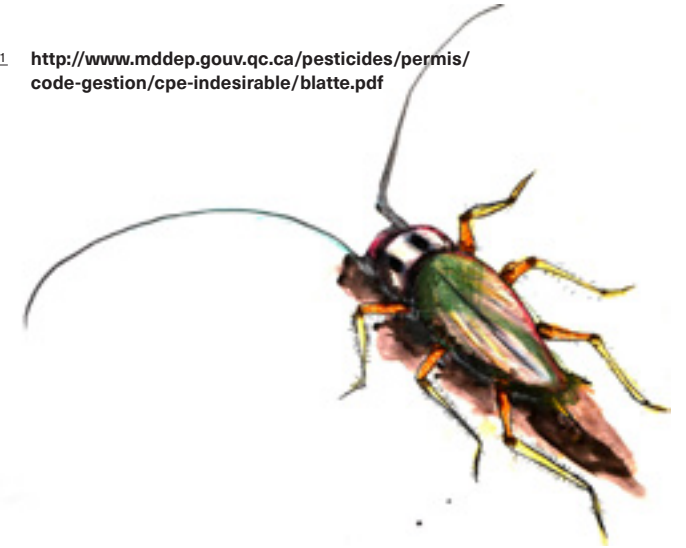
Voyons maintenant leurs superpouvoirs. Pourquoi c'est si difficile de les smasher ? Parce que les cerques qu'elles portent au bout de leur abdomen — des genres de petites antennes garnies de soies sensibles — leur permettent de sentir les mouvements de l'air causés par un danger potentiel qui s'approche. C'est ainsi qu'elles peuvent esquiver efficacement ton pied ou ta tapette et réagir en quelques millièmes de seconde. Elles peuvent aussi ressentir des vibrations du sol que tu ne perçois pas. Aussi, pourquoi tu penses que les coquerelles peuvent manger n'importe quelle marde (ou rien pantoute) pendant vraiment longtemps sans mourir de malnutrition ? Parce que, dans leur corps, vivent des bactéries symbiotiques qui leur fournissent des vitamines et des acides aminés. Les coquerelles n'ont pas besoin de se faire chier avec la nutrition, elles. Je les envie tellement. Je veux être une coquerelle.

Au secours, des coquerelles chez moi!

Les coquerelles vivent-elles *chez* nous, ou *avec* nous ? On pourrait en parler longtemps. Mais pour l'instant, tu veux peut-être simplement vivre en paix dans ton domicile sans être dérangé par ces petits arthropodes gourmands.

Les blattes ne sont pas particulièrement intéressées par toi. Ce qu'elles veulent, c'est un abri et de la nourriture, deux choses que tu leur fournis gratuitement sans le savoir. Élimine toute source de nourriture et fais calfeutrer ta maison. Deux activités longues et plates, je sais, mais qui préviendront bien des intrusions.

¹ <http://www.mddep.gouv.qc.ca/pesticides/permis/code-gestion/cpe-indesirable/blatte.pdf>



remerciements

MERCI À TOUTES CELLES ET CEUX QUI ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO :

Andrée (Dulcedo Model Management)	Sue Donaldson	Valéry Giroux	Jean-François Tanguay
Sandrine Allard	Andy Dubois	Marie-Noël Gingras	Amélie Tourangeau
Vincent Arnold	Bruno Dubuc	Brigitte Gothière	Marie-Ève Venne
Christiane Bailey	Asaf Harduf	Marie Laforêt	Ophélie Verron
Kevin Barralon	Roxane Gaudette Loiseau	Thomas Lepeltier	Marianne Vincent
Gregory Berge	Samuel Jacques	Rose Madeleine	Cheryl Witchell
Sophy Bernier	JeeHye (Dulcedo Model Management)	Emmeline Mansour	Lora Zepam
Ariane Bilodeau	pattrice jones	Amélie Mcgarrell	Wanqing Zhou
Dominic Blain	Delphine Jung	Raphael Neuburger	Sebastian Zösch
Maude Bouchard	Gabriel Kelly	Danielle Petitclerc	Nicolas Dunn
Érica Boudreau	Alyssa Labelle	Marie-Claude Plourde	Stéphany Gagnon
Anne-Sophie Cardinal	Kéven Poisson		
Marianne Caron	Mario Ramos		Un grand merci également
Julien Castanié	Same Ravenelle		à la Fondation A Well Fed
Frédéric Côté-Boudreau	Jean-Philippe Ravenelle		World.
Rachel Couture	Julia Roberge Van Der Donckt		
Nicolas Delon	Cristina Roduner		
Aurore Danielou	Audrey Sckoropad		
Élise Desaulniers	Émilie-L. Sauvé		
Bianca Des Jardins	Marie Simard		
	Letizia Slaayer		

—
pour nous joindre

2019, rue Moreau, studio 310
Montréal (Québec) H1W 2M1
Canada

info@versusmagazine.co
versusmagazine.co

*Nous sommes véganes
pour les animaux, pour les
humains et pour la planète.
Nous le sommes parce que,
au-delà de nos différences,
nous partageons un désir
de progrès et de justice.
Bref, nous sommes véganes
pour un monde meilleur.*